

# LE LITTÉRAIRE

ISSN 1420-0499

## ÉDITORIAL

### Caricatures de l'Invisible

Les représentations de Dieu et de ses prophètes ont toujours, au cours de l'histoire, provoqué des drames épouvantables. Le schisme de l'Église chrétienne survenu à Byzance en 1054 n'est pas étranger au phénomène de la représentation de l'Invisible. Au lieu d'exprimer d'arrogantes certitudes, essayons de poser quelques questions.

Peut-on au nom de la fameuse liberté d'expression imaginer ce que l'on ne connaît pas ? N'étant pas de culture iconoclaste, je serais tenté de répondre après quelques hésitations par l'affirmative. Sous nos latitudes, on a souvent représenté Dieu comme un homme d'envergure à barbe blanche et Jésus apparaît sur certains crucifix comme un grand blond aux yeux bleus. Évidemment, tout cela a un rapport bien lointain avec la réalité. Bref, on se perd en conjectures. Ces transpositions naïves semblent sans importance. Et pourtant ! Admettre le principe d'une représentation de l'Invisible peut donner naissance à une œuvre d'art et peut être interprété comme un acte d'adoration. Mais ce principe peut ouvrir une porte dangereuse où l'on instrumentalise le religieux. Raison pour laquelle juifs et musulmans renoncent à toute représentation. Il est vrai qu'au nom de Dieu et de la religion, les pires crimes ont été commis. Ouvrons une parenthèse pour relever tout de même que dans le domaine du crime, les chrétiens ont été particulièrement zélés. On ne peut oublier la colonisation du continent américain, l'Inquisition, la Shoah et tant d'autres massacres, hélas. Les cendres des camps nazis n'étaient pas refroidies que certains chrétiens s'adonnaient à l'épuration ethnique. Pensons à l'Algérie, au Rwanda et plus près de nous à la Yougoslavie. Avant de refermer cette parenthèse meurtrière, je ferai remarquer que des chrétiens sont aussi morts pour leurs croyances, mais ce, dans d'infimes proportions en comparaison des tueries chrétiennes.

Ce à quoi l'on assiste aujourd'hui, c'est à la diabolisation de l'autre avec de nouveaux moyens de communication. La théorie de l'axe du mal de Georges Bush a fait des émules dans les médias. Le dessinateur danois islamophobe et le cinéaste Van Gogh ont, au nom de la liberté d'expression, manifesté une volonté de nuire. Il est bien évident que si l'on prend les livres sacrés à la lettre et non dans l'esprit, chacun y trouvera de quoi alimenter ses préjugés et sa haine. En disant cela, je prends le risque de dire que la Bible et le Coran sont des livres merveilleux écrits par des hommes inspirés mais contenant les horreurs secrétées par les mœurs de leur époque. C'est aussi une manière de s'exposer à la vindicte de tous les fondamentalismes. Permettez au sceptique que je suis de reconnaître que l'avènement de la religion du Livre constitue tout de même un petit progrès pour l'évolution de la civilisation. Cela dit, il serait souhaitable que certains dessinateurs et agents publicitaires réfléchissent deux fois avant de désacraliser le rapport mystérieux que l'homme entretient avec l'Au-delà. Il ne s'agit pas d'interdire ou de censurer mais de faire en sorte que chacun prenne conscience des limites du champs du possible. Le dictionnaire de l'Académie française donne de la conscience la définition suivante : *Sentiment intime par lequel l'homme se rend témoignage à lui-même de ce qu'il fait de bien et de mal.* L'attention à autrui a toujours été un signe de délicatesse et une vertu de base de toute civilisation.

Malgré ce qui précède, je plaiderai pour le oui en faveur de la liberté d'expression pour autant que celui qui en use soit vraiment libre. Ainsi, celle-ci ne serait pas seulement un droit mais un gage de noblesse. Finalement, l'art de la caricature n'est pas si facile que ça, c'est une manière de se regarder dans un miroir. Nietzsche n'avait pas tort quand il écrivait que l'esthétisme se résume à une question de morale. Signalons que dans le même esprit, a paru récemment une affiche publicitaire représentant la Cène avec douze femmes et un homme dans des poses érotiques. Celle-ci a été interdite parce qu'elle était blessante pour les chrétiens. Il est toujours regrettable d'interdire car on met le doigt dans un engrenage dangereux, mais force est de reconnaître qu'en l'occurrence le but recherché est peu honorable. Entre Léonard de Vinci qui utilise avec talent et inspiration un espace imaginaire pour représenter une scène biblique vieille de 15 siècles et le publiciste qui le récupère basement, il y a un fossé que Monsieur Toulemonde devrait reconnaître et sanctionner lui-même. Si le caricaturiste danois avait dessiné Ben Laden au lieu du prophète, il aurait été applaudi par le 90% des musulmans et aurait évité tout fâcheux amalgame.

Finalement, celui qui peinturlure négativement le Dieu de l'autre dévoile sa propre laideur. Si l'Histoire religieuse (écrite par les hommes) nous enseigne que Dieu a créé l'homme à son image, les caricatures de l'Invisible tendent à prouver le contraire. Ce sont, hélas, les hommes qui se complaisent à créer Dieu à leur image.

Blanche Page

Le millième livre  
de l'Aire :  
un récit posthume de  
Pierre-Laurent  
Ellenberger

*Pour toi,  
la guerre est  
finie*

Bien que poète jusqu'au bout des ongles, Pierre-Laurent Ellenberger a surtout écrit de la prose. Il s'est fait connaître avec un roman : *Passé le grand eucalyptus* publié au Seuil en 1992. Ensuite, parurent *Pilou Boy en hiver* au Canevas, un beau roman intitulé *La Bataillère* où transparait son amour pour le lac Léman, *Le Marcheur illimité*, un récit considéré comme son chef-d'œuvre et, en 1999, *La Fête en ville*, un récit satirique, mais qui ne l'est pas tant que cela en raison de son austérité. Quelques mois après sa mort, l'Aire publiait *Ollog*, un roman complexe et difficile. Cette année, l'Aire publie deux livres : *Territoires particuliers* (nouvelles) et un récit romanesque des années septante dédié à un ami noctambule, un certain Henri, mort à la sortie du *Jour et nuit*. La toile de fond de ce livre, c'est la rumeur des bistros. On y rencontre tous les marginaux qui ont déambulé dans certains cafés lausannois bien connus. On refait le monde. On manifeste contre la Guerre du Vietnam, contre la Grèce des colonels. On use et abuse de la liberté d'expression, on se forge une conscience politique à coups de gueule. On guevarise avec les *Illuminations* de Rimbaud en poche. On préfère encore le Dézaley au cannabis. La lune est conquise. On écoute Nino Rota en buvant du kirsch. Une ère de liberté commence. Mais on découvre surtout Pierre-Laurent Ellenberger vivant de ses droits d'auteur de parolier de chansons et de la générosité de ses amis. Seule compte l'intensité. De cet humus naît un style direct que l'on apprécie comme un vin sec et une prose poétique où l'auteur réussit magnifiquement à unifier le parlé et l'écrit.

180 pages  
ISBN : 2-88108-779-5  
Frs. 30.-

### Exhumation de *Territoires inconciliables*

Sans bruit, Pierre-Laurent Ellenberger a publié quelques petits livres à compte d'auteur dans les années quatre-vingts. Des petits livres dans lesquels l'auteur se fait les dents. Parmi eux, nous avons jugé opportun de ressortir de l'ombre ce recueil de trois nouvelles *Territoires particuliers* ; elles sont riches en enseignements sur l'itinéraire humain et littéraire de Pierre-Laurent Ellenberger. L'une d'entre elles évoque l'enfance du narrateur. Un univers qui oblige l'enfant à se durcir, à montrer les dents.

L'un de ses anciens élèves qui lui voue une certaine reconnaissance, Pajak le décrit comme un personnage parfois violent et querelleur qui cachait maladroitement sa tendresse. Sur l'échiquier littéraire, Pierre-Laurent Ellenberger occupe la place du fou progressant sur des chemins obliques. On le situera entre Chessex et Cherpillod. Du premier, il a le classicisme et le côté forcené, mais avec l'assurance en moins. Du second, il a souvent la même vision du monde et le même souci d'unifier le parlé et l'écrit, mais avec la préciosité et la maniaquerie en moins. Pierre-Laurent Ellenberger ne sait pas vivre socialement en pensant à sa carrière. Il devient un érudit complètement démuné et fait penser à un rebelle de banlieue qui a un livre d'Homère dans une poche et un de saint Augustin dans l'autre et ce, en langue originale, évidemment. Ses anciens élèves de l'École Nouvelle de Lausanne ont perçu son âme d'enfant et sa grande vulnérabilité et en gardent un souvenir ému. Il reste ses livres à lire d'un autre œil dont une partie paraît après sa mort. Notons que de son vivant, il n'a bénéficié d'aucune bourse et n'a reçu aucune distinction littéraire. L'avenir lui appartient.

M.M.

64 pages  
ISBN : 2-88108-780-9  
Frs. 12.-



### Pour Pierre-Laurent Ellenberger

Le 8 mai 1999, PLE accepta une invitation en petit comité. Il décanta lui-même un cru de 1981, avec son propre filtre, son entonnoir à lui et sa carafe personnelle. Il traita une invitée de *sauteuse* et intervertit sciemment les prénoms composés d'une autre. Nous avons parlé de l'adjectif *adamantin* et de l'*albuginée*, la membrane fibreuse, comme chacun sait, qui enveloppe le testicule. Nous avons parlé de la marche à pied, nécessité ou besoin intellectuel. La vie, la mort, des questions insipides, plates, marmonnait PLE. Gardez pour vous vos sottises, vos cuistries. A trois ans, il avait fugué et refusé de parler pendant un an. PLE parla de renards et moi d'un vin, du Corton-Renarde 1952. Il fulminait encore contre les cuistries. Un invité parla des fesses tremblotantes d'une *guerillera* qui s'installait aux commandes d'un hélicoptère, en Amérique du Sud. Les questions sont des cuistries. Garder le mystère, voilà ce qu'il faut, alors que l'école cherche à faire comprendre. Il ricanait. Un diable. L'homme n'est rien qu'une histoire de glandes, dit un invité. Non, non, NON, explosa PLE. Après un trajet en voiture, je me suis retrouvée sur un quai de gare avec PLE. Puisque vous avez interverti les prénoms de l'invitée, puis-je vous donner, à vous, un autre nom ? Il se taisait. Alors, j'ai dit, je vous appellerai le comte Fosco. Il pâlisait et souriait. Le comte Fosco est un personnage de *La Dame en blanc* de Wilkie Collins. PLE adorait *La Dame en blanc*. C'était comme si nous avions partagé, longtemps, une étroite cabine de bateau.

Corinne Desarzens

### Les cahiers au feu, le prof au milieu

C'est l'heure de l'apéritif chez Michel Moret. Nous sommes quelques-uns autour de la table de la cuisine, et Pierre est en retard.

Je ne l'ai pas vraiment revu depuis l'âge de treize ans. Il fut, durant quelques mois, mon professeur de latin dans une morne école privée. Il parlait surtout de la Grèce, qui était sa passion et qu'il parcourait de long en large, « toujours à pied », disait-il. Moi je l'aimais, ce pion un peu anarchiste, avec ses cheveux courts et blonds, ses yeux délavés, son accoutrement beige et banal – seul son rire très sonore trahissait sa nature : peu commode, querelleur, violent.

Lui aussi devait m'aimer un peu, car il m'invitait tôt le matin à prendre une tasse de chocolat au bistrot, pendant qu'il éclusait ses trois décalitres de vin blanc. À l'heure de la récréation, il m'offrait une boule de Berlin. Ce n'est que bien plus tard que j'ai su qu'il écrivait des poèmes, des chansons et des récits, dont *Le Marcheur illimité*, qui m'avait ému.

Le voilà qui entre dans la cuisine. Il sert la main à chacun : « Monsieur, Madame... ». Il s'assied à côté de moi sans me reconnaître. Je baisse la tête. Je suis déçu. Il a apporté ses munitions : trois vieilles bouteilles de bourgogne poussiéreuses qu'il extrait d'un sac en plastique. Tout de suite, l'air se fige autour de lui. La conversation se fait pousfive. A tout hasard, je lance deux mots à ma voisine. Tout à coup, Pierre s'écrie, en se tournant vers moi :

– Mais c'est Fredo !

– Ben oui ...

Il m'a reconnu à ma voix – qui entre temps a mué. Il n'y voit pas à un mètre, ni à dix centimètres. Par anticonformisme, par humour, par orgueil ou par coquetterie, il refuse de porter des lunettes, et encore plus des verres de contact. Distinguer les autres ne l'intéresse pas. Peut-être parce qu'il fut mon professeur, il m'intimide. Je me souviens alors de l'énorme fumée noire qui s'échappait de la buanderie de l'école, puis de quelques flammes merveilleuses qui dansèrent dans le triste ciel de l'hiver. Ce petit incendie fut hélas trop vite maîtrisé par les pompiers. On chercha longtemps le coupable. On ne le trouva pas. Pierre avait-il su que j'avais foutu le feu à cette foutue école, en allumant une mèche à retardement sous les sacs à linge sale ? Il ne me l'a jamais fait remarquer. Depuis, en feuilletant ses livres, je devine son clin d'œil de myope forcené – et irrécupérable.

Frédéric Pajak



## UNE AIRE D'INFORMATIONS

## « Castagniéé », une maison d'édition au service de la qualité

« Castagniéé » ! Un appel à la violence ? Pas du tout ! Une interjection entrée dans les annales de la cinématographie française voire mondiale. Celle que lance le personnage joué par Louis de Funès à l'attention de M. Castagnier dans une scène anthropologique du *Petit Baigneur*. Oui. Mais pas uniquement. Car « Castagniéé » (avec un « i » et trois « é », excusez du peu), c'est aussi – et même avant tout si l'on ne tient compte que de la graphie du terme – une maison d'édition veveysanne qui existe depuis le 1<sup>er</sup> avril 2003 (sic !) et déjà riche de nombreuses publications dues aussi bien à des auteurs locaux qu'étrangers.

### « Castagniéé ? » vous avez dit « Castagniéé ? »

Mais quel lien entre un personnage de fiction apparaissant dans un film comique et une maison d'édition, est-on tenté de se demander ? Question fort légitime. Un premier élément de réponse nous est donné par Patrick Moser, qui, avec Stéphane Bovon, forme la direction bicéphale de la petite entreprise : « Le lien, c'est l'humour, et si possible décalé ! » L'humour. Tel est donc le maître mot de l'aventure éditoriale des deux amis. Car Stéphane Bovon et Patrick Moser sont avant tout des amis de longue date, qu'une même passion de la littérature réunit.

S'ils se retrouvent un beau jour sur les bancs de l'Université de Lausanne, ils se connaissent en fait depuis bien avant, notamment dans le cadre d'activités adolescentes extrêmes comme regarder des films d'horreur. Après être passé par le Gymnase de Burier, l'ex-Corsalin Patrick Moser y suit dès 1991 des cours de français, histoire et histoire de l'art et achève ses études, avec mention, en 1996, avec un mémoire intitulé *Réception de « Cyrano de Bergerac »*. Il fera suivre ses études de lettres par une expérience dans l'enseignement puis se lancera en tant que traducteur indépendant. Stéphane Bovon, quant à lui, veveysan et ex-new-yorkais d'adoption, connaît un parcours moins « traditionnel ». Après un apprentissage d'employé de commerce, il entame ses études, à Lausanne également, après avoir passé l'année 1991 à New York, ville qui le passionne particulièrement. De retour en Suisse, il s'inscrit donc en lettres (français, anglais, histoire) en 1992 et terminera ses études, avec mention également, en 1997. Son travail de mémoire, en littérature comparée, aura pour sujet et titre *Le Monde souterrain chez Jules Verne et H.G. Wells*.

### L'aventure commence

Mais les deux étudiants qu'ils sont alors ne se reposent pas sur les tables des salles de cours et entament déjà leur parcours d'éditeurs – à un niveau certes un brin plus modeste. Episode qui verra apparaître le quelque peu « décalé » (eh oui déjà) *Lycantrope*. Sans h. Parce que voilà... Le fanzine, distribué au sein de l'UNIL, propose différentes rubriques : Patrick Moser donne la recette du frappé à la banane à l'exécution plus que compliquée, des publicités à l'humour déjanté (« Nous les ados, on paie nos impôts »), la (fausse) vente par correspondance de produits de beauté miracles avec photos avant-après, un portfolio constitué des photos de piètre qualité d'un obscur photographe russe aveugle... Étonnamment, la publication, forte de 6 numéros, connaîtra un succès très modeste avec 7 abonnements... malheureusement jamais honorés. Mais de l'eau a coulé sous les ponts et les deux amis, qui pour l'aventure *Lycantrope* comptaient dans leurs rangs Serge Demierre et Olivier Chassot, sont désormais les parents d'un enfant en bien meilleure santé... et qui honore ses abonnements.

L'esprit n'a pour ainsi dire pas changé. « Castagniéé » a néanmoins mûri. Et ce qui avait commencé comme une aventure estudiantine s'est transmué en une véritable entreprise, de dimensions certes encore modestes, mais qui se veut au service du beau et de l'original. Outre le fait d'être une allusion quasi transparente au *Petit Baigneur*, le nom s'est imposé spontanément. Alors qu'ils se délectaient d'un expresso accompagné d'une crêpe au sucre, les deux initiateurs originels de « Castagniéé », Stéphane Bovon et Nathalie Compondu – relieuse indépendante qui partage toujours les locaux « Castagniéé » – cogitaient autour du nom à donner à leur bébé lorsque le choix s'est imposé de lui-même. Nathalie est rousse, or tous les membres de la famille Castagnier le sont également, donc la maison d'édition s'appellera « Castagniéé ». Logique.

Mais au-delà de l'allusion cinéphile et de l'humour – le slogan de Castagniéé n'est-il pas « Des livres dont vous êtes le lecteur », phrase elle-même sur- et soulignée de deux rames ? – on trouve deux vrais amoureux de la belle ouvrage. Et des amoureux éclairés, qui plus est.

### De la littérature, de la BD. Du beau, en somme

Patrick Moser et Stéphane Bovon se répartissent

les deux types principaux de publication selon leur attirance particulière. Si tous deux sont de vrais passionnés, le premier se charge ainsi de la partie « Littérature » (romans, nouvelles, nanotextes, poésie, théâtre...) et le second de la partie « Bande dessinée », tout en se consultant, évidemment. Et en matière de BD, Stéphane Bovon est loin d'être un novice puisqu'il fut le lauréat du concours organisé par la Ville de Genève et le journal *Le Temps* en 2003. Le thème en était : « Quelle est pour vous la vraie richesse de la Suisse ? ». Deux semaines plus tard, le voilà invité au Festival de BD de Sierre. C'est là la véritable impulsion qui déterminera le bédéiste de talent à lancer sa propre maison d'édition. On connaît la suite.

Parmi les auteurs édités on trouve, en BD, le Veveysan d'adoption Krum, Maga, macbe (nom d'artiste de Stéphane Bovon), Maude Fattebert et, en littérature, Jon Ferguson, auteur américain établi depuis moult années en Suisse et traduit par Patrick Moser, Frédéric Vallotton, Jérôme Akinora, auteur français vivant à Montpellier, Gossip, humoriste bien connu de la RSR (La Soupe) et... Patrick Moser, qui s'adonne à la rédaction de ce genre nouveau qu'il a lui-même baptisé « nanotexte » et qui se caractérise ainsi : « court, dense, polysémique, quintessenciel », dit-il auctor. Parmi ces différentes publications figure également cet ovni littéraire qu'est le Xyloglossaire artistique du Veveysan Stéphane Ansermet, guide à l'attention des amateurs d'art moderne... et des critiques absconnes, voire vides. Un pied de nez (décalé) à une certaine « intelligentsia » et à ses borborygmes superfétatoires... Un très bel objet, qui plus est, relié à la main. Et distribué en France.

Mais enfin, l'humour, se demandera-t-on, est-il bel et bien l'élément qui relie ces différentes œuvres ? Mais oui ! Ainsi, Jérôme Akinora (*Don Juan à Tahiti*) met en scène un Don Juan pastiché accompagné de son fidèle et histrionique Sganarelle, Maga (*Les non moins extraordinaires aventures*) décrit la pathétique vie de trois personnages dont les destins s'entremêlent pour mieux dévoiler l'absurde de la comédie humaine, Jon Ferguson (*Le Missionnaire*, roman initiatique) se penche sur cet étrange voyage qu'accomplit un jeune Mormon en Europe, macbe (*Les classiques Castagniéé*) se fait le (presque) parfait employé du *Reader's Digest* et résume, selon sa propre recette bédéistique – sous forme d'un véritable hommage, à vrai dire – de grandes œuvres littéraires (*Le Purgatoire* de Dante, *Le Seigneur des Anneaux* de Tolkien, *L'Iliade* d'Homère, *Madame Bovary* de Flaubert, *Les Amants d'Acapulco* de Jean Amaury, auteur hélas méconnu)... La liste s'allonge d'année en année et ravit les amateurs de BD et de littérature.

### Vers le futur et au-delà

Pour l'instant, l'entreprise veveysanne, sise à la rue de l'Ancienne-Monneresse 7, se charge elle-même de la distribution de ses ouvrages, et son rayon d'action s'étend à la Suisse romande. Mais bientôt la France et la Belgique en feront également partie – d'ailleurs « Castagniéé » est le distributeur de la maison d'édition bruxelloise « La 5<sup>e</sup> Couche » en Suisse. Si la fabrication des ouvrages est au début traditionnel – entre 50 et 100 exemplaires sont réalisés par Nathalie Compondu – on passe désormais à une fabrication industrielle, qui permet d'atteindre le chiffre d'environ 1000 exemplaires pour une œuvre.

Le futur de « Castagniéé » s'annonce donc radieux. Une distribution plus large, un déménagement dans des locaux plus spacieux (quand on est victime de son succès...), un éventail fourni de projets. Ainsi l'année 2006, synonyme de décollage pour la maison d'édition, verra pointer à l'horizon éditorial : un polar en alexandrins de Pierre Quéloz, le guide pratique de la bienséance *Mon savoir-vivre* de la baronne Von der De, une BD née de la collaboration de macbe et de Daniel Ceni, illustrateur veveysan fort talentueux, une autre BD que l'on devra aux bons offices de David Delcloque (le graphiste qui a défini l'ingénieuse ligne graphique de « Castagniéé ») sur un texte de Patrick Moser, un troisième projet bédéistique de Gilles Lepore (prononcez *léporé*), qui collabore avec *Saturne*, le magazine satyrique romand, un livre qui réunira une série d'essais sur la BD que l'on devra à Pierre Yves Lador – pour la « petite » anecdote, les célèbres auteurs de bande dessinée Peeters et Schuiten ont encensé un article de Pierre Yves Lador qui traitait de leur œuvre.

Si le maître mot de « Castagniéé » est bien l'humour, la motivation première, essentielle du duo castagniéé est l'amour du beau et le plaisir de le servir et de le faire partager de façon spontanée et ludique. Mais néanmoins professionnelle. Et de tout cela ne peut surgir qu'un travail de qualité. Marco Di Biase

## Petits échos de l'Aire

Yvette Z'Graggen a vendu à ce jour 40 000 exemplaires de *Mathias Berg*, la meilleure vente réalisée par l'Aire. Son livre vient d'être réédité dans l'Aire bleue pour la dixième fois.

Corinne Desarzens vient de publier chez Campiche un beau livre *Poisson-tambour*. A lire. *De mémoire et d'oubli* d'Alice Rivaz vient de paraître chez Lenos Verlag sous le titre *Aus dem Gedächtnis, aus dem Vergessen* de même que *Comme le sable* (*Wie sand durch die Finger*). Les deux traductions sont de Markus Hediger.

*Zidane et moi*, le magnifique récit de Philippe Dubath (Prix Lettres Frontière) vient d'être réédité en langue allemande en livre de poche et sous forme de CD.

*Le Traité de Géobiologie*, ouvrage collectif publié sous la direction de Roland Martin vient d'être réimprimé pour la quatrième fois.

*La Tribune psychanalytique n° 6* dont le thème est « Jouer » vient de paraître. Pour en savoir plus sur cette Revue prestigieuse, consultez le site [www.tribune.psychanalytique.net](http://www.tribune.psychanalytique.net)

Le livre de Daniel Capt *Fred* a fait l'objet d'une émission de la Télévision hollandaise alors que ni la TV Romande, ni la RTSR, ni la Feuille d'Avis de la Vallée n'a daigné en parler. Une nouvelle édition paraîtra en avril 2006.

Gérard Delaloye, auteur de *Aux sources de l'esprit suisse* vient de publier chez Antipodes une sélection de ses principaux articles sous le titre *La Suisse à contre-poil*. Une lecture vivement recommandée.

Nadja Dorian, autrice de *L'Ecume au ventre* a ouvert un blog intitulé [nadjadorian.over-blog.com](http://nadjadorian.over-blog.com)

Göri Klainguti a publié à l'Aire avec succès *Lum le détective* (Collection CH). L'Aire va publier un roman de jeunesse : *Gian Sulver*. Son roman traduit par Luzius Keller nous a séduit.

*L'Homme à la croix* d'André RoCHAT intéresse beaucoup les cinéastes. Plusieurs projets sont en cours de négociation en Angleterre et en Suisse.

*La Lune verte* sera le titre du prochain livre de Corinne Desarzens qui paraîtra le 27 août 2006 à l'Aire. Un réel enchantement.

L'Aire a fêté le 50<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Monique Saint-Hélier en rééditant son premier roman : *La Cage aux rêves* avec une préface de la belle Alexandra Weber-Berney.

Sous le titre bizarre *Prises de vie y suenos*, l'Aire a publié en 1996 un magnifique album de Suzi Pilet. Le 18.04.06, Suzi Pilet fêtera son 90<sup>e</sup> anniversaire et son ami et contemporain Maurice Chappaz en fera de même le 20 décembre prochain. Nos vives félicitations !

Jacques Chessex est inépuisable. En 2005, il a publié quatre livres sans compter les réimpressions. Le dernier paru *Ce que je dois à Fribourg* édité par la Bibliothèque cantonale de Fribourg mérite le détour. Même fécondité en 2006 avec un roman *Avant le matin* (Grasset). Signalons encore une collaboration importante à l'ouvrage collectif *Avec le Père Emonet* (voir page 17 du présent numéro).

Pierrette Micheloud, la poétesse valaisanne vivant à Paris, vient de publier à l'Aire un texte original où elle fait le point sur sa vie en se confiant à sa chienne. Un titre à retenir : *Nostalgie de l'innocence*.

Alain Bagnoud, heureux lauréat du Prix de la Loterie romande (section Valais) et de l'Association des écrivains valaisans pour *saint Farinet*, vient de terminer un récit passionnant dans lequel il se penche sur son passé : *La leçon de choses en un jour*.

Jacques Roman, auteur de *L'ouvrage de l'insomnie* et de *Toutes les vertus du désert* (Aire bleue) a lu au Théâtre 2.21 de Lausanne l'intégralité des *Chants de Maldoror*. Durée du marathon : 10 h 30.

Pour Daniel et tous ceux qui l'aiment

## Une ombre étincelante

*Shadow*, c'était le nom que tu t'étais choisi pour ton adresse électronique. Il t'allait bien, tu le savais.

Tu étais le plus insaisissable, le plus fuyant des correspondants virtuels. Un seul mail entre nous avant de nous retrouver en plein ciel.

On s'est rencontré au-dessus des nuages.

Rencontre ?

Tu étais alors, comme souvent, l'ombre impénétrable de toi-même.

*Masqué et cuirassé de brume pour survivre en douceur léthargique à ces deux périls, huit heures de vol sans la moindre cigarette et le pire, affronter ceux qui seraient tes compagnons de voyage: trois semaines de moindreté inquiétante avec ce couple, des bourges de soixante ans passé, une poétesse et un prof de médecine.*

Très vite nous avons dû nous faire à tes disparitions. Dans le nouvel aéroport de Beyrouth, gigantesque et désert, changeant de vol pour Koweït City, nous avons cru te perdre pour de bon.

Tu surgissais toujours à l'ultime seconde.

Ta dernière, définitive disparition, je l'ai apprise par la voix de notre éditeur commun sur mon répondeur, m'annonçant que tu avais mis fin à tes jours. Moi j'ai cru entendre une autre formule que je me répétais, incrédule, anéantie : Il s'est donné la mort... et je pensais, voilà, tu te l'es donnée, offerte, cette mort-amour, cette femme que tu disais vouloir aimer.

La douleur est à la mesure de cet incroyable cadeau que fut ce voyage en Orient avec toi. Quand tu manques trop, je me repasse les séquences les plus belles ou les plus drôles de cette histoire des *Mille et Une Nuits*. Par exemple la scène où nous entrions ensemble dans les Palaces, main dans la main, jouant les V.I.P., faisant trois petits tours *through the revolving door*, où celle, inoubliable, où tu jouais du piano juste pour nous dans ce bar feutré du *Sissi*. (C'était à Alep, dans cette Syrie où tu t'étais juré de revenir.)

Mais il est des sujets qu'on ne peut toucher qu'à la troisième personne du singulier (et j'avoue que portant ce texte en moi pendant des jours et des jours, j'ai sans cesse hésité entre le *tu* de la lettre et le *il* de l'hommage. Difficile de trancher ! J'ai parfois rêvé d'écrire pour Daniel et sa douceur perdue, un *tombeau*.)

Il connaissait, comme le poète Jean-Pierre Schlunegger (qui se jeta dans le vide, lui aussi un âpre jour de janvier) *le déchirement de l'être entre les deux pôles de l'ivresse et du néant*. Comme le poète, il oscillait dangereusement entre la hauteur de ses rêves et l'impossibilité de vivre le quotidien.

Ah ! nos rires sans fin, notre complicité ! Notre accord aux tables de présentations et de lectures. Nous nous amusons de représenter des registres si opposés de la littérature, les polars et la poésie, alors que notre connivence était parfaite. Il me soufflait les mots qui me manquaient. Sa brillante et son éloquence ne m'étouffaient jamais, au contraire, sa présence attentive me rendait plus sûre.

A l'arrière de la voiture, entre Alep et Damas, nous chantions Brel et Barbara, il connaissait toutes les paroles... Nos préférées « *mon amour, mon doux, mon tendre, mon merveilleux amour* » ... cet amour partagé dont il rêvait tant et qui l'aurait sauvé peut-être, et puis, nous chantions l'Aigle noir qu'il savait par cœur.

Il nous laisse heureusement ses livres, son écriture précise, l'énigme prise dans une intrigue haletante et dans un contexte chaque fois très étudié et convaincant.

Lorsque les élèves de Lycées français de Doha ou les étudiantes voilées de Damas lui demandaient quel était dans tel de ses livres son personnage préféré, la réponse était inmanquablement : le meurtrier, et avec un petit gloussement provocant il expliquait que c'était le personnage le plus intéressant car le plus complexe !

L'Aigle noir est venu, un vendredi soir de janvier, l'a enlevé dans ses serres. Et l'a laissé tomber.

*Little Shadow*, à l'instant où ton corps toucha le sol, ton cœur éclata. Et ton être explosa comme un verre qui se brise, en milliers de particules étincelantes, s'éparpillant de par le monde pour vivre en chaque être qui te perdait.

Claire Krähenbühl

Œuvres de Daniel Zufferey disponibles :

*Douze ans de mensonge*. Editions de l'Aire, Vevey, 1998.

*Meurtre en Festival*. Editions de l'Aire, Vevey 2004.



## UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

**Gilbert Pingeon insiste et s'impose**

**Après la Trilogie des Années bleues, Pingeon nous propose un roman dédié à un ami peintre Décapant !**

**Préface**

Décapant. C'est le maître mot qui se dégage de la lecture de ce récit.

En effet, l'essai romanesque *Le peintre B.* est un pamphlet. Pendant de longs chapitres, le lecteur, dans la mesure où il se considère comme faisant partie du monde de l'art, en prend littéralement plein la gueule. Ils sont minables, tous autant qu'ils sont : les négriers galeristes, les critiques presbytes, les suceurs de moelle substantifiquement étiatisée, les opportunistes déboussolés, les analphabètes pontificaux et autres brasseurs de fiel. Gilbert Pingeon leur (nous) trouve une cinquantaine de qualificatifs, une véritable anthologie fleurie, inédite dans sa richesse, après laquelle il ne reste rien.

On se croirait dans *Maîtres anciens* de Thomas Bernhard.

Mais l'artiste lui non plus n'est pas épargné. Après l'évocation de la naissance du peintre B., on a envie de s'exclamer : oui, la vie est une belle merde ! Et la manière de laquelle son entourage va le caractériser par la suite (artiste maudit, bouffeur de vache enragée...) n'augure pas d'un bel avenir.

Pourtant, cet écrit est un manifeste sur la nécessité de créer.

L'artiste, le vrai – et le peintre B. est un artiste vrai, authentique, indépendant – se battra contre le monde entier s'il le faut pour produire cette œuvre essentielle que Gilbert Pingeon brandit en valeur absolue : l'œuvre réalisée par nécessité intérieure ! Selon lui, l'art est la seule manifestation cohérente de la pensée humaine :

*Il n'est spécifiquement ni religieux, ni symbolique, ni fonctionnel, ni philosophique, ni rien d'autre que ce qu'il est : une modification de la matière par la conscience ou, si l'on préfère, l'in-*

*trusion de l'idée de mort dans l'inconscience de la matière.*

Toutes les méchancetés proférées dans ce livre n'auront donc qu'un seul but : défendre cette thèse et les moyens d'arriver à exprimer cette pensée cohérente contre tous les esprits mièvres du monde, artistes compris. Et tout particulièrement ceux assemblés en associations des peintres, architectes et sculpteurs qui en prennent pour leur grade.

\*\*\*

Dix œuvres essentielles que Jean-Michel Jaquet (le peintre B.) a choisis au Kunstmuseum de Bâle donnent au livre sa structure (cf. à ce propos la postface de l'écrivain). Des dialogues fictifs entre A. (l'auteur) et B. (le peintre) conduisent le lecteur à travers cette histoire de l'art très personnelle. L'authenticité des propos y est souvent saisissante. Le « professionnel de l'art » avoue y avoir appris beaucoup de choses. Par exemple dans l'interprétation du « Jockey blessé » de Edgar Degas (chapitre 6), où le cavalier gisant devient le symbole du peintre en train de devenir aveugle. Ou la description choquante que fait le peintre B. du cadavre dans le tableau « Corps du Christ au tombeau » par Hans Holbein (chapitre 10) : *on peine à imaginer qu'un tel quartier de viande avariée puisse retrouver les couleurs de la vie.*

Les dialogues de chacun des dix chapitres sont précédés de pages consacrées à la biographie et à l'œuvre du peintre B. et suivis d'extraits de son Journal.

La fascination qui se dégage des extraits du Journal provient d'abord du fait qu'il n'existe pas de propos plus personnels que ceux que l'on confie à son journal. Avoir osé se glisser dans l'intimité de ce personnage, fait de fiction et de réalité mêlées, signifie s'identifier grandement à son mo-

dèle. C'est sans doute le cas de Gilbert Pingeon, et les propos incendiaires du peintre B. concernant un certain art branché d'aujourd'hui sont les siens. C'est encore vrai dans les longues considérations sur la mort dans le chapitre 7. Ce genre littéraire, car c'en est un, se résume en une formule aussi laconique que poignante dans le journal du chapitre 5 :

*Trop bu. Trop fumé. Trop peint sans nécessité. Pas assez baisé.*

Mais les pages qui m'ont le plus nourri sont celles qui introduisent chaque chapitre et où l'écrivain exprime sans détour sa vision, romanesque certes, mais très documentée de la biographie et de l'œuvre de cet artiste remarquable qu'est le peintre B. ; c'est sans doute là le véritable corps du texte. Au-delà de l'hagiographie, avec discernement et poésie, ces propos mettent en lumière le langage du peintre. Pour Pingeon, le peintre B. est un génial raconteur d'histoires. Ces histoires sont tirées de la trivialité du vivant. Seulement, la relation qu'on peut tirer de l'individu n'intéresse le peintre B. que dans la mesure où cet individu porte en lui et reflète l'ensemble de l'humanité. Vaste programme, digne des grands peintres d'Histoire. A maintes reprises, Gilbert Pingeon insiste sur l'universalité de cette œuvre ambitieuse. Il parle du privilège qu'il a eu d'assister à l'acte créateur du peintre et décrit ces moments avec verve et précision. Fasciné par cette façon de créer, l'écrivain définit dans les moindres détails cette quête systématique, obstinée, à mille lieues de l'ambition de plaire. Il fait siens les problèmes d'alcool du peintre et c'est là le seul endroit où il fait état d'une différence importante entre l'acte créateur du peintre et celui de l'écrivain :

*L'art est-il soluble dans l'alcool ? Pour ce qui concerne l'écriture, la réponse est négative. Du moins au début. (...) Pour la peinture,*

*expérience faite, on peut peindre bourré, porte grande ouverte à l'inconscient...*

De fait, l'alcool semble faire partie intégrante de la vie du peintre qui, entre deux cuites, répond lucidement par cette image : *j'attends la chute avec la sérénité des grands fleuves.*

Quant à la vie sentimentale du peintre B., le récit prend quelquefois des tournures d'apologie. Mais l'admiration de l'écrivain pour le peintre justifie sans doute ces écarts d'un récit par ailleurs rigoureusement authentique.

Quoi qu'il en soit, le lecteur à la recherche d'un texte dense et fort sur l'art y trouvera son compte. Néanmoins, un aspect de ce récit m'a quelque peu laissé sur ma faim : Gilbert Pingeon, tout à la fin du livre, parle avec poésie de l'élément pictural par excellence du peintre B./Jean-Michel Jaquet. Il s'agit de la ligne [qui] se déroule comme une nage en eau claire, une caresse amoureuse. La matière s'offre sans résistance. L'idée semble se matérialiser d'elle-même. J'aurais aimé en apprendre plus sur cette ligne qui, dans ses circulations libres et folles, nous raconte des histoires par elle-même, au-delà des volcans et autres accouplements férocés. Quelles sont ces histoires-là et que disent-elles sur la nécessité d'une trace si chère à l'auteur ?

En conclusion, ce livre est l'écrit d'un homme profondément concerné par le phénomène de la création artistique. Son admiration pour le peintre lui donne tous les droits. La stratégie des dix œuvres essentielles nous pousse dans le ventre du livre, trop rapidement peut-être pour nous arrêter régulièrement, alors qu'il faudrait prendre le temps d'apprécier la densité du propos, la multiplicité des allusions et la concentration des messages transmis. Il ne s'agit pas d'un roman écrit à la hâte, mais d'un récit documenté de longue date et élaboré avec cette lenteur fertile que Gilbert Pingeon réclame lui-même dans le corps du texte pour toute création véritable et nécessaire.

Walter Tschopp  
Conservateur des Arts plastiques  
Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel

*Le Peintre B.* - 200 pages  
ISBN : 2-88108-772-8  
Frs. 30.-

**Pingeon salué par Bernard Liègme**

Depuis quelque temps Gilbert Pingeon m'épate. Je l'avais eu comme élève quand je débutais dans l'enseignement du français à Neuchâtel et j'éprouvais déjà pour lui de la sympathie mais je ne m'attendais pas au déferlement créatif qui allait venir. Ce fut d'abord une série de pièces de théâtre pour la scène et pour la radio, qui affinaient peu à peu son sens du dialogue que vous retrouverez dans les deux premiers romans de ce triptyque : *Les Années bleues* et *Leçon d'oubli*. Voyez par exemple le chapitre III de *Leçon d'oubli* où un couple se dispute au sujet de la rédaction d'un avis de recherche concernant leur chien disparu, c'est une parfaite scène de théâtre. Chez beaucoup de romanciers les dialogues n'ont pas cette vivacité. Dans le troisième roman, *Le Saut de l'ange*, nous sommes en présence de deux monologues qui relèvent aussi du théâtre. Donc, parallèlement au théâtre, Pingeon se lance avec autant de vigueur dans l'écriture romanesque dont vous avez trois témoignages.

Dans *Les Années bleues* un petit garçon, Victor Bordier, dont le père a disparu mystérieusement alors qu'il était mobilisé à la frontière, tente de déchiffrer le monde qui l'entoure, qui le blesse et qu'il refuse. « Je suis resté petit parce que je ne veux pas grandir. » Ainsi débute le roman tout entier écrit à la première personne. Mais le JE de l'enfant est aussi celui de l'auteur, qui se met dans la peau de l'enfant. On passe donc constamment de l'observation de l'enfant, naïve et souvent très amusante, à des considérations et des commentaires qui ne peuvent être que d'un adulte. Ainsi défille sous les yeux du petit Victor tout un cortège de personnages plus ou moins pittoresques appartenant à la classe ouvrière et à la petite bourgeoisie d'une région que Pingeon connaît bien pour y vivre depuis 60 ans. Tout autour, la guerre des années 39-45, qui lui a volé son père, le seul être qui lui manque, « ne laissant derrière lui qu'une photographie menteuse et deux souvenirs ». La mère le soupçonne de désertion, de trahison, et l'enfant partage son point de vue : « On n'abandonne pas ainsi une femme et son enfant, à une époque aussi troublée, pour fuir on ne sait où, hors du temps, vers une terre à lui seul promise... ». La guerre dont les échos inquiétants lui parviennent aux oreilles et à laquelle il ne comprend rien, comme il peine à trouver un peu de raison à ceux qui l'entraînent dans le courant de ses jeunes années. Quel sens peut-il donc donner à tout ce qu'il voit, à tout ce qu'il entend, à tout ce qu'il vit ?

Dans *Leçon d'oubli* on retrouve la même petite ville, la même région (mais quarante-cinq ans plus tard) et surtout la même recherche de sens. Cette fois, au centre du récit nous n'avons plus le petit Victor Bordier mais l'instituteur Léopold Borde (de Bordier on passe à Borde !), mis en marge de l'instruction publique en raison de son comportement par trop libertaire. Précisons qu'il a lui aussi perdu son père durant la mobilisation 39-45 et qu'il est obsédé par cette disparition qu'il ne s'ex-

plique pas vraiment. Un jour, devant une meute d'adolescents déboussolés qu'on lui confie pour quelques heures de remplacement (« ...lui, le rejeté, le marginal, l'alcoolique, l'irréparable ») et qui le chahutent copieusement, il se présente ainsi : « - Je m'appelle Léopold Borde. Oui, Borde. En bordure. A l'écart des convenances. Comme un bordel. (...) Etre mûr, c'est être mort déjà. J'ai connu des centaines d'adolescents, comme vous, qui escomptaient vivre longtemps, paisiblement installés dans le confort, assurés d'un avenir serein et d'un revenu élevé. Ils n'attendaient rien d'autre de la vie, de la société, que la garantie de la réussite. Ils ont filé tout droit, les yeux fermés, vers cet avenir programmé, prévisible, balisé. Ils ont courti-sé, épousé, enfanté. Ce sont vos parents. Ils n'ont rien vu venir, rien su empêcher. S'ils sont coupables, c'est avant tout d'aveuglement. J'ai partagé leurs illusions. Puis je me suis réveillé. J'ai pris conscience de l'injustice. Concrètement. J'ai milité, comme on disait. A quarante ans, le poing de la révolte est retombé. J'ai eu le sentiment d'avoir été berné, d'une manière encore pire, parce que c'était au nom de l'espoir. (...) Parvenu à ce demi-siècle d'existence, (...) je ne distingue aucun sens à ma vie, pas plus qu'à la vôtre ou à celle de mes semblables... ». C'est moi qui souligne ces derniers mots qui me semblent être le sous-bassement du roman. Le voilà donc, ce Léopold, traînant son spleen dans la ville ou sur le cirque de rochers où le fusilier Borde, son père, a disparu le 7 avril 1943. Lui aussi voudrait se perdre, comme son chien disparu mystérieusement, mais il n'y parvient pas. Son seul appui reste sa femme : « Marie le regarde avec tendresse, avec désespoir. Le voilà, l'homme de sa vie... Paumé, désarmé, désarmant, avec ses minables comédies, ses lamentables fuites, l'homme qu'elle s'obstine à aimer, malgré tout. » Et la mère ? Elle est cette fois mise au rancart. Entre elle et son fils « se dresse le grand silence glacé de toute une vie ». Après sa mort, celui-ci s'en voudra de n'avoir pas cherché à la comprendre, de n'avoir pas su l'aimer.

Cette mère, on y revient dans *Le Saut de l'ange*. Elle est placée dans un EMS et pas loin de perdre le contact avec la réalité. « ma tête est déjà morte. Par intermittence. (...) Mais, entre deux nuées opaques, je traverse des instants d'éblouissante évidence. Ma vie m'apparaît comme sur un écran, (...) et j'assiste au spectacle de ce qui fut moi, nous, et que je ne reconnais pas. Un film avec des figurants inconnus, quoique familiers. (...) Par instant, j'essaie de discerner quel sens on pourrait donner à cette histoire, à cette vie, quel sens autre que son propre mouvement vers la chute. Et lorsque tout s'éteint, que tout s'efface, que les murs redeviennent des murs, je reste de longues heures pensive, à chercher la réponse. Et il n'y en pas. » (Cette fois encore c'est moi qui souligne.) Son fils, qui n'est jamais nommé, lui fait de rares visites, comme son mari. Les autres l'ont abandon-

née. « On venait me voir. On ne vient plus. Que venait-on voir ? Moi ? Un reflet ? Un monstre ? Il n'y a pas de miroir ici. (...) Trop dangereux. Si nul ne vient plus me voir, c'est que cela aussi est dangereux. Un miroir à ne pas tendre. Pour eux, plus que pour moi. » On retrouve ici « l'image inquiétante de son propre avenir » que Léopold évoquait dans le roman précédent. En présence de son fils des souvenirs jaillissent : « Tu jouais sur le balcon, étroit, grillagé pour que tu ne passes pas entre les barreaux. Tu imitais le bruit de la gare en crachant... » (le petit Victor lui aussi, coupé des autres enfants par une mère très protectrice, jouait sur le balcon de l'immeuble locatif qui dominait la gare). « Tu avais honte de nous. (...) A partir de treize ans, tu ne ramenais plus personne à la maison. Trop petit l'endroit. Et chez nous moins que rien. Imprévenables ? Tu étais furieux. Tu devais lire des bouquins pour l'école et il n'y avait pas de livres chez nous. Tu nous en voulais. Ensuite tu t'es bâti une nouvelle fierté là-dessus. (...) pas étonnant qu'au bout du compte tu sois devenu communiste. Avec le label inespéré de « Fils d'ouvrier ». (Comment ne pas penser au militant que fut Léopold dans ses jeunes années ?) « Ton père s'irrite pour un rien, pique des colères terribles, me parle méchamment, comme à une ennemie. Par moment, je pense qu'il ne m'a jamais aimée. Le mariage ? C'était juste un prétexte, pour quitter ses propres parents... » Un jour il a disparu, dit la mère (encore un mari disparu !), *c'est-à-dire que, tout en restant présent, il n'a plus tenu compte d'elle.* « Et j'ai dit à l'inconnu qui partageait ma couche : « Qui êtes-vous, monsieur ? » Un sacré tournant dans ma vie ! »

Dans le second volet de ce roman c'est le père qui prend la parole. Sa femme est morte. « Cinq années à veiller une absente. » Maintenant il a 87 ans. Il vit seul. « Dieu-la-Société-l'Etat-le-Hasard se sont unis pour m'épargner la poubelle à vieillards, le mouroir collectif dans lequel, suintant la métamorphose, j'aurais normalement dû composer. » Dans sa cuisine, tandis qu'il se fricote, les mains tremblantes, des œufs au plat, son repas quotidien, il soliloque. Une sorte de délire verbal, s'adressant de temps en temps à son fils « le révolutionnaire ». Au passage il raconte qu'en 1943, mobilisé à la frontière, il s'est perdu dans le brouillard – comme le père de Victor – mais lui est revenu, reconduit à moto par les Allemands. On retrouve aussi l'oncle borgne, que Victor appelait Œil-de-Verre, et on apprend qu'avant la guerre le père était à Londres puis, rentré au pays, qu'il a timbré au chômage – comme le grand-père de Victor. Mais ce sont là des détails. Ce qui importe c'est la vie de cet homme hanté par des photos, aujourd'hui jaunies, d'humiliations, de tortures, de camps de concentration, c'est peut-être plus encore la vie de ce mari qui s'est toujours voulu fidèle. Au début de leur mariage, Marthe « portait des chemises de nuit transparentes. J'avais envie de son corps. Puis l'élan importa plus que le saut. Je tombai amoureux de tous les visages de femmes, que je répugnai désormais à posséder autrement qu'en re-

gard. Morale oblige ! (...) Fidèle, on était mon petit monsieur, fidèle et fier de l'être, dans cette génération-là, fidèle jusqu'à la tombe. (...) On forniait sur une autre planète, on mordait le drap du rêve. » Fidélité donc mais surtout frustrations. Et de constater : « je ne vois aucune signification à notre couple, (...) même si je tente aujourd'hui d'établir le bilan de ce fatras consécutif à notre passage sur cette terre. » Auparavant il avait dit de sa vie : « Je peux conclure valablement : *Il n'y a pas de sens, seulement un mouvement.* Pas de quoi fonder une nouvelle secte. » (C'est moi qui souligne.) « Quatre-vingt-sept ans d'apprentissage, un siècle de refus, de renoncement, de rebuffades... » A un autre moment : « Ce qui me chagrine, c'est ma gueule : j'aurais tant souhaité que l'âge me gratifie d'une de ces superbes têtes de vieillard chenu... (...) Eh bien non, loin de là ! (...) Une décrépitude sans éclat. Encore une déception. » Pourtant le besoin de femmes et de sexe demeure. Maintenant que « le rabat-joie », Marthe, a disparu, il pourrait se permettre des rencontres excitantes. Il se contente de se titiller l'esprit et le ventre avec des évocations plus ou moins osées et de se promener le long du lac pour observer les seins des baigneuses. Or il croit les entendre lui crier : « Tu n'existes plus... tu ne passes plus la rampe ! ouste ! Hors du cadre, vilain corbeau ! Oiseau de malheur ! laisse-nous jouir sans souci de nos jennesses ! » Bon, d'accord. Donc, unique conclusion qui s'impose : laissons le monde comme il est ».

Il abandonne, le vieux. En fait il s'est résigné depuis longtemps, comme Marthe, comme Léopold – qui pourtant a cru un moment à la révolution. Quant au petit Victor, quand il abandonne le piano c'est pour se venger de sa mère. Mais après ? Lui qui ne voulait pas grandir, il finit par entrer à l'école. « Trente-quatre dos se penchent. Le trente-cinquième suit avec un temps de retard. Pardi, je suis un cas spécial ! L'entraînement collectif, le désir de bien faire, me plient sur l'ardoise. J'oublie mes craintes ». On ne sait pas ce qu'il deviendra. Il acceptera peut-être de laisser « le monde comme il est ». Sans doute, comme les autres, il cherchera aussi à donner un sens à sa vie. Trouvera-t-il une réponse ? On peut imaginer qu'il refusera de se résigner. Car c'est ce refus qui pousse Pingeon à écrire et à nous dire : « Attention, ne baissez pas les bras. » En exergue du *Saut de l'ange*, il a placé cette citation de Balzac : « La résignation, mon ange, est un suicide quotidien... ». Il ne condamne pas ses personnages. Au contraire, il a pour eux une grande tendresse qui transparaît souvent à travers son humour. Beaucoup nous semblent familiers, comme les lieux qu'ils fréquentent. Avec eux nous ne sommes jamais en terre inconnue. Et quelques-uns ont été sans doute très proches de lui. Ne dédicace-t-il pas son roman à ses parents, « ces inconnus » ? Il y a là comme un soupir de nostalgie, un nuage de regrets et un cri de révolte mais aussi d'amour.

Bernard Liègme

Trilogie des années bleues  
Coffret 3 vol. – ISBN : 2-88108-698-5 – Frs. 40.-



## UNE AIRE DE POÉSIE

## La passion des mots selon Pierre Magnenat

*Etre tout entier  
dans son chant  
comme le merle  
ce matin*

Qui ne connaît, dans notre Pays de Vaud, le Professeur Magnenat? (Professeur de médecine à la faculté lausannoise de 1982 à 1990, chef de service du département de médecine interne du CHUV). Mais sait-on que ce médecin est poète, même si son allure, sa manière d'être, peuvent laisser imaginer (à ceux qui comme moi le connaissent de loin), qu'il est plus humaniste que scientifique?

Ma lecture de « La médecine prise aux mots » me l'a confirmé et tout à la fin du recueil, sous la rubrique: *du même auteur*, j'en ai eu la certitude: les titres de ses ouvrages (*Foulées, Brassées, Aigrette, Bibelots, Bribes*) ne sont pas ceux d'un clinicien doté d'une sensibilité poétique mais d'un grand connaisseur de poésie (il suffit de lire ses références, Roger Munier ou Guillevic par exemple...).

Il l'explique lui-même en préambule: « Les mots m'ont subjugué avant les malades (...) comme adolescent, des études classiques m'ont plongé dans les livres des écrivains avant que la Faculté de médecine ne me mette en contact avec des patients. » C'est que Pierre Magnenat appartient à une génération de médecins dont le parcours obligé n'était pas comme aujourd'hui la filière scientifique, mais celle des latinistes.

Soulignant l'importance de la métaphore en médecine comme en poésie, Pierre Magnenat évoque la trajectoire de Breton abandonnant ses études de médecine pour devenir le poète qu'il était sans doute déjà. Cette conjonction n'est pas rare, on la trouve entre beaucoup d'autres, chez Céline et Starobinski.

Au cours de brefs chapitres abordant l'usage des images dans l'univers médical, l'écrivain nous régale de savoureuses expressions dont je vous laisse découvrir ce qu'elles signifient. Imaginez plutôt: Le **signe de l'éventail**, le **signe du rideau**, le **bruit du drapeau** et la **marche en étoile**! Vous apprendrez aussi quels maux se cachent sous le **cri du Vaudois**, observé par le chirurgien César Roux. Vous saurez enfin que la boulimie tire son nom du grec, comparée qu'elle est à **une faim de boeuf** (*bous, le boeuf, limos, la faim*)! Ce raccourci éloquent des métaphores résulte de l'observation aiguë née en un temps où tous les sens participaient à l'examen clinique.

Plus loin, à travers l'évocation d'histoires de patients chargées d'émotion, le praticien démontre l'efficacité du dialogue, de l'écoute et de la compassion. La citation d'Arthaud (p.11): « créer sous le langage un courant souterrain d'impressions, de correspondances, d'analogies » s'applique ici à la réalité du thérapeute. Tout au long de ses pages, l'auteur aura répété l'importance du langage dans la relation médecin-malade et souligné l'effet parfois miraculeux de la parole sur la guérison.

La conclusion du médecin-écrivain est exactement la même que celle du poète: « pour lutter contre la dépersonnalisation du malade, le médecin doit être tout entier dans sa parole... comme le merle dans son chant. »

Pierre Magnenat

*La médecine prise aux mots*

ISBN : 2-88108-740-X

Frs. 27.-

*Bel aujourd'hui* (à paraître)

ISBN : 2-88108-786-8

Frs. 27.-

Une carte postale de Clea Kern

## Quand les papas doivent repartir

A Leonora & Gentiana

*Nous avons quitté la Kosova tôt ce dimanche matin, bien avant l'aube, dans le noir et le froid. A quatre heures et demie, après une toute petite nuit, D. est venu nous chercher pour nous conduire à l'aéroport de Pristina. Nous avons traversé, comme à l'arrivée, des paysages de neige.*

*Après une heure de route plutôt mauvaise, surprise en arrivant à l'aéroport: les locaux ne sont pas encore ouverts et un troupeau d'hommes, immense, se masse dans le froid glacial (quelques rares femmes et enfants au milieu d'eux). Tous attendent, frigorifiés, devant les portes fermées.*

*Debout dans la foule grise, compacte, je pense à la guerre, aux déportations, à l'exil. Certaines personnes venues de plus loin que nous, levées en pleine nuit pour arriver à temps, patientent depuis des heures. Les portes s'ouvrent enfin, mais impossible de se faufiler au chaud. Des policiers gardent sévèrement l'entrée et d'abord, seuls les voyageurs pour l'Autriche sont autorisés à passer, au compte-goutte.*

*Trois avions remplis de travailleurs devraient quitter Pristina autour de 7 heures: Un vol pour Vienne, un pour Zürich, un pour Genève, le nôtre. Le boulot à l'étranger reprend ce lundi après le Nouvel-An en famille, la fête, les danses dans la grande chambre chaude garnie de ballons multicolores et sentant bon le feu de bois. Juste quelques jours pour tenter de rattrapper le temps perdu de la séparation forcée. Un bref retour dans la patrie peu à peu reconstruite (ce pays qui n'existe pas).*

*Il fait encore nuit noire. Des glaçons pendent aux avant-toits. D. s'avance vers les gardiens de la porte et insiste, je le devine, pour qu'on laisse entrer la gjyshe (on prononce djuschè, ça veut dire grand-mère). Heureusement que j'ai les cheveux blancs, ils me laissent passer. A travers la vitre, je regarde ma fille et D. au milieu des autres mal réveillés, transis et résignés.*

*Confortable, du bon côté de la vitre, je revis l'accueil chaleureux de toute la « tribu ». Cette hospitalité riche en rituels dont on n'a pas idée en Suisse. De toutes manières, en pensée, je suis encore là-bas.*

*Enfin, les jeunes me rejoignent dans le grand hall. Le long des files qui s'étirent devant chaque guichet, fusent des appels. Ils se connaissent tous, ceux de la diaspora (un Kosovar sur dix vit en Suisse!). Ils sont manœuvres à Châtel ou Renens, ouvriers à Monthey. Ils sont frères, cousins, voisins, venus de Malishev ou de Prizren, avant la guerre ou après. Chez eux, 70% des jeunes sont sans travail. Ceux dont je disais autrefois qu'ils étaient Albanais du Kosovo (nom de la province en langue serbe) maintenant que je les connais et que je les aime, je les appelle ceux de la Kosova, doux nom de leur terre, dans leur langue.*

## Hommage à Denise Mützenberg

LECTURE

Un titre mystérieux – qu'éclaircit pourtant les deux lignes placées en tête du manuscrit :

« S'avancer à travers le silence  
comme chant sur braise. »

Un chant donc, mais qui à chaque page semble émerger à peine du silence pour y retomber tout aussitôt. Juste quelques mots, un cri, un appel pour tenter de ranimer un feu qui couve sous des cendres qu'on se hâte de franchir avec légèreté, comme le ferait ce chat caché au fond du titre.

C'est à une présence-absence (humaine ? divine ?) multiple et une à la fois que vont ces élans, ces paroles vives ou murmurées. Et si l'on se perd ici ou là dans le mystère des « vous » et des « tu » invoqués, voici un poème qui nous met en garde :

« Toi qui te tiens  
à l'affût du secret  
ne cherche ici  
nul indice

Si le regard  
signale  
une présence  
va plus loin »

« Plus loin », c'est cela, c'est cette marche en avant vers « l'impossible possible » des dernières pages, c'est cela qui confère à ces poèmes leur intensité et leur rayonnement. Si ce manuscrit reçoit aujourd'hui le Prix des Ecrivains genevois, c'est parce qu'on y entend une voix, originale, ardente, juste et qui nous a touchés. Mais c'est aussi parce qu'on y trouve une écriture poétique maîtrisée, d'une simplicité éloquente -même si ces pages ne sont pas exemptes de quelques faiblesses; mais quel manuscrit, quel livre peut se vanter de l'être ?

C'est en tout cas beaucoup, et rare, de pouvoir faire entendre une musique des mots comme celle de ce bref poème:

Sable brûlant  
bois sec  
aiguilles mortes  
Il suffirait d'une étincelle

ou encore, pour terminer, de celui-ci :

Le poème  
seul  
dit sans dire  
buisson qui brûle  
sans se consumer

Anne Perrier

*Laudatio prononcé le 6 décembre 2000 à l'Institut National Genevois lors de l'attribution à Denise Mützenberg du Prix de la Société genevoise des Ecrivains offert par la Ville de Genève.*

Introduction à *Comme chant sur braise*  
ISBN : 2-88108-731-0 – Frs. 27.-

## Deux points de vue sur un beau livre de Françoise Matthey :

### Pour qu'au loin s'élargisse l'estuaire

#### Permettre à la vie de renaître

Le livre de Françoise Matthey est axé autour de l'énigme d'une absente ayant laissé un mari en grand deuil. L'onirisme de ce récit balise dès lors le cheminement intérieur de la toute jeune et nouvelle épouse, dont on apprend au passage l'origine : un pays de palaces, de montagnes, de torrents. A côté de l'homme qui peint – ainsi est nommé celui que la guerre a laissé emmuré dans sa peine – la jeune femme n'a pour témoin que le débit de la rivière, l'écluse, le moulin, les oiseaux. Entretenant le feu, elle épluche les légumes, débroussaille le jardin, s'occupe des semis. Ne pouvant se représenter celle qui l'a précédée, il ne lui reste que de la rêver. Mais il lui faudrait surtout permettre à la vie de renaître. Malgré leur bonne volonté, l'homme et la jeune femme laissent mal les mots se frayer un passage. Cependant, à travers leurs silences, l'essentiel émerge – que le lecteur doit décrypter par le truchement des atmosphères, des espoirs, des saisons et de leur enseignement. La grande force du livre est là.

Deux enfants naissent, faisant conjuguer autrement mémoire et oubli. Sur les toiles de l'homme qui peint, des couleurs surgissent. Messages pour celle que l'on voit s'épanouir au milieu des siens. Jusqu'au jour où, au détour du récit – hallucinant de beauté – la vie bascule. La femme, à présent au cœur de la vie, se voit menacée. Elle obéit à la médecine, à la ville voisine, se gardant vis-à-vis de ceux qu'elle aime, de mettre sur les choses leur vrai nom. N'a-t-elle pas appris le pouvoir du silence partagé ?

Françoise Matthey maîtrise de main de maître la densité d'un tel récit – rare en littérature – et son livre est de haute lignée. Une dernière phrase arrache au lecteur un indicible alléluia « ...des cloches se mettent à sonner. C'est Pâques. »

Françoise Choquard



#### Une leçon d'épanouissement

Le dernier livre de Françoise Matthey, c'est tout d'abord un titre, dont la musicalité est une leçon d'épanouissement.

C'est ensuite l'étincelante explication de ce titre par mille indices et allusions évoquant un regard, le regard d'une femme qui tente peu à peu de comprendre une grande blessure, celle de son mari (l'homme qui peint) dont la première épouse est morte dans un camp de concentration.

L'incroyable subtilité de ce regard de femme qui laisse osciller la vie et qui accepte avec une extrême politesse ce qu'elle observe : la légère lumière au cœur des choses, le chant adoucissant du rossignol, les pas paisibles au milieu des fleurs et les étreintes sans calculs, le simple calme de l'ombre et le vol sans traces des oiseaux, la rivière, le moulin, le jardin, les broussailles, les sources...

Et ce mari dont elle pressent avec pudeur la secrète et noire douleur...

Mais viendra l'imperceptible fissure, puis l'insensé diagnostic, et ce sein calciné par les rayons de la médecine moderne, et le haut consentement de cette femme à cela...

Il y a eu *La Symphonie pastorale*, il y a eu *Le Silence de la mer*, il y a désormais *Pour qu'au loin s'élargisse l'estuaire*.

Christian Eicher



## Le grand retour de Francis Giauque

Un certain 13 mai

Le 13 mai 1965 fut marqué par la mort volontaire du poète jurassien Francis Giauque. Une mort mais aussi un besoin de libération.

Le 13 mai 2005 fut marqué par la parution de ses œuvres complètes, hormis la correspondance dans la collection *L'Aire bleue*.

Hughes Richard, son ami fidèle en a écrit la préface et Jean-Jacques Quéloz a postfacé l'ouvrage en question. Les deux ont uni leurs efforts pour rendre le projet cohérent en dattant les écrits, en établissant les notes et la bibliographie. Le soutien logistique du Service des affaires culturelles du canton de Berne et de la mairie de Prêles a été fort utile et a permis de mettre en valeur l'œuvre du poète disparu.

Plutôt que de gloser sur Giauque, nous lui donnons la parole avec cet extrait tiré de *Labyrinthe du désespoir*.

Nuit de novembre. Pluie et brouillard sur la ville.

Je n'ose sortir que la nuit. La lumière me fait peur. Les visages aussi qui ne semblent être là que pour m'épouvanter. Durant la journée, je reste étendu sur mon lit, paralysé par l'angoisse.

Le voyage touche à sa fin.

Nuit de novembre. Pluie sur les trottoirs luisants. Personne dans les rues.

Je marche sans but. Je songe à Anne, cette femme rencontrée trop tard et qui ne peut plus rien pour moi. Un soir que j'avais trop bu, elle m'a ramené dans ma chambre. Je lui ai parlé de ma maladie. Si je n'avais pas bu, jamais je ne l'aurais fait. Elle m'a écouté. Je ne crois pas qu'elle a compris. Entre les malades et les autres, pas de communication possible. Dès que mon ivresse est tombée, l'angoisse est revenue. Anne est partie.

Soir de novembre dans les rues. Je ne sais où je vais. Mon angoisse est telle que je n'ose même pas entrer dans un bistrot. Quant à retourner m'enfermer dans une clinique, je m'y refuse. Trop vu de visages torturés, trop entendu de cris.

Anne, je suis avec toi sur la terre des morts. J'aurais voulu t'aimer, j'aurais voulu que tu puisses me soustraire aux forces du mal, mais il est trop tard.

Dans un bar. Ne parviens presque pas à demander un verre de vin, tant l'angoisse me noue la gorge. La serveuse me regarde, intriguée. Je ne puis supporter ces regards inquisiteurs. Je bois sans plaisir. Le grand appel de la Mort. Rejoindre ceux qui m'ont quitté, et qui gisent apaisés entre les étoiles.

Autour de moi, des gens rient, gesticulent, parlent haut. Ils sont d'un autre monde, ce monde que j'ai quitté il y a plus de cinq ans, lorsque la maladie m'a foudroyé.

Francis Giauque : *Œuvres* – Frs. 25.–

### Francis Giauque dans la revue *Intervalles*

Placé sous la responsabilité de Patrick Amstutz, le numéro de l'automne 2005 de la revue *Intervalles* est consacré au poète Francis Giauque. Après la parution d'*Œuvres*, dans la collection *L'Aire Bleue*, livre regroupant l'ensemble des poèmes, des chansons et de la prose de Giauque, ce numéro d'*Intervalles* représente un complément indispensable pour pénétrer mieux encore le monde et la personnalité du poète.

Ces quelques lignes, extraites de l'avant-propos de Patrick Amstutz, permettent de se faire une idée du riche contenu de la revue.

« Après quatre textes liminaires, qui témoignent de l'attention portée à cette poésie par des poètes d'horizons très divers, quatre études visent à situer dans le paysage littéraire moderne une œuvre que l'on a parfois trop vite réduite à la biographie de son auteur. La traduction inédite de dix poèmes de *Parler seul* souligne du reste, s'il est besoin, la toujours brûlante présence de cette voix. Suivent les témoignages de deux de ses plus proches amis, eux-mêmes poètes, ainsi que quatre autres études autour des diverses apories d'un chant défait et d'un chemin sans merci. Deux lettres et une iconographie inédites ponctuent ce numéro spécial, une chronologie et une bibliographie détaillées, accompagnées de notices informatives achevant l'ensemble. »

Quand on aura souligné que les poètes amis sont Georges Haldas et Hugues Richard, et que figurent dans l'iconographie quelques photos prises par le jeune poète, on comprendra que cet ouvrage, en plus des analyses pénétrantes, apporte aussi les vibrations d'un vécu encore palpable et, plutôt que le parachèvement d'une commémoration – la mort de Giauque en 1965 –, constitue une ouverture propre à éclairer l'œuvre sous un jour nouveau.

Madeleine Hirtzel

### Hésiode :

#### *La Théogonie et Les Travaux et les Jours*

Nouvelles traductions annotées et postface par Yves Gerhard et Lucien Dallinges

Hésiode ! La sonorité même du nom impressionne. Il y a de quoi. Car Hésiode, c'est un emblème, le commencement, l'aurore et la source, quand le poème était encore pleinement enraciné.

Hésiode était un berger et il était un prophète, l'inspiré qui sait prononcer la parole omnisciente des muses.

Hésiode, c'est *La Théogonie* et *Les Travaux et les Jours* : la généalogie intemporelle des dieux et la difficile situation de l'homme.

*La Théogonie* tout d'abord, qui, ô chose formidable, raconte vraiment la génération des dieux à partir du chaos, ce que l'homme actuel doit regarder avec un mélange de scepticisme et de jalouse admiration, lui qui a su si bien les détruire, les dieux. Cependant, cet hymne à l'instauration de l'ordre divin légitime foncièrement la place de l'homme entre ciel et terre.

Avec *Les Travaux et les Jours* (un titre merveilleusement moderne !) nous avons le chant de l'homme au travail sous la surveillance des dieux, l'homme qui doit poursuivre dignement par un (religieux) labeur ce que les dieux ont fondé. Une œuvre ici, avec même des confidences, une œuvre qui nous parle encore puisqu'elle parle du métier d'homme...

Retrouver Hésiode est donc un exercice de ressourcement, et ce bel exercice nous est à nouveau permis par les traductions d'Yves Gerhard pour *La Théogonie* et de Lucien Dallinges pour *Les Travaux et les Jours*, agrémentées d'une introduction et d'une postface là pour nous faire reconnaître Hésiode l'Originaire.

Christian Eicher

Coll. *Le Chant du monde* – ISBN : 2-88108-746-9 – Frs. 20.–

## La Table des liens

### *Un nouveau recueil de Claire Krähenbühl*

La poésie de Claire Krähenbühl : une voix qui interroge aussi souvent qu'elle énonce. Une éclosion continue de l'inattendu. Poésie, plus que bien d'autres, rétive à l'analyse, cette déconstruction selon l'étymologie. Alors, contentons-nous de projeter quelques rais de lumière ça et là...

« Je tricote à l'envers une histoire », « ...coudre votre ombre à la mienne/d'un sujet clair », « Orphelines, les mains cousent le vent ». Nombreuses tout au long du recueil de telles références à un ancestral travail de femme. Non pour élever quelque protestation féministe, mais parce que s'impose et se vit une similitude : l'écriture poétique elle aussi est un ouvrage, méticuleux et solitaire.

...Choisis comme au hasard, ces vers : « depuis le temps que tu es dans la cour/quand je suis au jardin/chacun soufflant son rôle à l'autre ». Touchante image d'un couple en quelque lieu rustique ? Une lecture plus attentive nous dévoile un autre sens : nous sommes ici devant la scène d'un théâtre. L'amour est dialogique, mais pour le dire, les mots jouant avec eux-mêmes, se sont joués de nous...L'amour toujours présent en ce recueil, mais qui pour se raconter, trouve une voix sans pareille : « Amants orphelins...Chacun l'enfant de l'autre ». Et plus loin, la cruauté de l'amour : « J'avais oublié qu'on ne peut aimer sans haine...J'avais oublié qu'on aime avec les dents...J'avais oublié le rouge du meurtre/dans la petite fleur bleue ».

Les mots de Claire Krähenbühl : « Les mots du vent...abeilles retombées comme neige avant l'hiver »...les mots, je me répète, jouant avec eux-mêmes, non pour de tristes calembours, mais pour une délicate manifestation de l'ambiguïté. Ainsi cette mutation progressive : « J'en fais des passe-montagnes/des passerelles des passereaux/pour vous rejoindre. » Ou encore cette surprenante « éclisse de lune ». Rayon de l'astre sur le bois d'un violon ?

Ces lignes ne sont qu'un florilège. Très incomplet, mais qui voudrait inciter à la découverte d'une poésie jaillissante, à l'écoute d'une voix unique. Invitation à un bonheur de lire.

Jean-Samuel Curtet

84 pages  
ISBN : 2-88108-773-6  
Frs. 27.–

### L'Amour désenchanté de Jorge Enrique Adoum

Poète, romancier, auteur dramatique équatorien, Jorge Enrique Adoum est né en 1926. Dans un long poème en prose *El Amor desenterrado* (*L'Amour désenterré*), il évoque un monument archéologique impressionnant : au nord de Guayaquil, dans un cimetière paléo-indien (6000 av. J.-C.), une tombe abritant deux squelettes, un homme et une femme « couchés dans une attitude amoureuse ». Devant ces « amants », l'émotion du poète se teinte de culpabilité : « ...alors que nous, voyeurs du XX<sup>e</sup> siècle, vieux à tout âge, avec notre amour mort sur le dos...nous nous enfouissons le cœur pour lui épargner la honte devant cet amour qui dure encore en ces squelettes d'avant-hier où il gît comme la tendresse tombée de la caresse jusqu'à l'os. » L'innocence, l'exemplarité de cet amour ancien opposées à la dégradation de notre monde, voilà le thème central de l'œuvre : « Car ceci est un sanctuaire, une prière du désir, et non une vidéo-cassette pornographique ou une scène de bordel que les fornicateurs du samedi soir épient par des judas. » Aujourd'hui : « une époque où l'on peut mourir du cœur sans avoir aimé »... Devant ce couple, le poète est fasciné. « Aimez-vous, je vous en supplie, continuez de vous aimer, voracement insatisfaits aux siècles des siècles, ne dénouez pas l'immémoriale amarre. » Et plus loin : « ... et nous contemplons avec une épouvante émue, ou plutôt avec envie, cette caresse fondamentale, éternellement longue. » Et puis cette question. « Mais la poésie était-elle déjà ? Avec quels mots – séparés de l'objet qu'ils désignent – s'insinuaient la langue du mâle dans les trois fissures ? » Et encore : « A quoi rêvaient-ils, l'homme à côté de sa barque renversée près du rameur, et la femme assoupie près de la rame de l'homme ? »... ce sont là tout juste quelques citations de ce poème immense, comme halluciné, où se déploient la force et les audaces d'une langue espagnole défiant la langue française... Désenchantement final, après la vision : « ...demain, nous serons de nouveau nous-mêmes : de nouveau citoyens, contribuables, pornographiques, pragmatiques, sceptiques. Défunts. »

Jean-Samuel Curtet

Traduction française : Nicole Rouan et Jean-Samuel Curtet

60 pages  
ISBN : 2-88108-788-4  
Frs. 20.–



Photo : Nicole Weber



## UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

**La Leçon de Judith****Un livre grave de Rose-Marie Pagnard**

Photo Yvonne Böhrer, Zürich.

C'est avec son récit intitulé *La Période Fernández*<sup>1</sup> que Rose-Marie Pagnard s'affirme comme une écrivaine de talent, à l'imaginaire riche du dialogue entre musique, rêve et réalité. Couronné par le Prix Dentan, *La Période Fernández* raconte la rencontre, sur un mode à la fois ludique et onirique, d'une jeune journaliste et de la figure mythifiée de l'écrivain Luis Rodríguez Fernández. A sa suite, *Les Objets de Cécile Brokerhof*<sup>2</sup> font le récit d'une quête du soi : une jeune femme, à la recherche de sa place dans la société, façonne un ensemble d'objets mystérieux et rituels, créations qui lui permettent de se comprendre tout en apprivoisant la matière et l'espace. En 1999, Rose-Marie Pagnard obtient le Prix Schiller pour son roman *Dans la Forêt la mort s'amuse*<sup>3</sup>, magnifique variation autour de la figure du père prodigue, du père-musicien de génie, du maestro qui retourne auprès de sa fille abandonnée afin de retrouver son énergie créatrice. Enfin *Janice Winter*, roman très remarqué par la critique (du *Temps à Libération*), est réédité en 2005 dans la collection Points des éditions Seuil.

L'œuvre de Rose-Marie Pagnard est peuplée de musiciennes et de musiciens, d'artistes, de rêveurs, de nomades, de lecteurs,

toujours à la frontière entre deux mondes, l'imaginaire et la réalité. Le parcours existentiel des personnages se fonde sur la confrontation, voire sur la stimulation, qu'ils recherchent entre un imaginaire (musical, pictural, littéraire) et la réalité (représentée par l'« autre », l'ailleurs, et au-delà, par la mort) ; il s'agirait, en fin de compte, d'apprivoiser le « bonheur », voire de trouver cet état de « ravissement » tant désiré par les héroïnes de Marguerite Duras.

**« L'histoire que ses doigts racontent »**

*La Leçon de Judith*, comme son titre l'indique, raconte la relation qui se tisse entre une vieille femme, Judith et une jeune fille, la narratrice du récit ; suite à un véritable coup de foudre, une amitié naît entre les deux personnages, mais c'est aussi un apprentissage de la vie, du bonheur, une leçon que dispense Judith au Je (puisque le personnage principal, la jeune fille en question, n'est pas nommée). Le rapport à la musique est également constamment présent puisque Judith est pianiste de formation, et que la jeune fille fait du chant et travaille dans un magasin de musique. Cette amitié permet aussi à la jeune fille de prendre ses distances avec sa sœur Ida, une personne suicidaire qui l'entraîne du côté de la mort.

Le lecteur assiste à une « sororisation » extrême des protagonistes féminines, avec une distribution quasi manichéiste des pôles bien/mal (vie/mort) entre les deux sœurs. Ida, réfugiée dans la maladie, est possédée d'une pulsion régressive qui l'amène à chercher sa place dans une enfance éternelle. Tandis que la narratrice, illuminée par la présence de Judith, se détache de l'influence de sa sœur pour se laisser faire par la musique, « car dans la musique il y a place pour chacun ». La musique, actant central du récit, possède cette capacité d'être à la fois du côté du corps et de l'imaginaire ; elle est ce lieu qui permet au corps et à l'esprit de se trouver une place commune, d'être en harmonie. Judith, pianiste virtuose en son temps, devient l'intermédiaire entre les mondes, elle représente l'initiatrice dont la jeune chanteuse a tant besoin ; les deux sœurs, laissées à elles-mêmes depuis la mort de leurs parents, se doivent d'inventer une forme nouvelle de réseau « extra-familial », et le Je, par nécessité vitale, se cherche une mère, car les enfants abandonnés, pour survivre, doivent se créer de nouvelles parentés. De ce réseau familial désagrégé ne reste qu'Ida, sœur adorée mais habitée, depuis bien longtemps, « d'un rêve malveillant ». Judith, attendrie par la tension entre fragilité et dynamisme qu'elle devine chez la jeune chanteuse, sera son initiatrice à l'amour de la vie.

Comment procède l'initiation ? Il s'agit, tout d'abord, de donner à écouter et de donner à voir. D'ouvrir les portes d'un ailleurs fait de lumière et de soleil. Judith saura éveiller la jeune fille au côté merveilleux de la vie, en lui permettant d'entrer dans son univers personnel : une grande maison entourée d'un parc et d'une forêt, un lieu hors du monde et apparemment, hors du temps. « Je veux qu'elle m'aime » dira la jeune fille de façon enfantine, « je me voyais [...] pénétrer dans un monde [...] où la vie est une fête comme elle devrait l'être toujours, où la laideur ne peut m'atteindre ». <sup>4</sup> Seulement, Judith va mourir. Et ce qu'elle essaie, avec patience, avec acharnement, c'est de faire comprendre à sa jeune amie qu'on doit vivre et qu'on doit mourir, qu'il s'agit en quelque sorte d'une loi de la nature à suivre. Etre dans « l'ordre normal des choses ».

« L'histoire que ses doigts racontent », lorsqu'ils pianotent sur les genoux de Judith c'est celle de la musique, de la passion, de la souffrance. La musique, transcendant la mort, fraie un chemin à son auditeur, parmi la vie comme parmi la mort. « [...] j'ai ouvert la porte de la chambre, et juste à ce moment l'orchestre, dans le parc, s'est mis à jouer enfin de la musique. Tout devint aussitôt plus vivant, plus vrai, comme dans un rêve lorsque ce rêve, dans sa faim de réalité, atteint à la perfection de toutes ses imitations. » <sup>5</sup>

*La leçon de Judith* a lieu le temps d'un été ; le temps d'une séquence narrative définie par le début de l'initiation, son climat puis la rupture avec l'initiatrice, sans que l'on sache vraiment si l'initiation s'est façonnée « à la manière de » et si l'intégration dans la société sera réussie. Même si les romans de Rose-Marie Pagnard ne sont pas caractérisés par leur capacité à développer une saga familiale ni à brosser les grandes lignes d'une société, ils sont toutefois inspirés du *Bildungsroman* traditionnel, en le modelant à leur guise, selon leur propre rythme. D'autre part, la filiation qui rattache l'œuvre de Rose-Marie Pagnard au *Bildungsroman* est sans doute ce qui la rapproche de la littérature de Suisse romande.

Sylvie Jeanneret

<sup>1</sup> 1988, L'Aire/Actes Sud.<sup>2</sup> 1992, L'Aire.<sup>3</sup> 1998, Actes Sud.<sup>4</sup> *La Leçon de Judith*, p. 33.<sup>5</sup> *La Leçon de Judith*, p. 97.ISBN : 2-88108-742-6  
Frs. 15.-**La Bataille de San Romano  
dans l'Aire bleue**

« Oui, la bataille de San Romano qui vit les Florentins défaire les Siennois le 1<sup>er</sup> juin 1432... »

D'emblée l'un des motifs essentiels nous est donné : l'Histoire et sa représentation par l'art, (peinture et écriture) puisque nous sommes, au Louvre, devant l'un des panneaux du triptyque de Paolo Uccello représentant cette fameuse bataille. Dorénavant, le tableau est au cœur du récit ; il fonctionnera comme un foyer d'où rayonneront, telles les lances des cavaliers florentins, tous les thèmes du roman.

Le tableau raconte donc l'Histoire, mais il raconte aussi une histoire, et c'est elle qui fascine le jeune homme, planté devant le panneau à chacun de ses passages à Paris. Cette histoire, masquée par les cavaliers casqués et empanachés d'Uccello, à défaut d'être déchiffrée, donne lieu au récit que nous allons lire. Comme Combray d'une tasse de thé, *La Bataille de San Romano* surgit d'un tableau. Mais derrière l'histoire de quelques personnages, elle nous dit aussi quelque chose de l'Histoire, celle, passablement chaotique, du Proche-Orient. Et nous voilà ramenés au premier motif.

L'un des aliments nécessaires à l'histoire, avec ou sans « h » majuscule, c'est le temps. La composition du roman, proche de celle de son « modèle » pictural<sup>1</sup>, est très intéressante à cet égard. Dès le Prologue, qui met en scène le temps des Croisades, le XV<sup>e</sup> siècle italien et l'époque contemporaine, le livre se construit par strates, alternant les époques. L'histoire de Paul Newcombes, enchâssée dans celle de Barnes, se déroule en gros de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle aux années soixante ; celle de Barnes à la fin des années huitante. Ces allées et venues dans le temps culminent, à l'Épilogue, sur le retour de la situation initiale, Barnes à Paris devant le tableau d'Uccello, et sur la collision de deux temporalités : le présent éternel de l'art est truffé par le récit, au passé, du vécu de Barnes et de son attente anxieuse de revoir l'inconnu ; fébrilité humaine contre stabilité de l'art, mouvement éperdu du cœur de Barnes face à l'équilibre splendide du tableau d'Uccello. Cette confrontation fabuleuse ne trouve une sorte de résolution que dans l'opacité d'une nouvelle énigme : l'éternité de l'inconnu, « Sindbad le Marin », l'éternité des contes, celle des *Mille et une Nuits*.

\*

« Oui, la bataille de San Romano qui vit les Florentins défaire les Siennois le 1<sup>er</sup> juin 1432... » Celui qui énonce ce fait historique, c'est l'inconnu du Louvre, que Barnes cherchera en vain à identifier tout au long du roman. De la contemplation du tableau sourd donc aussi un double motif : le secret et sa clé. Devant le

panneau d'Uccello, Barnes est tenaillé par le sentiment frustrant et fascinant qu'il passe à côté de quelque chose qui lui est dit, mais qu'il ne saisit pas. En un mot, le tableau possède un secret dont le jeune homme ne trouve pas la clé. L'inconnu, quant à lui, restera une énigme. Et l'histoire clandestine des faits et des êtres demeure à jamais indéchiffrable. Un des épisodes les plus significatifs sur ce point est celui où Hanane, la jeune amie de Barnes, vient à Jaffa pour retrouver la maison de ses ancêtres. Elle en possède la clé, mais la maison a disparu, emportant son secret dans ses murs détruits. Avoir la solution d'une énigme dont l'énoncé même s'est perdu porte au comble le sentiment du manque et de l'opacité du monde.

Le personnage de Hanane est par ailleurs un exemple frappant du secret inviolable des êtres : le point de vue du récit étant celui de Barnes, elle ne manifeste sa nature profonde que par son comportement et ses paroles. Mais son monde intérieur nous demeure, ainsi qu'à Barnes, irrémédiablement étranger. Ses larmes et sa violente émotion à la vue du cheval qui piaffe dans la mer n'auront leur explication que tout à la fin du roman, au moment où se noueront les trois intrigues, jusque là apparemment désunies et parallèles.

\*

Le panneau d'Uccello représente donc une bataille, un épisode de la guerre entre Florence et Sienne au XV<sup>e</sup> siècle. Le roman dont nous entamons la lecture va nous conter les batailles personnelles de chacun des héros. Barnes et sa quête d'une maturité que l'attraction qu'il éprouve pour Hanane va peu à peu remplir de sens et de poids. Newcombes et son plan fou de rallier au Royaume Uni la population arabe de Jaffa. Hanane et son besoin de remonter à ses racines dans le chaos proche-oriental. Ce qui donne évidemment au livre la configuration d'un roman d'apprentissage. Mieux, d'un roman d'initiation.

En effet, devant le tableau du Louvre, Barnes connaît une expérience intense et unique, qu'avant lui, mais nous ne l'apprenons qu'ensuite, grâce à la texture temporelle particulière du récit, Paul Newcombes a vécue à Assouan : ce que j'appellerais l'expérience de la « visitation ». L'un et l'autre, à des décennies de distance, sont visités, par une sorte d'ange noir pour Barnes, ou de prince oriental fastueux pour Newcombes, qui vont donner une orientation décisive à leur destinée. Depuis l'apparition de l'inconnu du Louvre, Barnes est habité par son souvenir, intimement lié à l'évocation du tableau. Quant à Newcombes, l'inconnu d'Assouan lui permet de gagner son coup de dé, grâce à une clé, un sésame (le poignard) qui lui permettra, en 1917, de soulever la

ville de Jaffa contre les Turcs. Pour couronner le tout, le récit suggère que ces deux inconnus ne pourraient n'en faire qu'un, au mépris de toute vraisemblance chronologique.

\*

Dernier motif, mais qui englobe tous les autres de sa chatoyante séduction : la fascination de l'Orient. Le thème est présent dès le Prologue, avec l'entrée en scène, apparemment sans lien direct avec le récit qui va suivre, du prêtre-roi Jehan, dont le royaume lointain aux cinquante châteaux forts et au palais « de porphyre, d'améthyste et de cristal », enchante littéralement l'enfance de Paul Newcombes. Telle la quête du Graal ou celle du royaume de la reine de Saba, le puissant motif de la recherche d'un monde au-delà du monde connu met en branle l'imagination des personnages, et celle du lecteur. Le Post-Scriptum tente de réduire ce royaume inconnu aux dimensions d'un pays géographiquement et politiquement circonscrit, mais l'enchantement a opéré : le lecteur ne reçoit cette information démystifiante qu'avec l'incrédulité des vrais croyants !

\*

« Quel était le secret de *La Bataille* ? *Avait-elle même eu lieu* ? Qui pouvait le dire ? L'inconnu peut-être. Mais celui-ci existait-il ? Quelle importance tout cela avait-il désormais ? Seule, Hanane demeurerait bien vivante. » Ces dernières phrases, succession de questions sans réponse, mais aussi réponse à la question existentielle posée tout au long du livre (présence réelle des êtres aimés), mettent un point final à l'aventure intérieure de Barnes. Sindbad le Marin emporte avec lui le secret de l'éternité des œuvres d'art, dont la beauté perdue au-delà de l'écran blanc de l'ordinateur. Qu'importe la perte, puisque nous venons de vivre l'expérience, à chaque fois inouïe, de l'avènement du livre, ce visiteur énigmatique.

Catherine Dubuis

<sup>1</sup> Si l'on en croit James Blodé : « Le regard ne s'y trompe pas, sentant bien que ce qui est mis en perspective, ce n'est pas l'espace mais le temps – les différents lointains du temps –, que si chaque nouvelle image recouvre partiellement la précédente, la surcharge, c'est que l'une, révoquée, s'efface derrière l'autre, temporellement plus proche. » James Blodé, *Paolo Uccello et la représentation du mouvement. Regards sur la Bataille de San Romano*, Paris, Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts, coll. « Espaces de l'art », 1996, p.41.

Raphaël Aubert : *La Bataille de San Romano*  
ISBN : 88108-769-8 – Frs. 15.-



# Mémoire et espérance

A propos de Jean Halpérin

Ce livre n'a rien d'un volume autobiographique, pas plus que d'un recueil académique ou religieux. Jean Halpérin, l'auteur des textes ici rassemblés, qui couvrent près d'un demi-siècle de réflexions et d'actions menées – à partir de la tradition juive – autour de l'humanité de l'homme et de l'exigence morale, a bien voulu nous confier quelques-uns des écrits – publiés à l'origine dans divers livres, revues et publications – auxquels, aujourd'hui encore, il consent à accorder une actualité qui, pour contrevenir à sa modestie et son peu de goût de l'autocélébration, n'en impose pas moins, à nos yeux, sa vive clarté.

C'est ainsi que ce livre, pourrait-on dire, est né d'une proximité, d'une amitié que rien, *a priori*, sinon, peut-être, ce que Paul Celan appelait « le secret de la rencontre », ne prédestinait. Autour de la figure, notamment, d'Emmanuel Lévinas, que Jean Halpérin a admirablement connu et dont il fut l'un des plus fidèles amis, comme d'ailleurs de celle d'Elie Wiesel, cette proximité est aussi le partage de communes constellations, inquiétudes et espérances.

Il m'est très difficile, en ouverture de ce volume, de dire pourquoi et en quoi Jean Halpérin est un homme hors du commun, dont la sagesse, l'intelligence, la lucidité, la mesure, l'humour aussi, sont si grands. Un proverbe juif dit : « On ne fait qu'une partie de l'éloge d'un homme en sa présence » (*Eroubine* 18 b). Je ne vois pas, en effet, de raison d'y contrevenir.

Jean Halpérin est issu d'un monde aujourd'hui à peu près disparu, celui de la haute bourgeoisie juive russe, proche en cela, aussi, d'Emmanuel Lévinas. Lequel avait écrit, en 1986, au sujet de la mère de Jean Halpérin, de mémoire bénie, qu'il connaissait bien, ces lignes que nous citons ici – elles disent mieux que de longues évocations la transmission d'un rayonnement : « Distinction sociale et toute une époque de l'histoire juive récente se sublimaient en Madame Anna Halpérin dans la noblesse parfaite d'un visage humain, dans l'harmonieux accord entre grâce et autorité, dans la conscience d'une obligation permanente envers autrui, dans la vigilance d'une présence juive... Son rayonnement personnel était dû autant à sa jeunesse dans l'abord du prochain qu'à l'élégance naturelle – ou surnaturelle – qu'elle prêtait – ou empruntait – aux gestes rituels de l'antique et subtile tradition d'Israël. Elle lui était familière et précieuse. *Eshet 'Hail* – femme vaillante et grande dame – son message et ses pratiques ont été accueillis avec amour par ses descendants jusqu'à la quatrième génération... »<sup>1</sup>

Comme pour Emmanuel Lévinas, la Shoah, dans sa mesure sans mesure, quand a sombré l'humanité de l'homme, s'inscrit au cœur même de l'œuvre et du destin de Jean Halpérin. Écoutons ici Emmanuel Lévinas, cité par Jean Halpérin : « Une expérience aiguë de l'humain enseigne, au XX<sup>e</sup> siècle, que les pensées des hommes sont portées par les besoins, lesquels expliquent société et histoire ; que la faim et la peur peuvent avoir raison de toute résistance humaine et de toute liberté. De cette misère humaine – de cet empire que les choses et les méchants exercent sur l'homme – de cette animalité – il ne s'agit pas de douter. Mais être homme, c'est savoir qu'il en est ainsi. La liberté consiste à savoir que la liberté est en péril. Mais savoir ou avoir conscience, c'est avoir du temps pour éviter et prévenir l'instant de l'inhumanité. C'est cet ajournement perpétuel de l'heure de la trahison – infime différence entre l'homme et le non-homme – qui suppose le désintéressement de la bonté, le désir de l'absolument Autre ou la noblesse, la dimension de la métaphysique. »<sup>2</sup>

Après le naufrage de la Shoah, la recréation de l'Etat d'Israël, elle aussi, marque un tournant majeur dans l'esprit et le cœur de Jean Halpérin, qui voit dans le passage de cette obscurité infinie à cette exigeante espérance le signe d'une responsabilité renouvelée, qui échoit en quelque sorte à tous les hommes de bonne volonté. C'est ainsi que Jean Halpérin nous rappelle que « l'homme croyant, ou qui se veut tel, n'a pas le droit de se défausser sur le Très-Haut (...) Nous n'avons pas à attendre que la volonté divine se manifeste. Il m'appartient de savoir être moi-même pleinement à la hauteur de ce que le Très-haut attend de moi. »<sup>3</sup> Ou, comme le dit Emmanuel Lévinas : « C'est à l'homme de sauver l'homme : la façon divine de réparer la misère consiste à ne pas y faire intervenir Dieu. La vraie corrélation entre l'homme et Dieu dépend d'une relation d'homme à homme, dont l'homme assume la pleine responsabilité, comme s'il n'y avait pas de Dieu sur qui compter. »<sup>4</sup>

Jean Halpérin puise dans les textes de la tradition juive la force de la mémoire et l'espérance d'un monde meilleur, où le passé, y compris le plus ancien, le présent, y compris le plus proche, et l'avenir, y compris le plus lointain, toujours coexistent et mutuellement se croisent et se nourrissent.

Écoutons Elie Wiesel cité par Jean Halpérin, qui fut parmi les premiers à évoquer *La Nuit* : « Ce que je raconte aux uns est également destiné aux autres. Certes j'évoque un univers vécu en tant que Juif : mais n'importe qui pourrait y entrer. Le sujet, les personnages, le paysage sont tous juifs. Mais les thèmes sont universels ou, du moins, je souhaite qu'ils le soient. »<sup>5</sup>

Les textes de Jean Halpérin, en ce sens, sont universels, leur intensité et leur profondeur touchent nos âmes, nos esprits et nos cœurs. Laissons à Emmanuel Lévinas, « philosophe du siècle à venir » comme aime à le dire Jean Halpérin, l'expression de la promesse et de l'espérance auxquelles ce livre, à son tour, tente de donner accueil et écho : « Le monothéisme n'est pas une arithmétique du divin. Il est le don, peut-être surnaturel, de voir l'homme absolument semblable à l'homme sous la diversité des traditions historiques que chacun continue. »<sup>6</sup>

Avant-propos de Jean-Christophe Aeschlimann – 342 pages – ISBN : 2-88105-767-1 – Frs. 36.–  
Jean Halpérin : *Mémoire oblige* – ISBN : 2-88108-766-3

<sup>1</sup> in : Emmanuel Lévinas, *Les Nouveaux Cahiers*, automne 1986. Les parents de Jean Halpérin quittent la Russie en 1918 et, avant de s'établir à Paris, séjournent quelque temps en Allemagne, notamment à Wiesbaden, où naissent en 1921 leurs fils jumeaux Jean et Vladimir (Horace, le fils aîné, est né en 1916). C'est à Paris que Jean et ses frères font leurs études secondaires et supérieures. La famille ayant quitté Paris en juin 1940 pour se réfugier en « Zone libre », Jean achève sa licence en droit et sa licence ès Lettres en histoire, à Lyon, complétée par des D.E.S. d'histoire du droit et d'économie politique. La famille a pu trouver accueil en Suisse en 1943 grâce à des visas d'entrée obtenus pour eux à Berne par une sœur de leur mère et son mari Paul Dreyfus-de Gunzburg à Bâle. Jean Halpérin termine ses études de doctorat ès Lettres à l'Université de Zurich, avec une thèse remarquée sur « Les assurances en Suisse et dans le monde. Leur rôle dans l'évolution économique et sociale », parue à La Baconnière en 1945. Il est alors nommé privat-docent à l'Université de Zurich en 1947, avant d'être promu Professeur. Il enseignera aussi à l'Université de Grenoble. Depuis 1958, il est membre, puis Président (dès 1968) du Comité préparatoire des Colloques des intellectuels juifs de langue française. Simultanément, il a été, de 1948 à 1981, fonctionnaire aux Nations Unies, à Genève, où il a dirigé les services linguistiques. A partir de 1981, il a travaillé aux côtés de Gerhart M. Riegner au dialogue interreligieux avec les Eglises chrétiennes. De 1993 à 2000, Jean Halpérin enseigne la pensée juive à l'Université de Fribourg, où il a pris la suite d'Emmanuel Lévinas.

<sup>2</sup> Emmanuel Lévinas, *Totalité et infini – Essai sur l'extériorité*, La Haye, Martin Nijhoff, 1961.

<sup>3</sup> Jean Halpérin, « Présence d'Emmanuel Lévinas », *Chosir*, Genève, septembre 2000.

<sup>4</sup> Emmanuel Lévinas, *Les Imprévus de l'histoire*, Montpellier, Fata Morgana, 1994.

<sup>5</sup> Elie Wiesel, *Paroles d'étranger*, Paris, Seuil, 1982.

<sup>6</sup> Emmanuel Lévinas, *Difficile liberté*, Paris, Albin Michel, 1963.

Un témoignage sur la migration italienne :

## Victor le conquérant

de Raymond Durous

Les situations et problèmes liés à l'immigration sont souvent très présents et interpellants ces temps-ci dans notre pays. Un phénomène à ne pas oublier, en rapport avec la passionnante complexité de notre planète : les diversités ethniques, culturelles, communautaires ont toujours existé, entraînant des phénomènes de migration associés aussi bien à des échanges commerciaux qu'à la nécessité pour de très nombreux humains de trouver de meilleures conditions pour leur devenir personnel et familial.

Pour en revenir à notre chère Helvétie, la population étrangère a augmenté régulièrement dès le développement de l'ère industrielle, pour atteindre 15% en 1914. L'évolution et les implications diverses qu'entraînent les fluctuations économiques et les conflits mondiaux ont fortement influencé le nombre d'étrangers présents en Suisse, le point le plus bas (5,2%) se situant en 1941, à l'époque du refoulement des réfugiés juifs. Le recours à des forces de travail étrangères a augmenté en Suisse dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle ; à la fin des années 90 avec l'arrivée de ressortissants d'ex-Yougoslavie fuyant la guerre, la population étrangère s'est étendue à 20%, avec la réalisation du quart des heures de travail.

Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, des centaines de milliers de familles italiennes sont venues en Suisse, recherchant du travail et de bonnes possibilités de survie. Le témoignage passionnant de Raymond Durous nous touche particulièrement, car il nous fait découvrir avec force et lucidité la saga familiale de ses grands-parents paternels et maternels, venus du Piémont et du Val d'Aoste. Il tient à mettre en évidence les réactions de jugement sommaire, de rejet, voire de xénophobie dont ses ancêtres, comme tant d'autres humains venus en Suisse, ont été les victimes.

Raymond Durous évoque particulièrement le destin de son père Victor, orphelin à l'âge de deux ans, qui fut placé chez des paysans qui lui imposèrent des conditions de travail et un mode de vie terriblement difficiles à assumer. Les attitudes de rejet à l'égard des Italiens se manifestent par des imprécations, style « macaroni », « magutte », « pauvre rital », « spaghetti », « ventre jaune »...

Comme le relève très justement Raymond Durous, de telles conditions de vie se sont malheureusement généralisées sur notre planète. « Comment ne pas penser qu'aujourd'hui dans le monde se perpétue un véritable *massacre des innocents*, impitoyable et silencieux. Les trois quarts des enfants de notre planète vivent une existence infra-humaine ». La belle réaction de son père fut de refuser une telle aliénation et de tout mettre en œuvre pour se construire une destinée vivable, aussi bien sur le plan du travail que de la situation familiale, ses enfants ayant pu bénéficier, grâce à son aide et à celle de sa femme, de très bonnes conditions d'instruction et d'avenir professionnel.

C'est à Genève, le 11 juin 1926, que Victor, alors valet de ferme âgé de seize ans et demi, découvrit les enjeux de la lutte ouvrière, du socialisme, de la lutte des classes. Il œuvra à Genève dès le printemps 1927, sa volonté d'acquiescer une bonne formation l'amenant à travailler sur un chantier de construction. Par de nombreux contacts gratifiants, il découvrit une forme de solidarité qu'il devait manifester durant toute son existence.

Engagé comme maçon à Lausanne, en 1932, Victor se maria, aura deux enfants et ne cessera de faire s'épanouir ses capacités et motivations relationnelles. S'il fut déçu par la dérive stalinienne du communisme, il n'a jamais cessé de prendre ses distances par rapport à un capitalisme sauvage faisant régner la faim dans le monde. Son refus prendrait certainement encore aujourd'hui des dimensions de révolte.

En soulignant très justement l'attachement des Italiens à leur pays d'origine, Raymond Durous met également en évidence, au-delà de l'intégration réussie de sa famille, « le problème général des travailleurs étrangers et des réfugiés venus ces dernières années dans notre pays, et l'attitude que pas mal d'entre nous, Suisses, avons à leur égard ». Mais notre auteur ne va pas terminer son beau livre sur une note pessimiste. J'ai particulièrement bien aimé cette belle déclaration que lui fit son père à la fin des années 80 : « La vie, vois-tu, c'est quelque chose de formidable ». Ce qui m'amène à conclure en faisant vibrer dans notre cœur et notre conscience ce qu'aimait à exprimer Picasso : *viva la vida* !

Henri-Charles Tauxe

320 pages – ISBN : 2-88108-751-5 – Fr. 33.–. Avec un cahier de photos



Clémence et Victor en vacances en Italie (Venise, 1950).

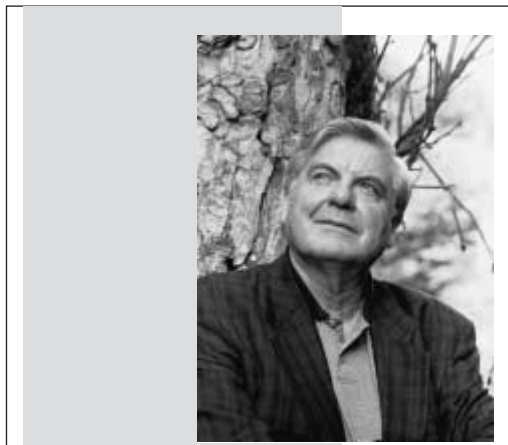


## UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

## L'art du portrait selon Bertil Galland

## Fortes têtes

Une petite musique du bonheur absolu d'être homme nous saisit pour ne plus nous lâcher à la lecture de cette galerie de « Têtes ». Avec son inimitable et nerveuse élégance, Bertil Galland entreprend ici un voyage en terres humaines, à la fois roboratif et délicieux. Au détour de certains de ces portraits, notamment si le personnage ne nous est pas totalement étranger, nous mesurons l'art subtil et délicat du portrait. Mais, Bertil Galland y ajoute un sens de la nuance à la fois concise et détaillée qui délivre une musique inspirée. Composés à l'aune d'une curiosité insatiable comme d'une émouvante complicité, ces choses de l'esprit et du cœur, ces liens ineffables et essentiels tissés au long cours, se dégustent au coup par coup, comme l'on descend à la cave du vigneron goûter les derniers vins ou d'un coup d'un seul comme lors d'un soir de libation gastronomique. Bertil Galland l'élégant, passe d'une « Tête » à l'autre avec une magie et profonde amitié qu'il nous donne en partage. « Ecris ! » lui enjoint Delamuraz. Qu'elle avait donc raison, cette forte tête là. Pluralité, maître mot, chez Bertil Galland, l'autre est forcément le pluriel de soi-même comme dans un miroir. Mais surtout, l'autre est le champ de sa propre évolution. Ce que nous transmet ici le journaliste – écrivain est de ce tonneau-là. En parlant de ces douze Fortes Têtes, Bertil Galland nous donne de sa propre substance intérieure, qu'il partage en toute amitié, en toute complicité devrais-je dire. Du moine typographe du XV<sup>e</sup> siècle au voyageur Bouvier, du navigateur américain au berger bergamasque, du journaliste aventureux à Paul et Clémence, c'est une somme amoureuse, tracée au trait à la robuste finesse de l'humilité admirative. Aux antipodes d'une rubrique « people », Bertil Galland cultive et accumule les paradoxes, pour mieux nous faire partager de cette complexité du monde, de cette multitude de nos origines, de cette diversité de nos ho-



Bertil Galland  
**Fortes Têtes**  
Des portraits poétiques  
aux parcours solitaires  
L'Aire

rizons. Du poids dérisoire des destins, de leurs fragilités même, il fait une tapisserie superbe. Loin de n'être qu'un décor, c'est avant tout un trésor invisible qu'il révèle. L'harmonie ne peut naître que de la polyphonie. Je suis sorti de ce superbe livre plus riche qu'en y entrant, riche de quelque chose qui doit se situer entre confiance et amitié. Un cadeau ! Fortes Têtes... Douze portraits de fortes têtes, en allegro majeur.

Marc Gabriel Jehouda

224 pages  
ISBN : 2-88108-747-7  
Prix : Frs. 27.-

## Saint Farinet d'Alain Bagnoud

## A malin, malin et demi



Bref livre à l'écriture alerte, bien documenté, suivi d'une substantielle postface par Gabriel Bender, voilà le dernier portrait du héros valaisan. Héros né au Val d'Aoste, qui fut un petit escroc, manipulateur, profitant de son influence sur ses copains pour séduire leur femme, qui battit un peu de fausse monnaie et mourut d'une chute en montagne due à son épuisement alors qu'il avait été poursuivi par la maréchaussée.

Mais s'il est légitime de faire un travail critique sur les mythes et d'essayer de se rapprocher d'une image de ce qu'aurait pu être la réalité si elle existe, il ne faut pas se faire d'illusion sur la disparition des illusions. Ramuz a écrit une grande œuvre littéraire et son Farinet restera à juste titre un héros. Les héros sont tous imaginaires. Ce que montre bien Bagnoud en analysant avec acuité et roserie le culte des Amis de Farinet. Mais après tout utiliser le système des étoiles, je n'ai pas dit la guerre des étoiles, les médias et les curiosités locales pour faire mousser une région, c'est ce que tout le monde fait. Ici on a affaire à un

exemple exceptionnel de reprise des gestes de toutes les idolâtries, mais les catholiques parleront seulement de dulies, liées à l'image de Farinet. Considérons que c'est sans commune mesure avec le culte de la personnalité des Staline et autres Ceausescu. C'est pourquoi on peut en rire et visiter cette colline en admirant l'entreprise de Thurru, et le chemin des vitraux et la passerelle Farinet qui fait marcher les gens. Tout ce qui fait marcher est bon pour la santé !

Pour le reste, Bagnoud rétablit autant que faire se peut un itinéraire probable du futur héros, appuyé sur des documents et des témoignages, en analysant avec pertinence les conditions circonstancielles qui ont pu profiter à cette héroïsation.

Première touche d'humour, la photo de couverture d'un homme qui ne ressemble pas aux Farinets de diverses moutures, le modèle aurait été blond (page 49), se pose comme vraie, force de la photo et de la situation de première de couverture et il faut aller en page six pour trouver, en petites lettres, la mention *portrait présumé*.

Pyl

100 pages – ISBN : 2-88108-748-5 – Frs 24.-

## Françoise Choquard

Un si joli dimanche et  
L'hiver lucide

« Comment me vint l'écriture ? Comme un duvet d'oiseau sur ma vitre, en hiver. Aussitôt s'éleva dans l'âtre une bataille de tisons qui n'a pas, encore à présent, pris fin. »

René Char

Ainsi qu'au poète ce feu de l'écriture, s'imposa à Françoise Choquard la nécessité de faire le point – le poing ? – sur le demi-siècle de vie qu'elle venait de traverser, ayant connu la maternité et le veuvage. Elle y consacra pas moins de six romans, dont ce texte, *L'hiver lucide*, paru en 1989, rapidement épuisé, et que l'Aire a eu la bonne idée de rééditer.

Son héroïne, Claude Leroy, veuve, mère de deux fils aux personnalités contrastées, aborde elle aussi la perspective de ce deuxième versant de l'existence – son « âge difficile » – nantie d'une farouche volonté d'indépendance. Elle est la maîtresse, plus que l'amante, d'un Mathieu assez trivial. Relation insatisfaisante mais pratique, qu'elle maintient dans l'attente d'autre chose. L'hiver de sa destinée, elle le place d'emblée sous le signe de la lucidité. Une lucidité qui se tient à distance de tout pathos et cultive l'humour au même titre que la précision des faits et des idées. Cette Claude, infirmière à mi-temps, jette sur le feu de son passé de bourgeoise soumise aux hommes – le père d'abord, l'époux ensuite et, pourquoi pas, les fils pour couronner le tout – une brassée de bois vert. Mais dans tout son être subsiste une envie violente de s'échapper de ce carcan masculin, de battre son corps pendant qu'il est encore chaud. Il y a en elle une chaleur, une sensualité que « ses hommes » n'ont su ni découvrir, ni explorer ni, par conséquent, apaiser. Page 73 : « ...aucun homme ne m'a comprise, jusqu'à maintenant, parce qu'ils ne m'ont pas laissée m'exprimer, parce que toujours il y a eu un rapport de force entre eux et moi... » Le choix du prénom, Claude, signale ce boitement de l'âme et de la chair, en même temps qu'il laisse entrevoir l'androgynie qui préside à tous les désirs humains.

Alors quoi, fallait-il attendre le temps des tisons et des feux de cheminée pour s'enflammer ? A-t-elle enfin trouvé l'oiseau rare – ou plutôt retrouvé puisque, adolescente, elle avait déjà éprouvé pour cet homme marié un sentiment hélas non partagé ou non partageable –, le compagnon avec qui partager rire, douleur et sexe ? Claude Leroy rencontre fortuitement – si l'on ne croit pas au destin –, au sommet du col des Rangiers, Pierre Granier, divorcé, de treize ans son aîné. Elle est en panne de voiture. Il est, comme elle, en panne d'existence. Poussé à la retraite anticipée par l'action conjuguée de jeunes loups ambitieux et de l'infarctus qui est résultat de cette humiliation, Pierre vit sous la coupe de sa sœur qui régit tous les détails de sa vie. Un « homme solide » autrefois. Aujourd'hui ébranlé sur ses bases, à la merci des pannes du corps et de l'esprit (et l'on sait qu'en amour le ridicule ne pardonne que rarement), mais justement, aux yeux de Claude, d'autant plus émouvant, plus humain. Claude n'a plus le goût des performances masculines. D'une première étreinte avortée à la patiente construction d'un amour partagé, tel est l'enjeu de ce roman qui n'a pas pris une ride – c'est le privilège de la chose écrite.

*Un si joli dimanche* est composé de seize textes courts. En un kaléidoscope mouvant et coloré de souvenirs, d'impressions, de réflexions et de quelques fêlures au quotidien,

« sous le déguisement de la légèreté » comme le dit si justement Maurice Born en quatrième de couverture, Françoise Choquard nous dit le tragique de l'existence. Nostalgie, rancœur, regrets ? Non, ce n'est pas dans le tempérament de l'auteure. Plutôt recherche sensible, inquiète de la trace d'une vie. Comme tout écrivain, elle puise dans le terreau du vécu. Françoise Choquard appartient à la génération pour laquelle le sacrifice de soi est donné comme une loi naturelle – teintée de volonté divine – tout particulièrement si l'on est une femme. Fille soumise, épouse itou, mère dévouée, la vie se danse sur ces trois temps-là. Vient l'âge où, veuvage aidant et progéniture volant de ses propres ailes, ces femmes tentent de relier les fils de leur existence propre. Grâce à l'écriture, ou à d'autres activités, elles s'efforcent de retrouver un sens à leur existence, sans références perpétuelles aux autres. Elles reconstruisent une image d'elles-mêmes enfouie, étouffée, masquée sous des lustres de soumission. D'où la gravité teintée d'insouciance, la légèreté assortie de nostalgie, ambivalence parfaitement rendue par le caractère sautillant de ces seize petits « tableaux de genre », fort éloignés de ce qu'un lecteur pressé pourrait assimiler à de la « broderie typiquement féminine ».

« Ecrire, nous dit l'auteure, finalement, n'est-ce pas faire jaillir ce qui vous appartient ? Si le texte délivre un message – à l'auteur en tout premier, il ne faut pas l'oublier –, alors tout est pour le mieux. »

On retrouve dans ces croquis le style particulier de Françoise Choquard, à la fois classique, maîtrisé, mais aussi primesautier, direct et bondissant, comme si les mots collaient au plus près à la complexité de la pensée qui s'élabore. « Il s'agit d'un système de monologue intérieur qu'elle laisse aller comme file une écriture automatique. Elle dévide ainsi des phrases bizarres, complètement débridées... » avouait Claude Leroy, et sans doute l'auteure, quant à sa méthode de travail. Mais cette impression de spontanéité n'a rien à voir avec le style contemporain fait de relâchement stylistique et de vulgarité, pas plus que le caractère intime des récits avec l'exhibitionnisme attisé par l'appétit malsain des médias. Cette manière de passer sans transition d'une idée, d'une sensation à une autre, cette forme d'écriture est le fruit d'un patient travail d'élaboration, un travail de jardinier qui taille, émonde, canalise l'exhubérante nature, afin de lui donner ici de l'élan, là de la lenteur, variant symphoniquement les notes, les silences et les envolées lyriques. Le style – et c'est le propre d'une véritable écriture – est le reflet de la personnalité de l'écrivain.

Sous son air de littérature buissonnière, l'œuvre de Françoise Choquard vise à l'équilibre des contraires, afin de rendre compte, au plus près, au plus juste, des multiples contradictions de la vie. *Un si joli dimanche* offre une parfaite illustration de cette quête d'authenticité.

Impossible, évidemment, de résumer ces seize instantanés qui évoquent de jolis dimanches, la résistance d'une page blanche, le jardin de Tante Anna, une petite fille en photographie, l'amant de Zurich, l'exil linguistique de Stéphanie, les jumeaux, le parfum des myrtilles, l'attrait de la peinture, les bateaux de papier du destin et l'inévitable père vétérinaire. C'est à lui, le père, que nous confions le mot de la fin :

« Elle n'a l'air de rien ma fille – entends-je dire de loin, comme venant d'un nuage –, mais elle fera son chemin dans la vie, c'est moi qui vous le dis... »

Gilbert Pingeon



## UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

Jean-Christophe Aeschlimann a rencontré de nombreuses fortes têtes

*Attestations de présence*

nous en donne un aperçu. Un livre d'entretiens avec Levinas, Michel Butor, Claude Simon et Jacques Mercanton.

Il y a dix ans Jacques Mercanton nous quittait et nous sommes heureux de publier cet entretien extrait du livre de J.-Ch. Aeschlimann

Jacques Mercanton est l'un des plus grands écrivains suisses. L'œuvre et le parcours, décidément européens, de l'ami de James Joyce et de Thomas Mann, font, dans ce pays, exception – d'autant plus précieuse qu'aujourd'hui même, encore et toujours, le repli menace, en littérature comme ailleurs. Grand voyageur et promeneur de l'Europe (qu'il n'a pas réduite à une quelconque entité territoriale ou politique), Jacques Mercanton n'a de surcroît jamais pensé que la Suisse romande constituât un ensemble culturel propre, et encore moins que lui-même pût représenter quoi que ce soit de ce pays. C'est que, dans les livres et dans la vie de l'auteur de *L'Été des Sept-Dormants*, la langue, et la littérature, se rapportent au monde sans rapporter le monde à elles. Ce cosmopolite à l'allure de diplomate et, s'en souvient-on toujours, à l'humour vif et subtil, n'a jamais chanté le Léman, et demeure méconnu à Paris, où pourtant il situe l'origine et l'unité de son travail : la langue française.

Il est vrai que la France s'intéresse peu à ce qui ne vient pas d'elle, et que la Suisse romande néglige souvent, et pendant longtemps, ce qu'elle ne reconnaît pas, d'emblée, pour sien. Romancier, nouvelliste, critique et essayiste, Jacques Mercanton a toujours suivi, dans ses choix et son travail, des règles issues de l'indépendance et de la liberté de l'esprit, concrétisant en cela, mais à sa manière, les exemples illustres de James Joyce et de Thomas Mann. Combien sont-ils, en Suisse et en France, à pouvoir se targuer d'avoir commenté à temps, avec tant de talent, d'érudition vivante et de curiosité, les œuvres de Rainer Maria Rilke, Virginia Woolf, Lawrence d'Arabie, T. S. Eliot, François Mauriac, Louis Massignon, Henri Bergson – sans oublier Monteverdi, et Mozart ? Sauf que Jacques Mercanton, faisant fort peu de cas des mythologies littéraires, n'a jamais pensé qu'il fût utile, ou très digne, de se targuer de soi-même...

– *Comment jugez-vous, en quelques mots, le contexte littéraire de la Suisse d'aujourd'hui ?*

– Je ne connais que très peu la littérature suisse allemande – sauf Friedrich Dürrenmatt et Max Frisch. (J'ai lu un jour un roman d'Adolf Muschg, qui m'est paru tout à fait convenable, mais j'ai déploré que, né en 1942, cet homme se soit vu attribuer ce prénom. Et je demeure étonné qu'il n'en ait pas changé, d'autant qu'en général on en a deux et qu'il est facile de substituer l'un à l'autre.) Quoi qu'il en soit, les positions respectives de l'écrivain suisse allemand et de l'écrivain suisse français sont très différentes, en particulier à l'endroit des pays dont ils sont les voisins. L'Allemagne, qui n'a jamais véritablement réussi, si ce n'est pour des temps assez brefs, à constituer un véritable Etat, une vraie nation, s'est généralement montrée très accueillante à l'égard de ce qui venait des pays proches où l'on parle la même langue. En France, au contraire, je n'ai pas dans l'idée le cas d'un écrivain édité ailleurs qu'à Paris qui ait jamais vraiment appartenu à l'actualité littéraire française.

Même un Ramuz, que nous tenons avec raison pour l'écrivain majeur de ce pays, et qui a tout de même été édité chez Grasset, est mal connu des Français, qui le *situent* très mal. Et les exceptions n'y ont rien changé – je songe notamment à l'attention accordée à Ramuz par Jean Paulhan, ou Marcel Arland. De fait, le public voit encore et toujours dans Ramuz l'un de ces auteurs provinciaux venant ici ou là enrichir la littérature française, mais qui n'occupent jamais le premier rang...

Mais enfin, le plus fâcheux est que les Suisses, à l'intérieur du pays, se portent mutuellement si peu d'intérêt. Les Suisses français s'intéressent aux auteurs français, les Suisses allemands aux auteurs allemands – ces derniers peut-être avec plus de largeur d'esprit : il y a parfois dans la *Neue Zürcher Zeitung* d'excellents articles sur des problèmes ou des auteurs de la littérature suisse française. Je n'en vois pas l'équivalent de ce côté-ci de la Sarine.

– *Il est parfois difficile, dans le contexte suisse romand, d'accéder véritablement à la mémoire culturelle européenne. Les particularismes, souvent étroits, ont la vie dure...*

– On m'a parfois adressé, ces dernières années, le reproche d'une prétendue tour d'ivoire, ou de l'écrivain « élitaire ». Un terme, « élitaire », à la mode aujourd'hui, mais qui se révèle ridicule. Peut-être l'a-t-on créé depuis qu'il n'y a plus d'élite, en remplaçant la chose par le mot... J'ai quand même dû me résoudre à répondre à ce genre de reproche. Prenez l'œuvre de Ramuz, dont personne ne songerait à mettre en doute la qualité, ou les livres d'auteurs qu'on admire, comme Gustave Roud, ou Georges Haldas : si nous n'avions que les ouvrages de ces écrivains et qu'il fallait témoigner de l'événement majeur de ce siècle, la Seconde Guerre mondiale, je constate que nous n'aurions pas la moindre idée que ces événements aient pu arriver un jour !

Le reproche de tour d'ivoire, d'un auteur qui ne se soucierait pas de l'environnement, ne me semble pas justifié. Ce que l'on peut dire en revanche, c'est que je ne m'occupe pas de l'environnement immédiat. Et là, nous touchons à un second reproche qu'on m'adresse : la Suisse n'apparaît pas dans mes livres, sauf sous la forme de l'Engadine – qui fut, en Suisse, une plate forme très internationale, où les rencontres étaient à la fois extrêmement diverses et liées aux événements en cours. Que je n'aie pas mis Lausanne dans mes livres, certes... On me parle de *La Nouvelle Héloïse* ; mais alors je réponds que le Léman c'est déjà fait ! Rousseau s'en est chargé une fois pour toutes, et puis bien des Genevois à sa suite. Mon propos n'a certes jamais été, dans mes romans, de décrire les événements majeurs de l'Histoire, comme l'ont fait de grands écrivains, et en particulier les Russes. Mais l'événement historique est inscrit au cœur des personnages et de leur destin, de manière explicite et qui oblige le lecteur exigeant à être renseigné sur ce qui s'est passé...

– *François Mauriac, lui, n'a pas hésité à mettre en scène son milieu natal...*

– C'est vrai et, même, il est certain que le plus remarquable dans son œuvre a toujours été situé dans ce milieu, soit le Sud-Ouest, et le Bordelais. Le regard de Mauriac est resté constamment fixe sur les Landes, la ville de Bordeaux, le pays d'Aquitaine – dont il parlait toujours avec une sorte de distance, peut-être simplement parce qu'il éprouvait le besoin de s'en libérer, raison pour laquelle, sans doute, il choisit de vivre à Paris...

– Vous avez évoqué à de nombreuses reprises le génie français, exploré ses filiations, notamment Chateaubriand, « l'homme qui a porté le poids de la tradition française jusqu'à nos jours ». Curieusement, beaucoup de vos textes, en particulier vos essais critiques, portent sur des œuvres qui échappent à cette tradition : Sylvie Beach, Virginia Woolf, T.S. Eliot, Rilke. Parmi eux, il en est certains que la France n'a jamais cru bon de lire attentivement...

– *Le cas de T.S. Eliot est tout à fait exemplaire à cet égard. Il semblerait naturel qu'un esprit d'une telle qualité critique, d'une telle puissance, se transmette à la France. Or celle-ci n'a jamais reçu T.S. Eliot. Je crois que cela tient en partie à ce que la majorité des textes critiques d'Eliot concerne la littérature anglaise, que la France connaît rarement. Et peut-être aussi du fait que les Français se sentaient suffisamment pourvus en réflexion critique par la présence de Valéry...*

Bon, il y a aussi sans doute des malheurs de traduction, avec ces versions faites pour l'éternité, quand l'éditeur qui a acheté la traduction d'un texte demeure le maître de ce texte pendant très longtemps. Prenez l'exemple de Lawrence d'Arabie, cet homme dont on ne peut pas dire que les Français l'aient ignoré, bien que lui les détestât. Comme il m'est arrivé souvent d'en parler, je me suis toujours trouvé embarrassé devant des personnes qui ne savaient pas l'anglais : la traduction de Lawrence d'Arabie est tellement décevante que ces gens ne pouvaient pas reconnaître tout ce que je leur promettais. Autre exemple : il n'existe pas à l'heure actuelle de traduction française véritablement lisible de ce qui est un des chefs-d'œuvre de la littérature italienne : *Les Fiancés de Manzoni*.

– *Que vous inspire, du point de vue littéraire, l'observation de la France contemporaine ?*

– Ce qui me frappe aujourd'hui, c'est son visage à la fois nouveau et très troublé. N'oublions jamais que la France a été essentiellement marquée par la tradition classique. Le XVIII<sup>e</sup> siècle est classique, de même que le XVII<sup>e</sup> siècle, et le XIX<sup>e</sup> siècle le reste, même à travers le roman, même à travers celui qui demeure peut-être le plus grand écrivain français – en tout cas le plus grand du XIX<sup>e</sup> siècle : Chateaubriand.

Un attachement extrêmement puissant à une tradition, donc, qui a notamment conduit à ceci que la France a ignoré pendant très longtemps les œuvres étrangères à sa littérature, pourtant très importantes – nous citons tout à l'heure les cas de T. S. Eliot et de Manzoni. Dans le même ordre d'idées, il faut observer que certaines œuvres étrangères ne se sont transmises aux Français que très lentement et, ainsi, de manière assez confuse. Voyez, par exemple, cette très singulière influence de Nietzsche sur de jeunes écrivains, ou de jeunes esprits français : c'est très tard après l'apparition de Nietzsche. De même pour Kafka, que la France a mis un temps très long à découvrir. C'est que les Français ont longtemps vécu sous l'intimidation de leur propre littérature, intimement convaincus de constituer le grand peuple littéraire d'Occident.

Cette opinion a été mise en cause ces dernières années par de nouvelles générations d'intellectuels. Mais nous sommes



Photo G. Bosshard

bien obligés d'admettre que la disparition des noms prestigieux ayant marqué la fin du siècle dernier et la première moitié (et au-delà) du nôtre, que ce soit dans la poésie (Claudel) ou dans le roman (Proust), coïncide avec une baisse générale du niveau culturel, ou littéraire, français. Et cela de manière encore plus nette depuis la mort de Sartre et de Simone de Beauvoir – qui, bien que fortement marqués par des influences étrangères, avaient réussi à maintenir ce niveau. Tel libraire me confiera que des clients viennent lui demander de leur indiquer un roman français contemporain de tout premier ordre, et qu'il se trouve dans l'impossibilité de répondre : la France diffuse aujourd'hui ce qu'elle peut, en matière de romans, et ce n'est évidemment pas très brillant. C'est en histoire que nous pourrions peut-être observer les exceptions les plus notables, parmi ces livres qui ne sont pas de l'histoire romancée – dont l'exemple inégalé reste à mon sens Alexandre Dumas père – mais des ouvrages d'excellente qualité conçus pour le grand public, n'exigeant pas de connaissances particulières. Nous pourrions sans doute citer aussi certains ouvrages à caractère philosophique, ou philologique, ou socio-logique, dans des domaines qui, pour certains, accèdent pour la première fois à la forme littéraire ; des ouvrages qui recueillent la faveur d'un public cultivé, surtout étudiant et universitaire. Toujours est-il que tout cela ne nous donne pas une image bien nette de la littérature française contemporaine. Je la disais tout à l'heure bien troublée...

Permettez-moi une anecdote, très significative d'un certain état d'esprit. Un beau jour est venu en Suisse un homme charmant, que j'ai bien connu : Max-Pol Fouchet. Il avait publié à Alger, pendant la guerre d'Algérie, une revue de poésie, de littérature et de philosophie. Le malheureux – enfin, si l'on peut dire puisque c'était l'homme le plus gai de la terre – s'est révélé assez maladroit : il a voulu expliquer aux Bâlois la philosophie existentialiste. Bien entendu, les Bâlois la connaissaient depuis cinquante ans. C'est à Alger que c'était nouveau, pas à Bâle. Sa conférence fut noyée dans un certain ridicule, mais le ridicule ne le gêna pas le moins du monde – d'ailleurs gêne singulièrement peu les Français...

– *Comment appréciez-vous les livres d'écrivains comme Maurice Blanchot, Roland Barthes ?*

– Je pense qu'il s'est agi d'hommes qui ont réellement cherché quelque chose de nouveau, et qui l'ont en partie trouvé. Mais il se pourrait aussi que la célébrité de l'un ou de l'autre ait quelque peu obscurci la clarté que d'autres, avant eux, en littérature ou en philosophie, avaient eu à proposer...

– *A qui songez-vous ?*

– Par exemple à la très grande figure d'Henri Bergson, homme de génie aussi bien par son esprit que par son style – style que lui-même, de façon très consciente, décrivait comme la marque de l'honnête homme en France. Or c'est précisément ce style, qui se référait à la haute tradition française, selon les catégories du XVII<sup>e</sup> siècle, qui a été rompu après Bergson, notamment par des gens comme Jacques Lacan, Barthes, Blanchot. Eux n'ont pas reconnu cette

(Suite en page 10)



## UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

(Suite de la page 9)

prééminence, ou cette primauté, d'un style de l'honnête homme ; ils se sont délibérément tournés vers un langage nouveau, parfois difficile à comprendre, qui a compliqué l'accès à leur pensée ou à leur message, mais qui a apporté dans le même temps, probablement, un élargissement de la pensée française...

– *Et Sartre ? Et Malraux ?*

– L'homme qui s'est le plus moqué du style tout en s'en occupant beaucoup, c'est évidemment Sartre, qui a également opéré une rupture dans la tradition du style français, au contraire de Malraux – même si l'auteur de *La condition humaine* ne se lit pas facilement non plus, du moins dans ses œuvres non romanesques ; mais enfin pour Malraux, on peut aussi parler de puissance du génie – celui de la vision comme de l'action.

– *L'écrivain qui vous aura le plus influencé, Thomas Mann, n'écrivait pas non plus dans votre langue...*

– Il est arrivé qu'on me dise : mais c'est très curieux cette influence de la part d'un écrivain allemand. Je ne pense pas que cela le soit. Toute l'œuvre de Thomas Mann, aussi bien ses romans que ses recueils de réflexions, demeure d'une richesse inépuisable, d'une intelligence inaltérable. Pas une page qui ne porte, et ne transmette, une sorte d'intérêt un peu fiévreux, où l'on se trouve comme mû par la vérité même de ce qui y est énoncé, et d'une manière si simple. Dans une grande complexité du style sans doute, mais enfin d'une façon très directe.

N'y a-t-il pas une mesure de prudence à ne pas se laisser trop marquer par un écrivain de sa propre langue ? A l'époque où je me suis mis à écrire, soit assez tôt, c'est Proust qui m'inspirait avec le plus d'intensité. Or Proust était comme un danger contagieux et, avec toute l'admiration que je porte à cette œuvre, j'ai choisi de m'en tenir à distance. Avec Thomas Mann, je n'ai jamais eu ce souci. Il court dans son œuvre une part à la fois éthique et esthétique proprement inoubliable – peut-être d'autant plus qu'elle n'éblouit pas au premier aspect. Enfin, je puis vous avouer qu'il m'arrive aujourd'hui de s'accompagner d'une absence d'intérêt pour toute chose. Or lire Thomas Mann, c'est un recours à peu près sûr, qui ranime toujours l'intérêt...

– *L'horizon de la vie, de l'éveil, ne serait-ce pas, aussi, celui de la mort ?*

– Que la mort, ou plutôt la pensée de la mort, soit une modalité première de la vie me paraît une évidence, bien que je n'aie pas la moindre perspective, ou la moindre idée, de ce que peut être la mort. Il faut en tout cas la pensée de la mort pour établir une transcendance. A défaut, c'est la troisième dimension qui nous manque. Vous en êtes réduit à un récit qui commence, se termine, sans que soit apparu une lumière, un élément de force ; ce seraient mille et une nuits perpétuelles en nous. L'histoire commence, on se laisse enchanter, convaincre, et puis ça se termine... Alors même qu'il faudrait toujours demander plus à ce que vous tenez pour l'essentiel, avec le sentiment que votre propre existence, bien que je n'aime pas beaucoup ce terme, se destine à quelque chose. A l'âge que j'ai, voyez-vous, il n'y a plus beaucoup de temps qui me sépare de cette issue. Mais je ne pense pas que je sois obligé d'y penser sans cesse, bien que je sois envahi du sentiment qu'un grand nombre de choses se sont abolies. Or la vie tend vers quelque chose... Je me souviens de ces mystérieuses paroles d'Einstein, disant à Malraux : le plus étrange c'est qu'il est probable que tout cela a un sens... Cette parole énigmatique a de quoi saisir, de la part d'un homme qui a percé si profondément le mur de l'invisible. Mettez à côté de lui la figure d'Oppenheimer qui n'a pas pu surmonter ce destin irréversible...

– *Vous parliez tout à l'heure de l'ennui qui parfois vous saisit. S'il est personnel, cet ennui trouve-t-il aussi ses raisons dans le monde ?*

– Il y a sans doute en lui l'effet de l'âge, qui produit une espèce de désintéressement, d'absence de curiosité – des phénomènes qu'on peut vivre à tout âge. Cet état, avec le grand âge, est plus essentiel, parce qu'on peut redouter qu'il ne devienne permanent. Dieu merci, il n'en est rien. Il y a des gens, et ils m'étonnent, qui sont, jusqu'à l'âge le plus canonique, dévorés de curiosité pour ceci ou pour cela. Jamais délivrés d'une sorte d'avidité pour toute chose. J'ai eu un oncle qui a vécu jusqu'à 86 ans, à cet âge encore il était abattu, sinon furieux, à l'idée de toutes les découvertes archéologiques qui allaient se faire après sa mort ! Comme s'il s'était révélé jaloux du futur... On ne savait pas très bien que lui répondre, sinon que c'est là le sort de tout le monde. Il y a des gens qui sont si sûrs de leur jugement qu'ils sont capables de prophétiser pour deux siècles...

– *Vous écrivez plusieurs fois, dans le cours de vos livres, que la culture est aussi ce qui permet, et qui exige, une prise de distance, à commencer à l'égard de soi-même...*

– C'est essentiel. L'avidité telle que je l'évoque marque précisément l'absence d'une distance entre soi et les choses. Si, à partir d'un certain âge, on ne parvient pas à cela, je crains qu'on ait vécu en marge de la vie, et c'est alors ce que l'on voit : une certaine tristesse, une sorte d'adolescence perpétuelle... Autant l'adolescence a de charme, de grâce, mais alors il ne faudrait pas qu'elle se perpétue.

– *Comment concevez-vous, aujourd'hui, la transcendance, Dieu ?*

– La transcendance, je ne la considère non plus tout à fait comme au temps de mon enfance – ce moment où le miracle est absolument pur, où a lieu la fête, au sens vrai du terme... Je reste aujourd'hui très lié à certaines dates et à certains événements de ce qu'on peut appeler l'histoire surnaturelle. Je ne redoute pas du tout de m'y trouver solitaire, et mes amis parfois s'en font quelques soucis, tentent de me persuader de participer à des manifestations. Or c'est parfois cette solitude qui rend à la chose son caractère miraculeux. Miracle de la présence d'une certaine transcendance, et aussi d'une distance à l'endroit de ce qu'on peut appeler les biens terrestres – tant spirituels que matériels. Quelque chose est pour moi comme l'image même de la transcendance, qui accompagne tous les jours de ma vie : la musique – dont je ne peux me passer...

– *On se souvient de vos très belles pages sur Mozart, cette présence incessante de l'adieu...*

– Cet adieu qui est présent même dans des œuvres où l'on est loin de penser à lui, tant il est vrai que Mozart était quand même très gai, espiègle. Et puis, tout à coup, dans tel accent du *Requiem* ou du *Concerto pour clarinette*, de *La Flûte enchantée*, ou tel passage des *Concertos pour piano*, on ne l'évite pas... Cela dans une fraîcheur d'écriture absolument incomparable. Ce sentiment incessant que c'est trop court, un sentiment de l'éphémère, de choses qui s'effacent. Mais d'un éphémère qui se substituerait à lui-même, sorte de révélation mystérieuse que l'on ne peut pas traduire... Cette sorte d'expiration d'un air qui vous donne le sentiment que tout s'évanouit, mais que quelque chose, quand même, toujours déjà subsiste : Dieu, la transcendance ?

Propos recueillis par Jean-Christophe Aeschlimann

300 pages – Frs. 36.–

Marie-Claire Dewarrat

**Tout tombe du ciel**

On entend certains arbitres du bon goût dire que depuis que D situe ses romans en Amérique, elle ne serait plus la grande romancière qu'elle était. La lisent-ils vraiment ? Pour moi c'est le contraire, je retrouve toutes ses qualités dans son dernier roman et une maîtrise nouvelle. Dès l'ouverture, une contre-plongée due peut-être à son amour du cinéma américain, mais ensuite on pense aux mystiques qui levaient les yeux au ciel bien avant les caméras et puis aux humbles écrasés par le destin qu'ils ont parfois semé, attendant la manne et recevant les gravats du ciel. David Bowman reçoit les feuilles des arbres perdus sur les buildings de New York puis, car c'est le 11 septembre 2001, tout les débris de la civilisation en feu. Le livre se ferme ou presque sur une chute ultime extatique et apocalyptique sur et de David Bowman, l'archer qui finit par se rompre. Il n'a en effet, tel le héros d'un roman de Paul Vialar et tant d'autres, pas su saisir la chance d'une nouvelle naissance pour choisir une autre vie.

Cette pâte romanesque intègre histoire, onomastique (les personnages, juifs parfois, s'appellent, Ormeau, Rossignol, Gué difficile, Regardeur de lune... comme des Sioux), vie sociale, vie privée et surtout le corps qui relie le tout, elle charrie des images intenses, des sensations incroyables, des visions étranges.

Jamais je n'ai senti l'intérieur, la peau d'un grand brûlé, d'un comateux, d'un grand blessé comme ici et le renversement de ce blessé, ancien dragueur, qui ne désire plus sa femme mais... Et elle qui reprend le pouvoir sans y croire d'abord et cette nouvelle et subtile relation de couple selon les lois et coutumes de la guerre... avec la participation variée des voisins de cette banlieue riche. Histoire terrible comme *Misery*, de S. King, histoire sociale d'un milieu sans histoire, histoire aussi d'une femme, Alice Bowman-Hardford, descendante des sorcières de Salem, jardinière et phytothérapeute, et de sa lente métamorphose, de sa prise de conscience, de sa renaissance. Scène capitale, superbe, de la danse nue sous la pluie, baptême, entre les plantes, la terre et le ciel, la nuit. Tout le livre est mise en scène remarquable, enfilade de monologues intérieurs successifs de tous les personnages, qui se croisent et se fuient, en vivant des scènes fortes, violentes parfois, bouleversantes, toujours vues, entendues par un voisin, devinées, pressenties qui nous conduisent implacablement à une issue annoncée. C'est un thriller et un roman tout en finesse d'observations, de perceptions, de sensations, de découvertes intérieures, de manipulations, de prises de pouvoir entre des êtres forts, qui perçoivent leurs faiblesses et celles de l'autre. J'avais aimé ce livre à ma première lecture, j'en suis encore plus fou à la seconde, et admire le grand art de notre meilleure romancière, la plus sensuelle, celle qui ne refuse pas la violence de la vie, des êtres, nous fait pénétrer à l'intérieur, nous la rend aussi intelligible que possible. Quelle force et quelle maîtrise ! Un grand écrivain !

Signalons aussi pour les lectrices et lecteurs friands de confessions, de biographies et d'aveux, qui espèrent en savoir plus sur l'auteur qu'en lisant ses romans, le beau livre d'entretiens, dont on sort encore plus amoureux.

Pyl

Marie-Claire Dewarrat : *Notes de nuit*. ISBN : 2-88108-655-1 – Frs. 36.–  
*Celebration*. ISBN : 2-88108-708-6 – Frs. 27.–



Photo Y. Böhrler

La chronique de Pyl

**La peur, le dogme et la poésie**

**Je reste pantois en entendant des gens intelligents, cultivés et qui se croient libérés annoncer qu'ils ont peur de l'intégrisme chrétien qui impose d'enseigner la créationnisme à la place de la théorie de l'évolution, aux Etats-Unis et bientôt en Suisse.**

**Le poète ne veut pas se nourrir de la peur, il ne veut pas la répandre car c'est elle qui fait le lit du totalitarisme. Il chante la création et l'évolution. Il se souvient quand il était grenouillette dans la matrice prodigieuse de sa mère avec son ami placenta. Il se remémore la morula, le petit neurone qu'il fut après le choc des titans, la rencontre du spermatozoïde et de l'ovule.**

**Il sent que la création n'est pas un coup de baguette magique, sept jours pour Dieu, une vie pour lui, cela même le lecteur d'Harry Potter le sait, que la magie a ses limites. Il sait que l'évolution, fabuleuse théorie, ne prend son sens que dans le désir et la violence, attributs de Dieu si l'on en croit le cordonnier Jakob Böhme. Lisez sur la violence *L'Irréparable* d'Anne-Lou Steininger, dans *Les Contes des jours volés*, Campiche 2005 ou René Girard... plutôt que votre quotidien préféré. Comment vilipender les plus beaux mots de la langue : création et transformation au lieu de les regarder dans leur danse d'amour et leur fécondation mutuelle, on les affuble d'une queue fatale, mort aux ismes !**

**Mais s'il faut se battre, je me battrai, en espérant n'être pas seul, pour enseigner la liberté d'expression, le rêve, la poésie, les symboles toujours ambivalents, la quête, l'heuristique, les méthodes, et jamais je ne défendrai un mouvement qui encourage l'Etat à imposer une vérité quelle qu'elle soit. Ni la religion, ni l'histoire, ni la science, ni les mathématiques mêmes ne peuvent être imposées comme dogme unique dans une école digne de ce nom. L'école n'est pas là pour enseigner la vérité ni la peur, mais des méthodes, des exercices, ni le créationnisme, ni le transformisme, elle-même est tellement transformiste qu'elle se mord la queue. Je veux croire que les enseignants sont moins dogmatiques que les manipulateurs de tous poils qui essaient d'instrumentaliser tout à leur profit.**

**Rappelez-vous, vous les plus savants quand d'aventure vous levez le nez de votre écran, vous les politiciens quand vous levez les yeux au-dessus de la foule de vos électeurs et vous les journalistes quand vous quittez un instant l'urgence inutile de l'information, que vous dites tous : le soleil se couche ! et que pour cela vous pourriez être brûlés sur la place publique pour révisionnisme, car le soleil ne se couche pas, c'est la terre qui tourne. Et votre langage est en ce cas créationniste ! Vous pourriez plaider, avec un bon avocat, l'énoncé poétique...**

Pyl



## UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

## A propos de l'œuvre de Marie-Jeanne Urech : De la grâce dans l'absurde du quotidien

Il y a eu d'abord *Foisonnement dans l'air*, puis *La Salle d'attente*, voici *Le Syndrome de la tête qui tombe*. Autant de titres qui révèlent, de l'extérieur déjà, la démarche de Marie-Jeanne Urech. Si le premier titre coiffe un recueil de nouvelles à déguster comme des amuse-gueule, le second nous cerne dans une salle d'attente où l'on arrive par hasard, mais dont l'issue, on le comprend bientôt, revêt un caractère inéluctable. *Le Syndrome de la tête qui tombe* nous confronte, quant à lui, à l'organisation sans faille ou presque du monde du travail.

Au départ de chacun des textes s'inscrit un simple fait ou une situation plus complexe qui semblent ressortir d'un quotidien connu. On pourrait donc s'attendre à suivre l'aventure de l'héroïne ou du héros en toute quiétude. Mais l'angle d'attaque n'est pas commun, et d'une petite bizarrerie à l'autre, on se trouve plongé, par la logique imparable de l'auteure, dans un récit où se mêlent le fabuleux, l'absurde, l'horreur quotidienne et la grandeur humaine. Une fois engagé le processus, il n'y aura pas de hiatus,

pas d'oublis, pas de contresens, Marie-Jeanne Urech conduit son monde avec maîtrise. La richesse textuelle réside aussi dans la multiplication des niveaux de lecture possibles : on peut se délecter d'un récit burlesque, savourer les jeux de mots, se laisser surprendre par des développements inattendus, rêver aux évocations poétiques. De livre en livre, le style s'épure, se fait plus incisif, se resserre sur l'objectif et propose des images fulgurantes sous lesquelles transpire notre quotidien. Les clefs que nous forgeons pour interpréter le récit répondent à une logique des rôles dans l'intrigue racontée parce qu'une logique universelle des rôles régit la combinaison des intrigues vécues.

Au fil des livres se dessine de plus en plus nettement un portrait-charge de notre société. Si les nouvelles présentent des « déviations » qu'on peut encore qualifier d'individuelles, c'est, avec les romans, toute une façon de vivre en société qui est mise en cause. *La Salle d'attente* nous présente un village où sont parqués des vieux qu'on exploite et qui meurent par abus de consommation de chocolat. Pourquoi donc ce récit fantastique qui ne parle que de mort, nous apparaît-il si naturel, si poétique, si drôle même ? Par un tour de passe-passe étonnant, l'auteure nous familiarise à tel point avec la camarade que l'on n'y trouve rien à redire, même lorsque les descriptions sont précises ou crues

ou frisent l'obscénité. Chacun meurt avec beaucoup de naturel, c'est plutôt la vie et ses manifestations qui présentent un aspect étrange. Dans *Le Syndrome de la tête qui tombe*, on aborde le monde du travail où le héros, embauché par la Boîte, subit, comme tous ses collègues, un processus complet de dépersonnalisation qui n'est pas sans nous rappeler quelques hauts faits du vingtième siècle : dictatures ou camps d'extermination. Or la Boîte ne produit rien, si ce n'est de l'ordre, de la hiérarchie et de l'exploitation. Les affaires marchent, stagnent ou entrent en crise sans autre raison que de fournir de la statistique avec les conséquences que l'on sait sur le quotidien de chacun. Mais quand le sujet est doté d'initiative, l'agencement des événements cesse d'être présenté comme réservé au destin, et le héros, par son souci de donner de la « grâce » à une tâche inutile, va gripper tout le système, puis de causes à effets, le faire éclater.

Dans les deux romans, le poids de l'immuable, de ce qui paraît sans solution, est rejeté par des individus libres, non pas par volonté de se sauver ou de sauver le monde – ils n'y arrivent pas d'ailleurs –, mais s'ils déjouent les affres de ce qu'on pourrait appeler le destin, c'est par innocence et presque par inadvertance. Toutefois, pas de démonstration, pas de pédagogie, pas de pédantisme, Marie-Jeanne Urech écrit des romans pour rire, pleurer, rêver, comme la vie,



dans laquelle peu ou prou nous sommes tous atteints du syndrome de la tête qui tombe.

Avec cette jeune auteure, nous est proposée une façon toute neuve de traiter des thèmes sérieux : avec légèreté, cruauté, humour, poésie et profondeur.

Madeleine Hirtzel

### Lettre impromptue à Marie-Jeanne Urech

Chère Marie-Jeanne,

*Pully, le 21 février, au Café du Centre, alors que pas loin a lieu la première de Monotone mon automne, que j'ai ratée parce que je me suis un peu oublié dans Le Syndrome de la tête qui tombe...*

Je m'en rappelle bien : j'étais en retard et pourtant je n'ai pas pressé le pas en ce jour de grand ciel printanier, et si je n'ai pas pressé le pas en m'approchant de la cathédrale où je devais vous voir, c'était parce que j'allais vers quelqu'un de rare.

Et alors, quand je suis arrivé et que je vous ai vue, calmement assise à l'ombre du porche, et que nous nous sommes reconnus, alors, oui, je me suis tout de suite senti à l'aise. Et pourtant, je savais que j'allais être en compagnie d'une prodigieuse inventrice d'univers non euclidiens pas croyables.

Il paraît que les femmes aiment les surprises.

Eh bien, messieurs (mais cela vaudrait aussi pour vous mesdames), en lisant Marie-Jeanne Urech vous apprendrez ce que signifie le mot *surprise* ! Mieux, vous serez sans arrêt étonnés, bousculés, bouleversés et tout toumbeoulés, et vous apprendrez que l'art de surprendre de la sorte est un art pour lequel il n'y a plus de catégories et d'étiquettes, en mille morceaux les grammaires !

Marie-Jeanne, vous connaissez les logiques supérieures du saugrenu et de l'absurde, les règles de l'ironie irradiante et de la farce à réfléchir, là où régissent les entonnoirs des fols et les lanternes magiques, des pianos dont les intestins sont embaumés de liserons et des troupeaux de vaches volantes, un village et son avenue centrale pleine de catadioptrés humains et une vieille et ses ampoules dans son lit à roulettes, des automates cassés et le cimetière à ciel ouvert pour cadavres maquillés joliment, c'est Monsieur Janvier, c'est Arpens Lipur, c'est Saturne et Pluton, c'est le Saisonnier, Lucille la Cendrillon, l'Auberge Icare, Aspartam et les plaines de Belgador, Yapaklou le Bébé et ce Blanchard qui travaille précisément dans une boîte parmi des milliers de boîtes dans une grosse boîte...

Nous voulions du reste une parole neuve : la voici bon sang de bon dieu ! Car en plus, chère Marie-Jeanne, vous n'écrivez heureusement pas bien puisque vous écrivez bien.

Réservé à une caste de libres lurons absolument sérieux cela, et tellement que la plupart ne savent pas comment répondre lorsque ça sort et que ça fait des étincelles multicolores...

Le grand écrivain est celui (oh pardon, celle...) qui arrive l'air de rien à renouveler nos mythologies, et là je crois bien que nous avons affaire à ce cas.

Merci de tout cœur Marie-Jeanne et que vivent vous et vos foisonnements !

Christian Eicher

### Sous le signe de la cocasserie : *Le Grillon et la Maréchale* de Vincent Philippe

#### Un ensemble de variations à la gloire des mots

Avec ce recueil placé d'emblée sous le signe de la cocasserie, Vincent Philippe s'inscrit dans une certaine tradition du récit bref. Ici l'écriture peut prendre des détours inattendus. La narration, souvent enjouée, naît de situations absurdes, d'un quotidien qui dérape et rencontre une forme de dénouement ironique. On y croise des personnages improbables aux prises avec l'étrangeté : soprano hystérique, comtesse excentrique, prostituée mélomane... Tous sont rattrapés par les circonstances. De ce quotidien incongru, le récit se plaît à explorer les aspects délirants. Les petites

ironies de la vie sont auscultées sur un mode mineur en vision décalée comme les signaux d'une situation qui dérape le temps d'un adagio ou d'un air d'opéra.

*Le Grillon et la Maréchale* vaut aussi pour le travail accompli sur la langue : vingt-quatre variations musicales et littéraires déclinées sur différents modes et registres de la langue française. Tel est le fil secret qui court d'une nouvelle à l'autre. C'est ce qui confère une certaine unité à cet ensemble désopilant.

Angel Corredera

152 pages – ISBN : 2-88108-713-2 – Frs. 27.–

### Deux regards sur *Terre de personne* de Pierre Béguin

#### Une magnifique parabole

Un sentiment de dérive traverse le dernier roman de Pierre Béguin. Un décor labyrinthique et végétal. Une expédition archéologique qui tourne court. Des personnages inquiétants et ambigus à souhait. On comprend très vite que ce faux récit d'aventures inspiré par la vie des *guaqueros*, ces pilleurs de tombes précolombiennes sans foi ni loi, sert de prétexte à la confession d'une voix tourmentée. A mesure que le narrateur s'enfonce dans les ténèbres amazoniennes en compagnie de ses compagnons d'infortune, il perd ses repères pour se retrouver aux confins de la folie, rongé par la culpabilité. Car dans ce roman pensif, la

réflexion la plus désespérée contamine sans cesse le cours des événements. Emmel Méneses, personnage en quête de rédemption, déroule son récit incantatoire jusqu'au coup de théâtre final aux accents de western indigéniste.

La force du texte, servi par une prose précise et expressionniste, réside dans l'équilibre entre les rebondissements et la plongée dans les tréfonds de l'âme humaine. Une magnifique parabole sur fond de choc de civilisations.

Angel Corredera

160 pages – ISBN : 2-88108-700-0 – Frs. 29.–

#### Une saisissante aventure de l'écriture

Le récit en boucle de Pierre Béguin, dont le prologue pourrait être aussi l'épilogue, reçoit d'emblée sa tension spécifique de l'aveu d'un acte fatidique, tant pour celui qui l'a accompli que pour celui qui en a été la victime. Il ne s'agit donc point ici de lire le livre pour trouver un coupable, obtenir son aveu, mais pour connaître son mobile. Et c'est par ce mobile que le roman, qui pourrait n'être qu'une anecdote, atteint à sa portée symbolique et devient une grande image de la destinée humaine, dont il éclaire surtout, à vrai dire, l'inévitable composant d'échec, comme le souligne le bel exergue de Paul Reverdy. Et c'est ce même échec, ou plus précisément la reconnaissance de cet échec, ainsi que le relève le narrateur, accompagné du sacrifice d'un improbable idéal qui, en dépit de tout, rend la vie possible, acceptable, libérée de la contrainte de tout entreprendre pour ne pas déchoir à ses propres yeux.

L'intrigue, dont le dénouement nous a été ainsi donné d'emblée et dont nous allons remonter le fil, nous convie à une chasse au trésor qui suivra deux voies distinctes, l'une toute réaliste, l'autre symbolique. D'un point de vue réaliste, il ne s'agira point pour nos protagonistes de rechercher ces pierres et ces métaux précieux que les *guaqueros*<sup>1</sup> de la première heure convoitaient dans les tombes précolombiennes, mais des objets amérindiens de collection propres à appâter quelque Barbier-Müller disposé à y investir sa fortune. Le premier moteur du narrateur, c'est bien la cupidité. Trafic illicite à vrai dire, ni plus ni moins que celui que, pour la bonne cause, pratiquaient déjà *los Padres*<sup>2</sup>, pour ne pas parler d'André Malraux ! Après tout, on ne vole que les morts. Mais n'est-ce pas là justement que se noue la dimension symbolique de la quête, sur laquelle le second exergue placé en tête de l'ouvrage projette son ombre. Toutes les sociétés traditionnelles ont cherché à maintenir un équilibre entre l'homme et la nature, entre les vivants et les morts. Et, traditionnellement, il appartenait aux vivants de pourvoir au service des morts et de leur rendre un culte. Mais qu'est-ce à dire, dès l'instant où le monde

des morts n'est plus qu'une valeur marchande et un objet que l'on profane avec une sombre joie teintée d'un mépris haineux ?

Il faudra que les protagonistes paient leur témérité et leur folle présomption.

On distinguera volontiers, parmi les peintres du passé, ceux qui nous racontent une histoire, qui commémorent un événement quelconque, de ceux qui, comme Delacroix, reçoivent de l'événement le prétexte à peindre. De même, chez les écrivains, on trouve des poètes et des rimailleurs, d'habiles artisans de l'intrigue et ceux pour qui l'intrigue n'est que le support du sertisseur de diamants, ceux chez qui un art de dire transfigure ce qui est dit. La jungle amazonienne de *Terre de personne* n'a rien d'une forêt tropicale de conventions, telle qu'elle a pu être popularisée par la bande dessinée notamment. La lecture du roman nous fait pénétrer dans un monde extraordinairement dense, refermé sur lui-même, peuplé d'une vie propre mystérieuse et inquiétante, visible et invisible, vie des éléments, de la végétation, de la faune, qui ne fait aucune concession à notre humanité. Ici, l'homme ne maîtrise plus rien, il a pénétré dans la « terre de personne », il ne se rattache au monde civilisé que par une frêle embarcation et quelques précaires bidons d'essence... Et le lecteur, par la seule vertu de l'écriture, est lui-même absorbé dans cet univers primordial et matriciel, saturé d'impressions qui sollicitent tour à tour tous ses sens.

Si son intrigue nous relate l'étonnante et lamentable quête de deux infortunés pilleurs de tombes au pays des morts, *Terre de personne* nous invite à participer à une saisissante aventure de l'écriture.

Michel Rychner

\* Michel Rychner est l'auteur de *Le Divan de Konrad Lorenz* paru aux éditions Georg en 2003.

<sup>1</sup> Nom donné aux pilleurs de tombes précolombiennes.

<sup>2</sup> Les Pères jésuites qui étaient venus christianiser les Indiens.



## UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

Ode à la passion charnelle : *L'Écume au ventre*

Un roman de Nadja Dorian

D'autres avant elle ont tenté de nous persuader, sans réussir à nous convaincre, que l'amour était un don de soi. Si notre mémoire est bonne, on se trouve dans l'obligation de constater que jamais encore, dans ce type d'écriture, quelqu'un n'était allé aussi loin.

Evidemment, cette véritable ode à la passion charnelle et à la conquête de soi va déranger, mais seule compte la vérité.

Ce livre écrit en forme d'offrande nous le prouve. Vénus des temps modernes à l'affût des échelles de l'extase, l'héroïne a toutes les audaces : c'est avec son sang, sa salive, sa cyprine qu'elle se livre. Il y a du Anaïs Nin et de la Ste Thérèse d'Avila chez cette fille ! Utilisant son corps comme moyen de communication, elle a sondé toutes les sortes de désirs. Pour X raisons, j'aime son côté sacrificiel, j'aime cet étrange cantique dépassant la détresse, le désarroi, car il est vrai et pur.

Faut-il brûler cette œuvre ou même son auteur, vont se demander les âmes pieuses ? Que celles-là lisent entre les lignes, elles y trouveront peut-être une résistance à l'œuvre noire qu'est la mort !

Ces lignes ont pour nous l'étendue de la mer, la paix des roses de la chair, tel un cours profond. Toutes ces pages recèlent un vouloir dans chaque battement. L'écume au ventre, l'héroïne s'offre à la manière d'une crucifixion, sur l'autel du désir, elle veut notre intérieur, notre extérieur, nos profonds, nos lointains.

Elle sort la chair de ses prisons pour donner de l'air à la raison. J'aime ce livre, il est vivant, il fait partie de ceux dont l'humanité a besoin pour se reconnaître. Car le monde ne se connaît que par la mer, par la solitude de l'immensité; là est notre début, là est notre fin. La mer nous fait, la mer nous perd. J'ai un peu navigué, je sais qu'elle dit vrai.

Intouchable comme la liberté, grandiose et simple comme l'essentiel, cette lecture m'a vivifié : vibrant, jubilatoire, sans concessions, ce texte flamboyant, à l'image de sa créatrice, met à nu tous nos désirs d'Absolu.

Jean-Claude Collo

180 pages – ISBN : 2-88108-761-2 – Frs. 29.–



## La fabrique de bébés

d'Annik Mahaim

Enceinte, émerveillée de l'être, je me suis mise à chercher des textes de femmes écrivains évoquant cet état mystérieux entre tous. Je me figurais que, le sujet ne m'ayant pas concernée jusque-là, j'avais passé à côté de ces livres. Je n'ai presque rien trouvé. N'est-ce pas étrange ? J'ai fini par écrire l'un des nombreux livres que j'aurais aimé lire alors. Je continue d'espérer les autres.

A.M.

Annik Mahaim est née en 1951 à Lausanne. Elle a publié à l'Aire *Carte Blanche* (roman, Prix de la Bibliothèque pour tous), *Volte-Face* (nouvelles) ainsi que *Zhong* et *Cong* (romans policiers.)

64 pages  
ISBN : 2-88108-771-X  
Frs. 12.–

Michel Pont

## Survivre à Antoine

Un petit garçon de quatre ans meurt des suites d'une noyade, après une courte agonie à l'hôpital. Son père, terrassé par la douleur, témoigne. De son chagrin, de sa solitude. On ne résiste pas à la mort de son enfant. Il n'y a pas de mots pour décrire le statut d'un père ou d'une mère qui perd l'un des siens. Ce témoignage autobiographique dit l'absence de ce fils tant aimé, la culpabilité omniprésente après un décès par accident qui aurait dû être évité, l'impossibilité d'être entendu des autres et de partager une telle douleur quand un drame de cette ampleur se produit. Ce texte est aussi une réflexion sur la peur de la mort qui ronger notre société et le voyeurisme exacerbé des médias. Comment continuer après le décès de son enfant, comment y survivre, sachant qu'on ne tourne pas la page d'un tel événement : l'interrogation est constante, sans que l'auteur n'apporte de réponses définitives. Faire le deuil de l'un de ses descendants est impossible.

Originaire du Val d'Anniviers, Michel Pont est né à Lausanne en 1960. Après des études de lettres à l'Université de Lausanne, il a commencé une carrière de journaliste. Il dirige aujourd'hui la rubrique de politique vaudoise du quotidien 24 Heures.

96 pages  
ISBN : 2-88108-738-8  
Frs. 15.–

## Nostalgie de l'innocence

de Pierrette Micheloud

*Nostalgie de l'innocence*, un roman naïf dans lequel Pierrette Micheloud égraine pathétiquement les heures douces et difficiles de son passé. Sa chienne Saugette, sa confidente, est en fait l'héroïne de ce livre, celle à qui on peut tout dire :

*Dans un moment, je partirai pour le mayen du Coumou, où nous devons passer ce mois d'août ensemble, comme l'année passée.*

*Mes préparatifs sont finis.*

*Deux écureuils se courent après, font des tours sur ta tombe. Là-haut, je récolterai pour elle des graines d'aconit.*

*Quand elles seront devenues les fleurs en épi que tu connais elles te rappelleront nos soirées montagnardes.*

*Hier, en rentrant de la Fête des Vignerons, je t'ai dessinée de mémoire. Tu es debout, attentive à quelque chose que je ne vois pas.*

Pierrette Micheloud est née à Vex en Valais en 1920, le jour de Saint-Nicolas. Après ses études (théologie, littérature, philosophie) à Lausanne, à Zurich et à Oxford, elle s'établit à Paris où elle s'adonne à la poésie et à la peinture. Depuis 1945, Pierrette Micheloud publia une vingtaine de recueils de poèmes pour lesquels elle reçut de nombreuses distinctions : Prix Schiller, Prix Apollinaire et acquit une certaine notoriété grâce au *Dictionnaire psychanalytique des rêves*.

200 pages – ISBN : 2-88108-734-5 – Frs. 30.–

Marie-Claire Lamunière

## Nous ne vieillirons pas ensemble

Un hommage. Voilà ce que pourrait évoquer le très beau récit de Marie-Claire Lamunière intitulé *Nous ne vieillirons pas ensemble*. Hommage à l'amour, hommage à son amour perdu, mais par la même hommage à la vie.

Par son titre déjà, l'ouvrage laisse présager une vie sans l'autre. Pleurer, se révolter, réapprendre sont autant d'émotions qui se font siennes lorsque l'on est touché, comme l'auteure, par un deuil amoureux.

Nul étalage de sensiblerie ici, juste un partage, quelques petites touches du quotidien embaumées par le parfum du souvenir.

Cette écriture qui s'adresse à l'absent, résonne comme un chant, comme une ode. Et l'on se sent porté, transporté par cette finesse du verbe malgré la gravité du propos.

Des affres. Une mort qui s'invite telle une morsure vivace. S'entrelacent alors les méandres du désespoir jusqu'au long chemin de l'acceptation.

La douleur d'abord : *J'aimerais te maudire d'être parti comme tu l'as fait. Te haïr. Pleurer. Mais aussi le doute : Et si je l'avais rencontré plus tôt, aurais-je mieux su me*

*l'attacher ? Un déni de la réalité, car le deuil c'est aussi, parfois, ne retenir que le beau : (...) un amour que je magnifie pour mieux y croire et pour me cacher à moi-même ce que je n'aimais pas en nous. Un besoin de pérenniser celui qui a été : La démarche (l'écriture) à laquelle je m'astreins me conduit à découvrir de nouvelles facettes de notre histoire qui brillent comme autant d'étoiles au ciel de mes souvenirs. Et peut-être, finalement, ne se remplir que du souffle bienheureux des amours partagées : J'ai en tout cas conservé ces paroles rares et précieuses comme des reliques dans leur chasse de verre et à mes heures de doute ou de tristesse, je cours leur rendre mon culte, afin de les remercier d'avoir su être.*

Un hommage, disions-nous. Plus que cela. Une magnifique déclaration.

Nathalie Martin

Frs. 27.–  
ISBN : 2-88108-762-0  
128 pages

## Lettre ouverte à Pierre Yves Lador

Cher Monsieur,

Sur la couverture de votre roman *Les secrets d'un homme discret, Albert Anker m'a rattrapée. L'enfant au crâne rasé qui passe L'Examen, c'est bien vous qui, tel un danseur sur la pointe de ses pieds nus, planchez sous les yeux de votre sœur et son amie, toutes deux attentives dans leurs tabliers sages. Quant aux cinq hommes qui sont là pour le juger, vous juger, ils sont tous, et chacun à sa manière, votre Père qui était, dites-vous, un homme ordinaire.*

*Passons à l'examen !*

*Le personnage debout appuyé au tableau noir, c'est l'instituteur. L'obsédé du devoir, amoureux de la discipline et de l'exercice bien fait, qui sacrifie sa vie à sa famille et à sa classe. Celui qui aime citer Sénèque, émaille son discours de proverbes et dont le seul excès... est son amour de la mesure.*

*Le deuxième comparse, celui qui a les mains posées sur sa canne, affirme, par ce seul geste, son goût de l'économie. Il est prudent et ne veut rien devoir à personne. Comme la fourmi de la fable, il a accumulé les ficelles, métaphores de rattachement qui le liait à vous, et rangé dans son tiroir des chemises neuves achetées en solde et qu'il ne porterait jamais. Il aime s'attabler au Café du Commerce, de préférence à l'Auberge de l'Onde, et émettre, sans grands effets de manche, des opinions souvent antinomiques.*

*L'individu en bras de chemise est l'homme des silences. Il colle son poing contre sa bouche pour qu'il n'en sorte aucune plainte. Mais sa violence est contenue, telle l'eau glacée derrière le barrage de Barberine. N'a-t-il pas giflé son fils pour un crime mineur ? Celui d'avoir piétiné une ou deux jonquilles dont la pointe perçait à peine sous la neige du parc de Mon-Repos, quel symbole ! Aucun bouton rouge sur cette marmite à vapeur trop humaine. Elle peut se déverser à tout moment dans un excès de « totalitarisme monolithique » qui paralysera le petit garçon que vous fûtes. Savait-il cet enfant, que son père battrait longtemps sa coulpe pour cet unique forfait ? Qu'il serait mortifié à l'idée d'être un mauvais père, lui que hantait la perfection ?*

*Un quatrième homme se tient debout, en retrait, comme s'il avait honte du rôle qu'il tient dans le tableau. Pourtant, il est le seul à me fixer droit dans les yeux, il me fait signe car c'est lui, le poète. Classique, il rimaille en alexandrins, offre ses vers à ses amis, à sa famille et les accompagne de fleurs qu'il a disposées dans un vase blanc sur le pupitre du maître.*

*Et maintenant, regardez le dernier, celui qui nous tourne le dos ! C'est l'humble, le modeste, le pudique, retracé, le transparent, celui qui cache ses sentiments et l'amour qu'il continue à vouer à sa femme défunte. Celui qui refuse qu'on parle de lui, qui ne veut être un poids pour personne. Pourtant, il porte en lui la rébellion, comme « cette mèche de cheveu qui rebique, se rebecque » sur sa couronne de chauve. Connaissez-vous la raison pour laquelle il dissimule son visage ? C'est pour que je ne puisse pas voir qu'il est atteint de « ptyalisme, de polysialie, d'un excès de sécrétion salivaire ». Bref... il bave.*

*Sans vous, fils indigne, je ne le saurais pas ! Sans vos indiscretions, j'ignorerais les secrets de cet homme discret, des secrets de Polichinelle ! Et ses efforts pour rester digne dans la déchéance du grand âge dont vous ne m'épargnez rien.*

*Est-ce pour me rappeler que « chaque homme porte en soi la forme entière de l'humaine condition » ou plutôt me prouver que votre père nonagénaire n'était pas aussi ordinaire que vous le dites, que vous avez convoqué à son chevet autant d'hommes illustres, Sénèque, bien sûr mais aussi, Rabelais, Montaigne, La Fontaine, Lamartine, Montherlant, Hemingway, Edmond Rostand, Le Bemin, Kant, Hodler et Debussy ?*

*Est-ce pour masquer votre peine de l'avoir perdu ou encore par excès de pudeur, la pomme ne tombe jamais loin de l'arbre, que vous m'avez entraînée dans un tourbillon d'érudition tel que j'ai dû m'accrocher à mon dictionnaire comme Andromède à son rocher ? Est-ce parce que le toit de votre maison s'envolait que vous vous êtes saoulé jusqu'à l'ivresse à coup de calembours, d'homonymes, de mots déformés, reformés, ces anagrammes dont vous êtes le seul à suivre chaque méandre ?*

*Mais comme il est joli le sucrier en vermeil de vos parents, « le vermeil symbole du passage de la vie à la mort et qui relie la vie, la mer, la mère et lie lime, lire, ver, mil, mire, rime, vile et lève, rêve, mêle, vèle » !*

*Je ferme votre livre et me sens aussi exténuée et ravie que si j'avais accompli le Tour des Dents du Midi avec vous qui aimez tant tutoyer les cimes. Je vous ai parfois perdu, je m'essoufflais, car vous marchiez devant, à un pas trop rapide pour moi. Mais sur les éboulis, j'ai découvert les tissages solaires et, « là où elles signalent la vie qui renait sur la terre serrée, les pousses de pétales ». Grâce à vous, j'ai cueilli l'éphémère et son goût d'éternité.*

Fabienne Roesler



## UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

**Médecin des sans parole** de Pierre Corbaz**Auscultation de Laurent Lavanchy**

Je vois régulièrement Pierre Corbaz au bistrot, où nous avons rendez-vous pour dîner. C'est un homme grand, large, solide et gourmand, qui aime manger au moins autant que moi, et nous ne picorons pas. Mais si nous croquons allègrement dans notre viande grillée, le plat de résistance est toujours la conversation. Avant même nos études, Pierre aimait déjà tester ses idées, partager ses questions. Et la philosophie, qui n'est notre métier ni à l'un ni à l'autre, lui est depuis longtemps comme le miroir qu'utilisaient les peintres pour regarder si leur œuvre restait convaincante même à l'envers : une structure pour réfléchir si ce qu'il crée ou élabore tient vraiment.

Un miroir d'artisan. Il se décrit ainsi lui-même, avec raison. Un bon artisan, travaillant dans le concret, soucieux et méticuleux, au fait des techniques de son métier. Son bureau, dans son cabinet, est une table en bois massif toute simple, à deux tiroirs, dont les poignées sont des têtes d'âne. Le meuble a été fabriqué par son père, et l'âne, loin d'être ironique ou de renvoyer à une quelconque limitation de pensée, indique l'humilité, l'intelligence obstinée et la charge portée jour après jour. Parce que les réflexions éthiques de ce livre, comme toutes ses questions, partent de la pratique et y reviennent : sa pensée ne perd jamais son train d'atterrissage. Elle ne le replie même pas, et si Pierre a besoin de prendre de la distance, de la hauteur par rapport à son activité quotidienne, de se décentrer pour mieux se voir, il ne cède pour finir jamais à la fascination pour un système, si séduisant par sa logique soit-il.

Parce que la logique pure, il aime : je crois que c'est bien d'abord la rigueur, la logique inflexible – et un brin froide – de Kant qui l'a happé, puis l'a mené plus tard à ces observations. Cette netteté qui se veut absolue, cette ligne claire au sens BD du terme : avez-vous remarqué que le ciel d'Ecosse est toujours intégralement bleu dans l'Ile noire, sauf la fois où le brouillard est absolument nécessaire pour que l'avion de Tintin se perde ? Pour Pierre, une question doit se traduire visuellement par un schéma simple : il vous explique tout, médecine, institutions, trajet, éthiques, avec un dessin sur un bout de papier. C'est un homme de la simplicité, en opposition non au complexe, mais au duplice : un homme direct, qui ne pratique jamais de stratégie alambiquée, un être du frontal et de la vérité toujours dite. Les diplomates protesteront, mais c'est par lui que j'ai appris par exemple qu'il faut toujours dire à quelqu'un où il en est face aux attaques de la maladie ou de la mort ; soit la personne saisit la parole pour affronter son état, soit en moins de temps qu'il n'en faut pour protester, elle a déjà atténué, arrangé ou occulté les mots qui dérangent. Se taire serait ne pas lui donner la chance d'être dans le vrai.

C'est le genre de conversation que nous menons, entre tartare et mousse au chocolat. Et tout à coup : « Mais pourquoi l'éthique, si c'est si exigeant ? » (à vrai dire, l'expression était plus littéralement triviale). Pas une seconde Pierre n'imaginerait qu'on puisse faire appel à des concepts philosophiques ou éthiques pour atténuer l'acuité d'une question ou le vertige né du choc de deux contraintes opposées, bref : pour se simplifier la vie. Il en aime plutôt le défi, s'en nourrit, en jubile, et il est persuadé que c'est à ce prix qu'on peut « bien vivre » au sens de grand-père Aristote. Il doit y avoir « vie bonne » – traduction d'eudemonia préférable à celle, éculée et sulpicienne hélas, de « bonheur » – pour moi, pour les autres, et pour tous ensemble. La pensée de Pierre est fondamentalement optimiste : il a au sens fort, foi que c'est possible, et que tout honnête homme vise cela. Il se décrit avec les mots « culture du doute », mais c'est un doute du siècle des Lumières : une marche vers plus de clarté, dans une atmosphère qu'un Cassirer a pu démontrer intrinsèquement religieuse, bien qu'heureusement détachée de tout dogme, et éminemment constructive. Par le questionnement et la réflexion éthiques, qu'il définira comme s'occupant de proposer des solutions à des questions où il ne peut y avoir de réponse uniment bonne, Pierre reste dans l'incertitude de faire juste, et il y tient – sinon, la réponse serait suspecte – mais il n'en continue pas moins d'agir, de concrètement décider, trancher, s'engager et croire à un bien à un niveau supérieur.

L'engagement : un mot essentiel, fondateur, pourvu qu'il concerne des femmes et des

hommes concrets qu'il a ou va rencontrer. Pierre ne supporterait pas une assemblée parlementaire classique ou une commission tactique, mais c'est un homme qui cherche l'idée et le chemin du bien vivre ensemble dans ses multiples engagements. De ses activités avec et pour des handicapés mentaux, dès l'adolescence, à la création d'un centre de loisirs où se côtoient des personnes dont le handicap est visible et celles où l'on ne voit rien, comme vous et moi. De sa pratique dans un EMS, avec des patients sénescents, atteints au plus profond, à la présidence de l'ALSMAD (Association lausannoise de soins et de maintien à domicile). Un bénévolat sans publicité, comme les soins donnés à des requérants aux prises avec la folie du droit suisse en constante fermeture. Et un bénévolat plutôt envahissant, puisque Pierre est de ces personnes qui, sans recherche d'une nouvelle ligne à mettre sur leur carte de visite mais impatientes de faire avancer les choses, se retrouvent comme par hasard au comité d'une Association dès la deuxième assemblée générale.

Et il y fait du bon boulot, parce que c'est un homme ni du compromis – pas facile à manœuvrer, l'animal – ni de l'idéal, mais du possible. Un homme du raisonnable, et on retomberait dans un anachronique XVIII<sup>e</sup> siècle ou dans les impasses du concept après l'ère du soupçon, s'il n'y avait autre chose pour secouer la raison. C'est, dans ce travail, l'entre toi et moi, la responsabilité infinie, la logique chaude et mystérieuse de Levinas. Intenable dans son exigence folle, mais complétement antidotain à la philosophie allemande, braise dans les impératifs catégoriques, l'incassable dans le schéma, qui à la fois le décadre et peut le rendre humain.

Ce n'est pas pour rien que le livre de Pierre part des muets, de ceux qui n'ont pas ou plus d'autonomie, dont la vie est livrée aux hommes de pouvoir, et parmi eux les médecins dont tous attendent trop. Leur parole, nécessaire, menace toujours de diminuer encore l'espace d'autonomie qui reste à ceux qu'ils soignent. Quiconque s'est trouvé un jour dans un lit d'hôpital face à un spécialiste penché sur lui sait combien il faut d'effort à qui est couché et de retenue à qui est debout pour qu'il y ait vraiment rencontre, dialogue et place offerte à chacun. Le grand mérite de Pierre Corbaz est, sans jamais confondre les rôles et les places – s'il se mettait à la vôtre, où devriez-vous vous replier ? – de donner aux deux partenaires des soins une occasion de parler, de bouger, de se relier d'une manière ou d'une autre, quelles que soient les limites de chacun. C'est dans ce genre de situation qu'il vaut la peine de se rappeler les pages qui suivent, qu'on soit d'un côté ou de l'autre du stéthoscope.

Laurent Lavanchy



Photo M. Corbaz

Pierre Corbaz : *Médecin des sans parole*

140 pages – ISBN : 2-88108-775-2 – Frs. 25.–

## Signatures des Editions de l'Aire au Salon de Genève – Allée Goethe

### Jeudi 27 avril

De 14 h 30 à 16 h 30 André RoCHAT : *L'Homme à la croix*  
Marie-Claire Lamunière : *Nous ne vieillirons pas ensemble*

De 16 h à 18 h Jean Halpérin : *Mémoire oblige*  
Jean-Christophe Aeschlimann : *Attestations de présence*  
Bertil Galland : *Fortes têtes*

Dès 17 h Apéritif avec les principaux rédacteurs de Coopération

### Vendredi 28 avril

De 14 h à 16 h Claire Krähenbühl : *Table des liens*  
Rose-Marie Pagnard : *La Leçon de Judith*  
Charles Piguet : *Guerres sans violences*

De 16 h 30 à 18 h 30 Marielle Stamm : *L'Œil de Lucie*

De 19 h à 21 h Nadja Dorian : *L'Ecume au ventre*  
Gilbert Pigeon : *Le Peintre B.*  
Alain Bagnoud : *Saint Farinet*  
Jean-Marie Adatte : *La Vie à l'envers*

Dès 20 h Verrée avec les amis de Pierre-Laurent Ellenberger pour fêter le millième livre de l'Aire :  
*Pour toi la guerre est finie*

### Samedi 29 avril

De 10 h 30 à 12 h Jacques Chessex : *Ecrits sur Ramuz*

De 13 h à 15 h Raymond Durous : *Victor le conquérant*  
Jean Martin : *Des Racines pour avancer*

De 15 h à 16 h 30 Pierre Corbaz : *Médecin des sans parole*  
Françoise Choquard : *Un si joli dimanche* et *L'Hiver lucide*

De 16 h 30 à 18 h Christophe Büchi : *De la Suisse dans les idées*

Verrée avec les auteurs du livre : Christophe Büchi, Pascal Décaillet, Patrice Favre, Peter Rothenbühler, Alain Berset, Martin Brunschwig-Graf, Michel Zendali, Luis Lema, Charles Favre, Eric Burnand, Chantal Tauxe, Moreno Bernasconi, Philippe Barraud, Niklaus Lundesgaard

### Dimanche 30 avril

De 13 h 30 à 15 h Claire Krähenbühl : *Table des liens*  
Henri Maître : *Antoine Favre, le regard et la mémoire*

De 15 h à 17 h Françoise Choquard : *Un si joli dimanche* et *L'Hiver lucide*  
Michel Buenzod : *Les Quatre saisons d'Emmanuel*  
Pierrette Micheloud : *Nostalgie de l'innocence*

### Lundi 1<sup>er</sup> mai

De 14 h 30 à 16 h 30 André RoCHAT : *L'Homme à la croix*  
Alain Bagnoud : *Saint Farinet*  
Charles Piguet : *Guerres sans violences*



## UNE AIRE POUR LES INVITÉS

## PRENDRE AU SÉRIEUX LES ANIMAUX QUI PARLENT

Philippe Descola : *Par-delà nature et culture*

Essai d'anthropologie qui conjugue réflexion philosophique et morceaux d'ethnographie commentés, *Par-delà nature et culture* s'attache, sur de nouvelles bases, à mettre en résonance l'expérience du monde d'un Indien d'Amazonie, d'un aborigène australien, d'un chasseur du grand nord sibérien, ou d'un pasteur sahélien avec celle propre à l'occident moderne. Cet ambitieux projet d'anthropologie comparée, qui renoue avec de vieilles questions, fraye son chemin dans un thème qu'annonce d'emblée le titre de l'ouvrage. Peut-on vivre dans un monde où la distinction entre nature et culture serait inopérante ? Le langage commun moderne, mais aussi l'épistémologie plus ou moins explicite des sciences sociales, nous feraient penser que non. Car qui pourrait contester franchement que l'unité de l'homme ne fasse fond sur son statut d'espèce biologique ? Ou qui pourrait remettre en cause le fait que la culture soit le domaine qui s'oppose à la nature et où se dessine la singularité de chacun des segments de l'humanité ? Ces convictions modernes sont toutefois rapidement ébranlées lorsque l'on entreprend de voyager dans l'espace ou dans le temps : ni la nature ni la culture ne correspondent à des catégories universelles qui ordonneraient partout et toujours, plus ou moins travestie sous des mots exotiques, l'expérience humaine du monde. La belle affaire ! dira-t-on. Il en est ainsi parce que les humains

se répartissent dans des cultures différentes. Or c'est précisément de cette inférence paradoxale qu'entend nous délivrer Descola, pour éviter la circularité vicieuse qu'elle implique.

Contre le relativisme culturel, Descola présente à ses lecteurs un antidote conceptuel sous la forme ramassée d'une « expérience de pensée ». Si les populations de l'Amazonie, violant nos convictions modernes, admettent que les animaux sont des êtres qui parlent, dont la vie se déroule de façon identique à la nôtre, ce n'est pas qu'elles fassent preuve d'aveuglement. Cette incongruité exotique se dissout si l'on accepte que plusieurs façons d'appréhender notre rapport aux non-humains sont envisageables. Pour les représentants de l'occident moderne que nous sommes, l'unité de l'homme et de l'animal provient de la matérialité de nos corps respectifs – l'homme est un singe nu – tandis que la détention d'une âme, ou d'une intériorité, amorce de culture, est une fière prérogative humaine. En Amazonie, prêter des âmes ou une intériorité du même type que la nôtre aux animaux, n'est pas un crime de lèse-humanité : ce qui distingue, là-bas, les humains des animaux n'est pas l'esprit dont les uns seraient seuls maîtres, mais ces corps physiquement différents qui singularisent et opacifient la communication des uns envers les autres. En se donnant donc comme point de départ la manière dont il est possible, par l'âme ou par le corps,

de se séparer ou de se rapprocher des animaux, Descola rend possible la coexistence de l'expérience amazonienne du monde sans que ne vienne la contredire celle des modernes. Mais une telle expérience de pensée lui permet d'aller plus loin. Sur la même logique, en effet, d'autres mondes où se sont hasardées à habiter les sociétés humaines peuvent ainsi prendre forme. Il est légitime d'envisager une continuité d'esprit entre les humains et les animaux doublée d'une continuité matérielle, ou au contraire, de cloisonner humains et non-humains dans des segments atomisés, en appréhendant leur intériorité autant que leur corps sur le mode de la discontinuité.

L'exploration de la réalité ethnographique et de la pertinence concrète de ces quatre formules ou « régimes ontologiques », est la tâche à laquelle se dédie Descola. Forgeant la notion d'« analogisme », développant dans ce cadre celle de naturalisme, ou soufflant sur les braises de vieux termes comme ceux de totémisme ou d'animisme, il nous invite ainsi à examiner à une échelle différente, et en passant d'un continent à l'autre ce que l'on considère bien trop superficiellement sous le jour de la différence culturelle. Contrairement aux anthropologues qui avaient forgé les termes d'animisme ou de totémisme pour mesurer la distance qui nous séparait de sociétés exotiques, et partageaient l'illusion archaïque, il revendique cette disci-

pline comme le moyen de produire un métalangage adéquat pour voguer d'un monde à l'autre. En se fiant à ce qu'il nomme parfois des « convictions rustiques », Descola n'apporte toutefois pas un simple classement quadripartite des sociétés humaines par leurs régimes ontologiques. Il entend montrer en effet que ces formes d'ontologie sont pour certains compatibles, pour d'autres non, avec la multitude d'institutions qu'ont rencontrées et décrites les ethnographes au cours du temps, expliquant ainsi leurs arrangements, et leur distribution spécifique à l'échelle planétaire. Pourquoi les Australiens n'étaient-ils pas de fiévreux cannibales lorsque les Européens les rencontrèrent ? Pourquoi les Amazoniens se sont-ils trouvés rétifs à domestiquer les animaux ? Enfin pourquoi le sacrifice n'est-il pas une pratique universelle de communication avec les dieux ? Ces questions, ou tant d'autres du même type auxquelles Descola suggère qu'il est possible de répondre, dévoilent la richesse d'un texte qui nourrira incontestablement la réflexion académique, mais saura aussi, grâce au souci pédagogique de l'auteur et à son écriture limpide, toucher un public non spécialiste.

Vincent Hirtzel

Gallimard, 2005, 618 pages  
(Bibliothèque des sciences humaines)

## Daniel de Roulet roule feux éteints

Avec *Un dimanche à la montagne*, Daniel de Roulet nous propose une promenade philosophico-politique dans laquelle il évoque un souvenir de sa vie de rebelle à savoir l'incendie du chalet d'un magnat de la presse sur les hauts de Rougemont en 1975. Avec la complicité de sa compagne, Daniel de Roulet brûla le chalet d'Axel Springer en raison de ses anciennes sympathies nazies. Or, il se trouve que Springer n'avait pas les sympathies qu'on lui reprochait et c'est la découverte de cette méprise, au cours d'une soirée mondaine qui l'incita à prendre sa plume et à passer aux aveux. Heureux concours de circonstances : sa muse complice n'est plus de ce monde et le propriétaire du chalet, non plus. Et le forfait en question n'est plus punissable en raison de la prescription. Tout cela permet à Daniel de Roulet de narrer son histoire en toute liberté avec moult digressions sur les turbulences et les drames de son époque, notamment de la Guerre du Vietnam. On apprend beaucoup de choses. On apprend aussi que son père n'a pas sauvé de Juifs pendant la dernière guerre parce qu'il était amoureux. Daniel de Roulet revendique aussi l'alibi amoureux pour justifier son acte audacieux, mais peu héroïque. En fait, l'auteur n'a aucune réelle justification historique à faire valoir. On a l'impression qu'il nous demande d'applaudir sa transgression. Voyez ce que j'ai osé faire, semble nous dire le narrateur avec un sourire adolescent. L'acte en lui-même n'est pas si terrible que cela, mais il interroge le lecteur qui s'interroge lui-même sur les questions que l'auteur ne s'est pas posées au cours de l'écriture de son récit. Daniel de Roulet aurait pu utiliser ce matériau, par exemple en faisant un roman dostoïevskien où cet épisode serait intégré ou d'une manière plus simple, mais interrogative comme Corredera l'a fait dans son beau roman *La Confrontation*. Manquant d'ambition, Daniel de Roulet a opté pour le récit réunissant tous les ingrédients pour séduire. Depuis 1975, l'auteur semble n'avoir pas changé, ses rêves restent inaltérables comme ceux d'un dandy en quête de sensations. Ce livre eut été une occasion pour se remettre fondamentalement en question. Pour brûler ses illusions. Un travail sur lui-même lui aurait permis de renouveler son écriture et peut-être de devenir le révolutionnaire qu'il a rêvé d'être au lieu d'être un bourgeois avec un œillet rouge à la boutonnière.

Il est permis de penser que Daniel de Roulet ait commis d'autres actes du même type et cela ne nous dérange nullement. En revanche ce qui est troublant, c'est que la transcription de ses transgressions ne le rongent pas et ne le grandissent pas. Tout cela coule sur lui comme de l'eau de pluie sur des plumes de canard.

Un autre aspect du livre semble avoir été négligé, c'est l'auto-analyse du justicier. Souvent les fils de pasteur marquèrent l'histoire des idées et reprirent sur la scène socio-politique le rôle de procureur du peuple. Celui qui parle en chaire détient le pouvoir des mots et la raison, et celui qui l'écoute en culottes courtes doit plus tard assumer un rôle en vue digne de son père (Christophe Blocher et Moritz Leuenberger ne me contrediront pas). Cela dit, il est difficile de connaître les convictions politiques et philosophiques de Daniel de Roulet. On sait qu'il a joué avec l'Histoire, qu'il a frôlé le tragique de l'existence, mais qu'il n'a pas, à ce jour, retiré un bénéfice de cette expérience en tant que créateur. Peut-être que cette métamorphose est plus compliquée qu'on ne le pense et que l'auteur n'est qu'au seuil de son aventure intérieure. L'échec de ce livre offre à son auteur une magnifique occasion de rachat. Justicier comme Saint-Just, Daniel de Roulet devrait savoir que l'on ne met pas impunément son doigt dans l'engrenage de la violence. La question est de savoir si un dandy peut changer de peau et regarder au fond de lui-même. Dans tous les cas, la démarche doit être épuisante si l'on pense à Baudelaire qui, dans *Mon cœur mis à nu*, nous dit que le dandy doit aspirer à être sublime sans interruptions. Il doit vivre et dormir devant un miroir.

Blanche Page

P.S. : Signalons que Daniel de Roulet a décidé de rétrocéder les droits d'auteur occasionnels par ce livre à deux Institutions littéraires. Le geste mérite d'être salué.

Daniel de Roulet : *Un dimanche à la montagne* – 15 euros – Buchet-Chastel

## trou XV

Quelques notes prises en voyageant dans une revue d'art



Six créateurs réunis dans la revue d'art **trou**. Ils illustrent la diversité de la création contemporaine.

*Iles...* Une suite d'aquarelles de Gérard de Palézieux réalisées en Sardaigne. C'est l'intimité du plasticien. L'économie de moyens propre à cette technique permet une fois encore de vérifier la force de suggestion de la simplicité maîtrisée. A la réflexion silencieuse de ces paysages épurés répondent, comme un bruissement du monde, les textes de Frédéric Wandelère. Observation sensible qui nous rend

attentifs à tout ce qui croît, remue, pousse ou s'agite pour déposer sa trace de vie sur les espaces terrestres ou marins.

*Les Géraniums roses.* Ceux de Sylviane Châtelain font défiler le temps au pas des générations qui se succèdent, temps replié au gré des souvenirs et de la nostalgie. On peut s'interroger à l'infini sur ces échanges de mères, filles et grand-mères alors qu'aucune n'aimait spécialement ni le rose, ni les géraniums.

*Réminiscences d'Afrique.* Josep Niebla. La réflexion sur le temps se poursuit. Un aspect fragile parfois dans les matériaux : papier, gaze, journaux. Ces œuvres pourtant clament avec force la puissance d'une expérience vécue, le coup de poing du souvenir qui lancine. Les aspects tranchés d'une Afrique de vie et de souffrances.

*Y aurait-il un Paris...* Rencontre avec les êtres de Boris Zaborov dans la maîtrise du trait et de la matière. L'œil revient sans cesse sur ces êtres de solitude émergeant d'un fond crayonné ou aquarellé. Exubérance et sobriété, acharnement et abandon.

*Donner de l'espace à la vulnérabilité.* Schang Hutter l'a parcouru, cet espace, dans sa recherche dont il nous livre des étapes. L'énergie qu'il faut, la force nécessaire pour que le langage plastique coïncide avec le souvenir obsédant.

Diversité de la recherche contemporaine. Unité sous-jacente. Remarquable composition de la revue : comme une œuvre elle aussi.

On ne sort pas indemne de ce voyage-là.  
Madeleine Hirtzel

**trou XV**, 140 pages, 220 x 302 mm.  
info@trou.ch

La Libr'Aire  
LIBRAIRIE ROMANDE

Une librairie au service des œuvres littéraires et poétiques nées de la plume d'auteurs romands et publiées grâce à l'enthousiasme des éditeurs de ce coin de pays

**La Libr'Aire est ouverte tous les après-midis de 14 h à 18 h  
Le samedi de 14 h à 17 h – Lundi fermé**

La Libr'Aire se réjouit de faire votre connaissance

Rue du Bourg 23

1071 Chexbres

021 946 46 03



## UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

**Noël, héros très helvète** de Jean-Yves Bénévent**Pour la gréco-romaine**

C'est dans un récit d'initiation que nous emmène Noël, héros très helvète, parcours qui fera de lui un champion, un champion du monde même. Mais la majorité de ses concitoyens n'en sauront rien bien sûr, car que signifie à la fin du XX<sup>e</sup> siècle être champion de gréco-romaine ? Pour beaucoup, il faudra préciser de lutte gréco-romaine, sinon ils imagineront que le héros s'est illustré dans un domaine archéologique.

Mais reprenons l'initiation. « Pour sa part, il ignorait d'où lui venait sa force – elle était là et depuis si longtemps. Il ne l'avait pas fait exprès. » Noël peut donc être un postulant, les prédispositions lui ont été données. Il lui faudra un maître pour en faire usage. Il ne le trouvera pas sur son territoire et devra en quelque sorte s'exiler. Une fois le maître trouvé, celui-ci ne lui proposera pas de développer directement les aptitudes propres à atteindre le but. Il le contraindra à un apprentissage d'autres techniques, parce qu'en détournant la volonté du but, on l'atteint plus sûrement. Commenceront alors les épreuves, les cheminements pour rejoindre les lieux d'affrontement, l'apprentissage des formules, la connaissance des adversaires, les doutes, l'acceptation et l'achèvement du parcours : le postulant est devenu un initié. Mais l'accomplissement d'une destinée réside moins dans le but atteint que dans le chemin parcouru. Pour Noël, l'essentiel fut : « J'ai parcouru trois fois, dix fois les mêmes routes ; puis je n'ai pu m'empêcher de connaître mes chemins par cœur ; et d'y revenir, inlassablement ; et de les chérir soudain plus que n'importe quoi au monde ; et je n'y pouvais rien. C'était là qu'il me fallait aller. » Et encore : « Pour la « gréco-romaine » je me suis fondu dans la peau d'un autre ; puis je me suis aperçu que cet autre m'attendait. » Paroles que ne renierait pas un chaman sibérien ou himalayen !

Noël, lui, est bien helvète. Passionné de lutte gréco-romaine, il ne trouvera pas d'entraîneur sur sol vaudois. Il sera préparé par un Fribourgeois, qui le contraindra à pratiquer la lutte suisse avant de se présenter aux championnats du monde de gréco-romaine. Les chemins de l'initiation passeront par ces noms exotiques que sont Oberdissbach, Kappelen, Môtiers ou le Mouret, les lieux d'affrontement seront des ronds de sciure et les formules magiques s'énonceront sous les termes de « kurz », « gammen », « wyberhaken » et autres « schlusgang ». Le roman se déroule comme la métaphore d'un seul et unique combat pour atteindre le but : Noël sera champion du monde de gréco-romaine.



Gloire réduite aux connaisseurs et comme toute gloire vite oubliée.

A l'arrière-plan, le roman est une véritable étude ethnographique qui traite, au travers du monde de la lutte en Suisse romande et en Suisse en général, des rapports ville-campagne, des rapports Romands-Alémaniques, des changements opérés dans la pratique de la lutte sous la pression du sport de masse qui se développe à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Tout cela d'une façon profonde, suggérée plus qu'assénée. Le contexte géographique très précis dans lequel se déroulent les faits sert paradoxalement à universaliser le propos parce qu'on voit bien que l'auteur l'a suivie cette initiation, observateur attentif et sensible, captant tous les enjeux, ce qui se dit et ce qui se tait. Il nous amène à nous interroger sur la lutte, pratique rituelle en bien des pays, affrontement primordial, à mains nues, corps à corps emblématique.

L'utilisation de la langue, la nôtre, l'intime, ce jargon situé entre le français et l'allemand devient exemplaire d'authenticité et d'originalité. L'expression linguistique de l'auteur donne son statut littéraire à ce français parlé entre Jura et Sarine.

Madeleine Hirtzel

ISBN : 2-88108-732-9  
Fr. 33.-

**Un festival d'intelligence et de sensibilité****L'Œil de Lucie** de Marielle Stamm

Pour un premier roman, c'est un coup de maître. D'emblée on est saisi par ce qui commence comme une histoire de famille dans une belle propriété du midi de la France, pendant la guerre, chez des protestants... mais l'idylle est, dès l'origine et avant sans doute, tissée de petits malheurs, d'événements, reliés à des lignes symboliques, à des images clés fortes qui tirent leurs sources de l'histoire de la peinture, de la religion, de la civilisation, de la mythologie grecque, mais surtout de la mémoire du corps, des circonvolutions du cerveau.

La lecture en est aisée car l'histoire est habilement contée et la prose simple et fluide, même si le vocabulaire est riche et la culture vaste. La seconde partie, échange de correspondance, cinquante ans plus tard, éclaire la première, écrite d'ailleurs et peut-être inventée, reconstituée par Sarah qui l'a partiellement vécue.

Un enchaînement remarquable de scènes dont plusieurs sont capitales pour les héros et pour les lecteurs permet aux images de se transformer comme chez Bellmer ou Bataille. Le tourniquet, l'araignée et la croix gammée rayonnent à partir de l'iris de l'œil ou les fluides, sang, sperme, lait et collyre s'écoulent avec une virtuosité incroyable, sans pédanterie aucune, amenées par le flux de la narration et les jeux, la créativité des enfants, Agathe, l'aînée et Lucie la borgne. Les noms, les prénoms participent de cet univers onirique en surdéterminant chaque scène, l'agathe, pierre taillée en bille, en forme d'œil, ne

relie-elle pas les deux sœurs ? D'ailleurs tous les personnages ont plusieurs noms ou sont nommés de pseudonymes ou cachent ou ignorent leurs liens de parenté, vacillation de l'identité. Autre figure récurrente fondatrice, l'œuvre dans l'œuvre, puisque les enfants montent un drame hagiographique qui fait rire aux éclats les bourgeoises protestantes spectatrices, que plus tard Sarah, une tante ou dite telle, écrit l'histoire pendant que Claire, la fille de Lucie (c'est lumineux), historienne de l'art, écrit une monographie sur sa mère devenue peintre mondialement connue et avec son cousin Michael, psychiatre, fils d'Agathe, interprètent les deux manuscrits dans leurs échanges de courriels pour le plus grand plaisir du lecteur qui comme dans un bon roman policier sait parfois ou croit savoir des choses que subodorent ou découvrent les personnages...

Ce festival d'intelligence et de sensibilité, dans lequel l'art, et en particulier ses principaux courants de la seconde moitié du vingtième siècle qui auraient été inventés par Lucie, que j'ai à peine évoqué, et l'érotisme, se mêlent de façon jubilatoire, dans un superbe kaléidoscope qui nous en dit beaucoup sur leur transformation permanente et leur lien, vaut cent fois certains romans de grandes ventes vantés et venteux à la Dan Brown (et je les ai lus).

Pyl

ISBN : 2-88108-754-X  
Fr. 30.-

**Gazmend en guerre** de Jean-Yves Bénévent**Sortir de l'orniérage ?**

On pourrait dire que « *Gazmend en guerre* » relate la rencontre d'un Suisse et d'un jeune Kosovar exilé sur les bords du Léman, en 1999, tandis que la guerre fait rage dans les Balkans. On pourrait dire que se tissent des liens d'amitié et de fraternité et qu'un regard est porté sur un conflit alors d'actualité. Mais le conflit, encore que loin d'être résolu, ne s'en trouve pas moins, pour l'heure, relégué dans les affaires pendantes qui ne suscitent que quelques frémissements dans les chancelleries. Alors, obsolète le thème du roman, une fois son actualité recouverte par les guerres et attentats, multiples et spectaculaires, qui lui ont succédé ? Non, car la guerre dont il est question ici n'est que l'occasion, après tout fortuite, pour le narrateur d'animer l'insupportable vacuité de sa confortable existence. Le thème central du livre est le rapport qu'entretient la conscience de ce dernier avec sa condition et son destin : le vain désir d'absolu. Le vrai drame est celui de qui vit dans un pays à l'écart des prises de position nettes, à l'écart des risques, donc à l'écart de la vie.

« L'envoyé des Kosovars est venu à ma rencontre en notre sale coin municipal, la sale boîte où j'ai ma table, alors que je m'y croyais perdu », c'est ainsi que le narrateur décrit la rencontre qui provoquera en lui une passion ambiguë pour cet « envoyé » d'un pays en guerre. Mais toute la relation est bientôt un ton en dessous des promesses, car les plans de bataille griffonnés sur le coin de la table et les propos belliqueux fiévreusement énoncés sont les actes d'un « héros » dont on ne saura jamais s'il a réellement participé ou participera un jour au conflit. Ces « conseils de guerre » ont lieu au Buffet de la gare ou dans un lieu nocturne, bien nommé « La Tendresse », le tendre pour les habitués, où l'on n'aura à affronter que les hôtes de l'étage. Quant aux vues sur la réalité, elles se réduiront aux images de la télévision.

Ce succédané d'épopée sera ressenti par le

narrateur comme une menace vivifiante, car l'absence de dangers est une menace plus effrayante encore. Lorsque, suite à la glissade d'une voiture en face de la maison du narrateur, interviennent les employés municipaux, c'est pour poser des bornes ! « Et parce que nous sommes là, tapis dans l'ombre, toujours, à nous demander : à quand le prochain incident avec ces bornes ? » Il ne reste à notre héros qu'à se souvenir fortement de Morgarten et de Marignan, en ironique navré du monde tel qu'il est. Quand son attention sera attirée, sur les images de télévision, par les ornières boueuses des petites routes du Kosovo, il lui faudra expliquer à Gazmend « que nous n'avons pas de telles routes, chez nous ; et pas autant de drames, à servir au fil des jours. [...] Nous sommes seulement des gens doués capables de se lancer dans de nouvelles études sur la méthodologie de prédiction de l'orniérage ».

La relation entre les deux hommes s'effilochera, sans conflit, entre dérobades et occasions manquées, jusqu'à l'abîme final, dans un rapport inégal entre l'illusion de la vie et la réalité du traité d'orniérologie ! Ce ne sera pas sans conséquences pour le narrateur. « Passé à côté » par manque de talent et d'audace dans les échanges, il se rend compte que l'étude qu'il rédige depuis des mois sur Baselitz souffre des mêmes carences, celles qui l'ont rendu muet à propos du coup de pinceau violent et des couleurs vives. Il fera brûler le manuscrit, tirant une conclusion qui, pour être elliptique, n'en est pas moins irrévocable : qui ne prend pas de risques n'a pas accès à l'art.

Avec cette implacable métaphore de l'impuissance, Jean-Yves Bénévent renouvelle un des thèmes fondamentaux de la littérature, romande entre autres !

Madeleine Hirtzel

ISBN : 2-88108-733-7  
Fr. 30.-

**Découverte d'un jeune talent****Angel Corredera**

Samuel M. a tué, décimé, mutilé des centaines, des milliers d'hommes et de femmes. En prison, derrière les murs bien propres et solides qui l'excluent, il se confie. *La Confrontation* est le récit d'un retour sur une vie marquée d'extrémisme et de barbarie. Le narrateur revient sur son engagement, ses motivations soudain vacillantes dans ce face à face avec la violence et les angoisses qui hantent tous ses souvenirs. Il fait défiler les êtres aussi vite qu'ils ont traversé sa vie comme l'avocat, le juge d'instruction ou encore cette mystérieuse nageuse qui lui a offert son corps dans une éphémère rédemption. Sans tomber dans le manifeste idéologique ou la dénonciation simpliste, le roman est la parole d'un homme qui a vu ses espoirs déçus en sombrant dans la sauvagerie des attentats et du terrorisme. Histoire ruinée sous la déflagration des bombes artisanales d'une relation sans compromis avec la société. Recherche teintée d'ironie pour accepter ses actes tant destructeurs qu'autodestructeurs, avant de solder les comptes.

Angel Corredera signe, avec *La Confrontation*, un premier roman, à la fois prometteur et frappant d'actualité. Actuellement, il travaille au second que ses lecteurs attendent avec impatience.

Marco Jalla



134 pages  
ISBN : 2-88108-707-8  
Fr. 27.-



## UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

**La Vie Multipliée** d'Alain Favarger**Chambre d'échos**

Comme une géographie, *La Vie Multipliée* s'attache à l'observation, la description et parfois l'explication de phénomènes physiques et humains. Mais c'est d'une géographie passée au filtre de sa sensibilité que traite l'auteur : les lieux cités s'imposent comme des capitales de l'émotion et les êtres rencontrés comme des figures exemplaires du vécu.

Le lecteur suit les parcours aléatoires de l'auteur dans ce qui à la fois construit le texte et révèle l'édification d'une existence : moments forts peut-être rigoureusement classés, mais selon un ordre qui relève plus de l'intuition que

de la raison. Ce qui permet de faire siennes les expériences du maître des réminiscences, car ce qu'il nous livre de son intimité se répercute sur la nôtre. On a vécu cela aussi, peut-être pas au même endroit et dans d'autres circonstances, mais les mots pour le dire sont là, soudain à disposition. L'auteur procure à son lecteur les clés du dicible quant à l'expérience de vie dans les incontournables questionnements qui fondent l'homme : l'amour, la mort, l'éternité.

Défilent les rencontres avec des êtres, des œuvres, des lieux historiques, des figures marquantes qui tissent une connivence avec l'auteur : tout le mystère de l'élaboration d'une vie de la naissance à la mort, des émotions qui constituent, des déceptions qui fortifient. Nous avons vécu ce temps, qu'en termes sincères et justes Favarger nous restitue, nous permettant d'être avec lui témoins de cette époque. Les niveaux d'évocation s'entremêlent : est-ce un environnement qui influe sur notre façon de ressentir, est-ce notre intime expérience qui donne aux lieux l'apparence qu'ils conserveront dans notre mémoire ?

Lorsqu'au cours d'une cogitation nocturne, l'auteur s'interroge sur ce qu'est écrire, il répond : « Partir de soi, guetter l'inconnu, le jamais dit ». Réponse qui serait celle aussi de qui poserait la question sur le fait de lire. Les deux activités se rejoignant dans une sorte de transe qui nous jette hors de l'instant. *Chambre d'échos*, *La Vie Multipliée* ne cesse de révéler à chacun ce que, peut-être, il eut voulu faire et dire et lui procure l'intense satisfaction de le pouvoir lire.

Madeleine Hirtzel

128 pages  
ISBN : 2-88108-730-2  
Frs. 27.-

**La Parole amputée** de Marianne Claret**Un nom à retenir**

Marianne Claret signe ici un texte limpide au cœur de l'humain, simple et juste, qui est difficilement classifiable sans l'amputer de sa richesse. Car si d'entrée, on se laisse ravir dans ce récit à la première personne sur la modalité d'un roman familial, c'est pour mieux que se déploie une dimension plus proche de l'essai. Objectant aux manuels, à la facilité et à l'idéalisation des savoirs cristallisés, l'auteur, au fil de cette saga trans-générationnelle, réinterroge avec finesse et lucidité la communication humaine : son enjeu et ses limites. On y poursuit le point rare où la vérité surgit du langage. Ce lieu où la parole entière fleurit. C'est une conquête sur les terres arides des paroles amputées, vides et aliénées, l'émergence d'une parole refuge du trésor de l'être. Trésor que l'on découvre perdu dans les labyrinthes des discours établis, enfermé par l'héritage familial qui conjugue les non-dits et la rupture à tous les modes. Cette étoile dansante, point de visée dans le registre de l'être. Une vérité libérée de l'impérialisme de la pensée unique. Une vérité nue par les métamorphoses d'un désir singulier.

« Je m'appelle Cendre, allez savoir pourquoi je n'ai pas choisi mon prénom. Un matin, j'ai déchiré la photo des ancêtres. » Se confrontant aux carcans muselants de l'ordre familial, un jeune homme à la vocation d'homme de loi, s'autorise au tournant de l'âge adulte un travail de mémoire sans concession, un travail de libération. Son désir, sur lequel il ne cédera pas, saisit à pleine main, à plein cœur, à plein mot la matière de l'histoire familiale afin de se dégager lentement du discours établi et étouffant. Il recherche avec lucidité une alternative à la répétition du même, à la loi de la tribu. Son mouvement pointe un lieu, au-delà de l'impossible, un ciel, où le sujet se révèle, dans sa simplicité et son humanité différenciée.

Eloge de la subversion comme valeur : l'introspection de Cendre passe par une déconstruction. C'est de la colère initiale qu'il s'autorisera à transgresser la pérennité de l'ordre et de l'inertie, pour mieux construire,

pour ancrer ses racines nourricières, condition à ce que fleurisse la quête identitaire au printemps du vrai. *La parole amputée* est un exode de la tribu familiale maudite vers un ailleurs qui n'est pas fuite mais changement de place subjective et création de liens plus vrais et d'un amour plus digne. Dans son sillage résonne la liberté du rire.

En nommant, en écrivant son histoire, Cendre participe à désamorcer une violence. Violence des paroles amputées qui sont autant de mots silencieux suspendus tels des mobiles de papier au plafond de la maison familiale. Des mots figés dans un air qui stagne au-dessus des têtes et des regards baissés, blessés, des vies qui se résignent à l'oubli.

Dans les méandres de la constellation familiale, on découvre des personnages riches et différenciés qui embrassent une humanité touchante entre ombre et lumière, tels l'oncle Denis et ses grands yeux dans lesquels la terre entière semble demander asile, Louise la délicieuse bohémienne, l'acariâtre grand-mère dont le cœur ne résonne qu'irrégulièrement ou Edouard, son mari, l'ours de cristal au cœur généreux.

Au travers des yeux aimants de Cendre sur les personnages de son enfance, Marianne Claret nous rappelle aussi, la nécessité d'un autre regard sur l'alcool, sur l'anorexie, sur la violence adolescente, qui, dépassant le jugement, ne rabat pas l'être à son comportement.

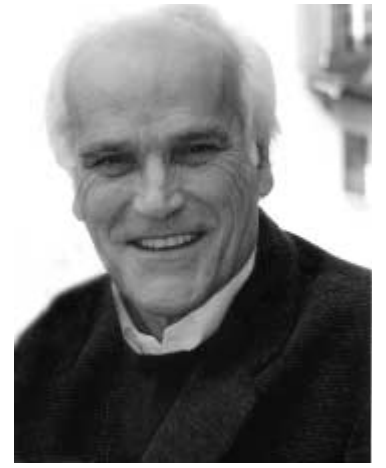
L'écriture déliée d'une ponctuation stérile, riche et différenciée, intelligente, et elliptique, tournant autour des personnages, réécrivant l'histoire, décrit des cercles concentriques qui emportent le lecteur dans un mouvement qui pointe le ciel, une grâce : Cendre de sa vérité parle ! Réponse singulière d'un jeune homme à la question qui tout au long de ce texte résonne : *quelle part as-tu prise dans le désordre du monde ?*

Cyril Méan

*La Parole amputée.*  
A paraître en septembre 2006.

**De la cime à la racine**

de Jean-Jacques Chavaz



*De la cime à la racine...* L'histoire d'une quête, le cheminement singulier d'un être qui confine à l'universel à travers son incarnation. Un homme, un jour, dit oui, oui au sacerdoce, oui à la prêtrise, fidèle à cet appel, fidèle à cette Présence qu'il présente au plus profond de son être. L'enfant-paysan a alors 27 ans, il entre au Grand-Séminaire de Fribourg par la grande porte, celle-là même qui l'exhorte avec ses lettres capitales et dorées à ce fameux : « Renonce à toi-même. » L'injonction est de taille, de taille à faire frémir les vocations les plus ferventes... et le frissonnement a bel et bien lieu, comme une césure infime, d'abord, un léger hiatus, une petite dissonance tapie dans les recoins de cette âme ardente, qui va connaître quelques années plus tard le grand chambardement. On est en mai 68, l'époque est propice aux remises en question et l'effervescence n'épargne personne, les langues se délient. Un ami, abbé, se marie, après s'être confié à lui, au prêtre, au témoin, et cette parole libératrice va résonner de manière bouleversante dans le secret de sa flamme. La rupture est amorcée, non encore consommée, le prêtre s'éloigne pas à pas, doutes après doutes, vers une nouvelle vie. Il a 36 ans quand il quitte définitivement le clergé. Le prêtre est détroqué, selon la terminologie officielle, vilaine expression pour dire la chancelance d'une trajectoire, le tremblement d'une destinée, et en définitive... le questionnement d'un homme.

Jean-Jacques Chavaz livre avec ce récit un témoignage lancinant, celui d'un être complexe, fidèle à lui-même, fidèle à cette exigence de vérité qui, à l'instar de la bougie sur l'autel de l'enfance, accompagne ses nuits. Il n'en a pas fini avec Dieu, il croit en Jésus-Christ, qui s'est fait homme comme on embrasse la terre. L'ancien prêtre, l'homme nouveau, va lui aussi connaître les joies après de l'incarnation, et il nous dévoile, avec beaucoup de sensibilité et de pudeur, la rencontre avec une femme, la communion douloureuse, l'expérience de la paternité, la propriété... toute cette vie hors de l'institution, quand la fonction ne fait plus l'homme et que, dans le silence et le dépouillement, il s'agit de sanctifier le réel, ce réel qui se décline au quotidien. Reste de cette écriture poétique une profession de foi magnifique, foi en l'humain, foi en la relation, foi en cet essentiel qui hante chaque existence, chaque lien, cet essentiel qui se prie en majuscule et qui se love pourtant au cœur de notre métier d'homme.

*De la cime à la racine...* L'histoire d'une spiritualité vécue, éprouvée, l'histoire de l'humanité...  
Marianne Claret

140 pages – ISBN : 2-88108-715-9 – Frs. 27.-

**Coup de Maître : Le Regard et la Mémoire****Antoine Favre**

Antoine Favre vécut à une période tourmentée de l'histoire valaisanne, particulièrement dans la décennie 1840-1860 ; il y participe de façon active, prenant partie pour le renouveau démocratique réalisé en 1839-1840. D'abord jeune président d'Evolène, il va occuper durant une vingtaine d'années plusieurs fonctions importantes dans le district d'Hérens.

Ce parcours est le fondement historique du livre écrit un siècle et demi plus tard par son arrière-arrière-petit-fils.

Mais le texte respire surtout par la dimension littéraire : une écriture, non pas inspirée, mais travaillée, fécondée par la personnalité d'Antoine Favre qui appelle une réflexion de mémoire et d'imagination. Sa psychologie, nous la pressentons riche de persévérance, de ferveur et de questionnement intérieur : une nature en réalité complexe, qui trouve pourtant toujours un point de référence pour la conduite de ses mandats et la communication politique : à la convergence de la conviction et de la stratégie.

Dans sa commune, 4 ou 5 générations après son décès en 1887, on sait encore que le « notaire Favre » eut une activité citoyenne rayonnante. Nous pouvons ainsi lui faire dire ce message posthume :

*Je resterai ici  
Dans mon pays  
Celui que j'étais.*

Après un recueil de poèmes publié en 1987, Henri Maître écrit une douzaine d'ouvrages, des textes à trajectoire historique, mais fondés essentiellement sur les valeurs culturelles et dans la perspective d'une recherche identitaire : avec une attention particulière portée à la « manière d'écrire », qui donne à l'information des qualités littéraires. Dans « Le regard et la mémoire » se retrouvent en convergence l'histoire, la civilisation et la poésie.

Il a également tenu de nombreuses chroniques culturelles dans des journaux et des revues ; il est actuellement retraité de l'enseignement secondaire.

Henri Maître : *Antoine Favre*  
64 pages  
ISBN : 2-88108-768-X  
Frs. 15.-

**Jean Martin****Des Racines pour avancer**

Jean Martin fait mieux que d'avancer : il fait du marathon avec ses racines et même les 100 km de Bienne. Il a un jour décidé de s'occuper de la forêt de la santé publique plutôt que de chaque arbre en particulier. Il avance sur la difficile ligne de crête du juste milieu en radical de l'extrême centre. Drôle de radical qui défend l'équité et la solidarité. Radical des champs par tradition familiale, mais qui n'aime guère le néolibéralisme du renard libre dans un poulailler libre. Ecologiste dans l'âme qui pense à ses descendants. Timide surcompensé, workaholic qui sait méditer au temps qui passe sur les bords du lac de Joux glacé. Il voyage du Pérou au Népal en passant par l'Inde, l'Afrique et la Laponie. Comme les Indiens, dans la troisième partie de leur vie, il prend du recul et nous livre ses réflexions en forme de journal. Comment un homme de responsabilités, préoccupé par l'intérêt général et le bien public, pour qui les libertés réelles sont subordonnées aux libertés formelles, retourne avec mère Sofia aux situations particulières. Comment il suit le juste milieu en défendant les réfugiés, tout en assumant d'être traité de Ponce Pilate s'il accepte la décision des autorités. Comment il monte au créneau contre l'ouverture des casinos : on autorise le délégué en ne prévoyant qu'un sparadrap. Dégustateur de vins vaudois à l'aveugle mais clairement proeuropéen, il atteint au global par le local. Nos lecteurs trouveront tout cela dans son livre et ceux d'entre eux qui sont préoccupés du lien entre la médecine et la société trouveront pour certains des réponses et pour d'autres des sujets de réflexion, notamment autour de la bioéthique.



Daniel Widmer

300 pages – ISBN : 2-88108-752-3 – Frs. 36.-



*Un philosophe  
au service de la personne*

**Pierre-Marie Emonet O.P.,  
1917-2000**

par **Bernard N. Schumacher**

Georges Emonet naît le 3 juillet 1917 dans le village fribourgeois d'Attalens qui abrite la famille depuis 1546. Après avoir suivi son école primaire à Bossonnens et son école secondaire à Châtel Saint-Denis (1931-33), il poursuit ses études au Collège Saint-Michel à Fribourg. A l'âge de seize ans, il fait la découverte intellectuelle foudroyante de l'ouvrage du philosophe français Jacques Maritain intitulé *Sept leçons sur l'être* qui lui fait découvrir la pensée métaphysique de Thomas d'Aquin et le profond goût pour la philosophie comme recherche de la vérité. Ses études sont couronnées en juin 1939 par l'obtention de la maturité. Le répit des vacances est de courte durée, car il doit rapidement commencer son service militaire. Alors que la guerre éclate en Europe, il est actif dans la mobilisation générale pendant une année. Georges Emonet est rapidement libéré de son obligation militaire suite à son choix de rentrer dans l'ordre des Dominicains. Après son noviciat à Chieri en Italie (1941), il entame des études de philosophie et de théologie à l'Université de l'Angelicum à Rome avec, entre autres, le Père Garrigou-Lagrange et le Père Gillon. Alors qu'il se trouve en vacances en Suisse durant l'été 1943, il apprend que l'Italie ne lui octroie pas de visa en vue de retourner terminer ses études à Rome. Il les poursuit à l'Université de Fribourg jusqu'en 1946. L'année qui précède la fin de ses études correspond à son ordination sacerdotale à Pensier par Mgr Amaudru O.P. le 25 juillet 1945. Après deux années de ministère, il retourne à Rome où il termine la rédaction de sa thèse de doctorat en philosophie auprès de l'Université de l'Angelicum sur la liberté dans la pensée d'un philosophe français qui est en train de s'imposer comme l'intellectuel français incontournable : Jean-Paul Sartre. C'est durant cette période qu'il fait la connaissance personnelle de Jacques Maritain. De retour à Fribourg et préférant, selon une boutade de l'un de ses confères, les âmes aux machines à écrire, le Père Emonet commence son enseignement de philosophie au Collège Saint-Michel à la fin de l'été 1950. Il quitte son poste de professeur quelques années plus tard pour aller à la Chartreuse de la Valsainte en Gruyère où il reste dix-huit mois (1957-59) comme novice. De retour dans la province suisse des Dominicains, il reprend en 1960 son enseignement de la philosophie au Collège Saint-Michel jusqu'en 1980, tout en étant professeur à l'Académie Saint-Croix à Fribourg pendant trois ans, aumônier pour une brève période à l'Université de Fribourg, ainsi qu'au monastère Notre-Dame-de-l'Assomption à Estavayer-le-Lac de 1974 à 1991.

Les deux décennies qui s'étendent de sa retraite (1980) jusqu'à sa mort sont marquées par l'enseignement en divers pays (Suisse, France, Ile de la Réunion) et par la publication de plusieurs ouvrages dont certains connaissent un grand succès. L'année où il part enseigner la philosophie deux ans durant (1983-85) au nouveau Séminaire de l'Ile de la Réunion, il publie, en signe de profonde reconnaissance, son livre sur la pensée de Cardinal Charles Journet. A son retour en Suisse, il donne de nombreux cours et sessions dans plusieurs maisons religieuses, dont entre autres la Chartreuse de la Valsainte ou le Monastère bénédictin du Bouveret, comme aussi des retraites dans de nombreux monastères (Solesmes, Septfonds, Kergonan, etc.). A la rentrée universitaire de 1991, alors âgé de 74 ans, il débute huit ans durant son enseignement de la philosophie au Séminaire interdiocésain d'Ars en Dombes. C'est durant ces années qu'il rédige la trilogie pour les « simples » qui connut un grand succès auprès du public français et qui fut traduit en anglais : *Une métaphysique pour les simples* (1991) ; *L'âme humaine expliquée aux simples* (1994) ; *Dieu contemplé dans le miroir des choses. Une philosophie théologique pour les simples* (1997). L'année où il retourne définitivement à Fribourg, il publie son ouvrage sur l'Eglise dans l'Apocalypse (1999). Frappé par une hémorragie cérébrale alors qu'il prêche la retraite des Bénédictines du Sacré-Cœur de Montmartre, à Paris, il est tout de suite hospitalisé. Il revient à Fribourg où il décède à l'Hôpital cantonal de Fribourg le 8 février 2000. Son corps a été inhumé dans la tombe des frères du couvent Saint-Hyacinthe au cimetière Saint-Léonard à Fribourg.

L'enseignement philosophique, théologique et spirituel du Père Emonet auprès de nombreuses institutions et divers groupes se caractérise par un profond désir d'éveiller la personne à la recherche amoureuse de la vérité par l'intermédiaire d'une attitude de contemplation et d'étonnement, tout en étant accompagnée par une rigueur intellectuelle au service de l'épanouissement d'une vie personnelle.

Ouvrage collectif : *Avec le Père Emonet*. 112 pages – Frs. 27.–

**Avec le Père Emonet**

**Hommages et souvenirs**

Livre d'hommages, de souvenirs et de reconnaissance au Père Emonet qui, par la spiritualité de son enseignement marqua une génération d'élèves du Collège Saint-Michel. On y trouvera des écrits remarquables du Cardinal Cottier, du poète Jacques Chessex, du Père Bédouelle, de Pascal Corminbœuf, de l'artiste Yoki, de Jacques de Coulon et de Jean-Paul Fragnière et même quelques inédits du Père Emonet.



**ODE AU PÈRE EMONET**

Père Emonet  
Père très saint  
Vous qui êtes la simplicité  
Et vous qui êtes l'humour  
Père à l'ombre du jour  
Je vous vois et vous reviens  
Et j'écoute votre voix  
Qui me vient avec le vent frais  
Par le chant de vos anges en chemin

Père Emonet  
Je suis indigne de vos paroles  
Et appeler Père  
Dans ma pauvreté et petitesse  
Et j'écoute votre voix  
Je suis dans l'imperfection à Père  
O vous qui nous enseignez  
Le raisonnement du Parfait  
Vous le témoin du Souverain Bien

Père qui êtes lumière  
A vivre le lumineux cours  
Du temps le Dieu sur la terre  
Et de l'infini des l'Être  
Père aimé d'interroger  
Des la certitude révélée  
Père illuminé de bresse  
A conduire à la seule Tendresse  
Coeurs et esprits à vos confies

O responsable ! O gardien  
Comme l'ange à Poel sur l'agneau  
Le berger des le troupeau  
A ramener qui s'égare  
On se blesse hors de la Voie  
Combien d'âmes ainsi sauvés  
Ou réfléchis on guidés  
Parmi les vanités de l'ombre  
Tout le leurre en nombre

(extrait d'une ode de Jacques Chessex)

**Etre, comme c'est simple et riche !**

J'ai parfois envie d'écrire un petit livre sur l'être. Je voudrais qu'il soit tellement simple qu'on n'en croie pas ses yeux. Un acte mille fois répété. Comme Baudelaire le dit de la Beauté :

« C'est un cri répété par mille sentinelles,  
Un ordre renvoyé par mille porte-voix ;  
C'est un phare allumé sur mille citadelles,  
Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois ! »

C'est un « acte » qui surgit en mille corps, qui, lorsqu'il est totalement « compris » emporte l'intelligence jusqu'à l'Être. Mais il faut qu'au départ on ne l'ait pas perdu ou appauvri – exténué –, aplati ou ce qui est pire, contraint de quitter ce monde pour habiter la raison à l'intérieur de laquelle on le traite sans le regarder dans les choses où Dieu l'a d'abord caché.

Il est « cet acte » en toute créature, mais le plus souvent inaperçu. St Paul l'a entendu « gémir » parce qu'il est retenu en esclavage, assujéti à la vacuité, c'est-à-dire au vide. Pour l'heure c'est lui – l'être méconnu –, qui gémit dans « les douleurs de l'enfantement ».

Dans un cours de métaphysique, on œuvre à cette libération qui est commencée et sera achevée dans la glorieuse liberté des enfants de Dieu.

(inédit du Père Emonet – extrait)



## UNE AIRE HELVÉTIQUE

## De la Suisse dans les idées

Un ouvrage collectif sous la direction de Christophe Büchi

## Ouverture

*Ce livre a une histoire particulière.*

Son histoire a commencé avec une Table ronde sur le thème « les médias et la cohésion nationale », organisée par les Rencontres suisses le 19 octobre 2005 à Berne. Cette soirée a connu un beau succès, si bien que l'idée est née de prolonger la réflexion dans un livre. Et le voici.

Les questions que nous avons posées aux auteurs sont les suivantes :

La notion d'idée suisse ou de « suissitude » a-t-elle (encore) un sens pour vous ? Si oui, comment pourrait-on la définir ? Selon votre avis personnel, est-ce le devoir des médias de contribuer à faire vivre l'idée suisse, à renforcer la cohésion nationale, pour utiliser un langage un peu démodé ? Ou alors ces postulats n'ont-ils plus leur raison d'être dans le marché actuel des médias ? Et si les médias continuent à avoir un rôle civique à jouer, le font-ils vraiment ? Et s'ils ne le remplissent pas, pourquoi ? Et s'ils le font insuffisamment, que pourrait-on faire pour qu'ils le fassent davantage ?

Ceci n'est pas un livre sur la société suisse de radio et de télévision, la SSR, même si le titre de cette publication – titre que nous devons à notre ami Eric Burnand – renvoie implicitement à la notion d'« idée suisse » que la SSR a ajoutée à son nom. Bien sûr, il va être question de la radio et de la télévision dans ce recueil. Mais notre propos est de réfléchir sur le rôle des médias en général.

Les auteurs que nous réunissons ici sont des personnes actives dans tous genres de médias : journaux, hebdomadaires, radio, télévision, agences de presse. Les critères de sélection des auteurs ? L'estime que nous avons pour eux et pour leurs compétences journalistiques, mais aussi le hasard, proximité, et l'amitié. Soulignons que les auteurs s'expriment ici à titre per-

sonnel, et non pas en tant que représentants de la télévision, de la radio ou de la presse. Mais il va de soi que leur expérience et l'environnement dans lequel ils travaillent, se reflètent dans leurs analyses.

Ensuite, pour éviter une sorte de huis-clos journalistico-journalistique, nous avons invité trois personnalités du monde politique à nous dire ce qu'ils attendent des médias.

Quelques mots sur la structure de cet ouvrage. En première partie (*préface*), nous publions un essai qui retrace l'histoire des « idées suisses », ceci pour planter en quelque sorte le cadre de notre réflexion. La partie centrale (*polyphonies*) est composée de douze contributions de journalistes qui apportent un éclairage sur le thème « médias et conscience nationale ». En troisième partie (*contrepoints*), nous réunissons les analyses des trois acteurs politiques. Dans la quatrième partie (*conclusion*), nous essayons de tirer quelques fils de ces analyses enchevêtrées.

Ce livre a les avantages et les limites d'un ouvrage collectif. L'avantage, c'est la diversité des points de vue et des styles. L'inconvénient réside dans le caractère parfois dissemblable des contributions, et parfois, au contraire, dans un certain nombre de redites. Nous ne pouvons ni ne voulons cacher cela au lecteur : ce livre ressemble à une joyeuse *jam session* ou à un petit concert de chambre orchestré dans la spontanéité. Les musiciens montent sur scène, accordent en vitesse leurs instruments – et puis c'est parti. C'est dire que tout ici n'est pas réglé comme du papier de musique. Mais espérons que le charme et la fraîcheur seront de la partie.

Un thème commun se dégage néanmoins de ces textes : la conviction que la culture politique de la Suisse présente bien des aspects qui méritent d'être défendus. Les idées suisses ne doivent pas être passées, « ringardes ». Peut-on être suisse, aujourd'hui ? Oui, on le peut. Le temps où l'on faisait rimer « suissitude » et « suicitude » est révolu, heureusement.

Ce livre aimerait susciter la réflexion sur ce que pourraient être les idées suisses d'aujourd'hui et de demain. Nous sommes conscients du caractère lacunaire, essayiste, rapide de cette approche. Les auteurs de cette publication ont écrit leurs contributions en marge de leur travail, souvent les soirs et les dimanches : dans le domaine de l'écriture, aussi, prévaut en Suisse le système de milice. Contrairement aux écrivains français, nous n'avons pas de « nègres » ; l'absence de tradition coloniale se reflète même dans les livres...

Il nous reste à remercier toutes celles et tous ceux qui ont rendu cette aventure possible. Un grand merci d'abord à l'association « Rencontres suisses – Treffpunkt Schweiz », et en particulier à son Comité, à son président Niklaus Lundsgaard-Hansen ainsi qu'à sa secrétaire centrale Mireille Renaud. Un grand merci à Michel Moret des Editions de l'Aire qui nous a fait confiance. Un grand merci ensuite à tous les auteurs qui ne nous ont pas tenu rigueur des mails et SMS à caractère harceleur que nous leur avons envoyés ces derniers temps, mais qui, au contraire, nous ont livré les textes à l'heure, malgré un échéancier extraordinairement serré. Un merci particulier à Eric Burnand qui ne nous a pas seulement donné un texte et trouvé le titre de ce recueil, mais nous a également fait bénéficier de nombreux conseils judicieux et constructifs. Puis merci à Jean-Jacques Steiner qui a traduit les textes de Niklaus Lundsgaard-Hansen et de Hanspeter Lebrument, ainsi qu'à Cynthia Defago qui, à côté de son travail d'hôtelière, a bien voulu relire ces manuscrits. Et finalement un grand merci à notre ami et confrère Alain Pichard qui une fois de plus, a volé à notre secours.

Christophe Büchi

**Tous les pays  
qui n'ont plus de légendes  
sont condamnés à  
mourir de froid.**

**Patrice La Tour du Pin**

## Préface

La Suisse est-elle une réalité ou une simple idée ? Quelles images avons-nous de ce pays, quelles vérités pouvons-nous attester, et pour qui ? Dans la présente publication, des journalistes ainsi que des politiciens font valoir leur point de vue sur l'idée suisse et se demandent, pour certains, si elle existe réellement ! Il vaut la peine de se demander comment elle est apparue, si elle est encore d'actualité et si elle aura toujours un sens demain.

Dans sa dénomination même, notre association « Rencontres suisses – Treffpunkt Schweiz » fait référence à la notion de suisse. Depuis soixante ans, nous sommes convaincus qu'il existe une idée suisse et qu'elle va durer. Nous voulons nous investir pour que soient mises en valeur les diverses facettes du dialogue, et les possibilités de rencontres, au sein du pays. Si les différences culturelles ou linguistiques sont justement ce qui fait la richesse de la Suisse, elles sont aussi une source de tensions qui débouchent souvent sur des conflits et qui mettent en relief les intérêts divergents en présence. Nous aspirons au multilinguisme, au partenariat social, à l'entente entre les générations, à la coopération entre la ville et la campagne ainsi qu'à la tolérance. En effet, la cohésion suppose au préalable une ouverture d'esprit.

Les « Rencontres suisses – Treffpunkt Schweiz » veulent promouvoir une Suisse qui met en évidence les valeurs politiques primordiales et centrales que sont l'Etat de droit, la démocratie, le fédéralisme et le respect des droits humains ; un pays qui est conscient de la complexité de son origine et

de son présent ; un pays qui reconnaît les potentiels exceptionnels de son plurilinguisme, sans oublier sa diversité religieuse, ses structures étatiques subtiles et la vitalité d'une riche palette culturelle. Nous voulons mettre en relief une Suisse consciente de ses responsabilités envers la société, le monde politique et l'économie, donc un pays qui ne fait pas que défendre ses privilèges, mais qui transmet ses valeurs à d'autres humains et qui investit une partie de sa richesse dans l'aide aux plus démunis.

La notion d'idée suisse mérite que beaucoup de gens se penchent sur sa signification. La présente publication y contribue d'une manière critique, indépendante et même bienveillante. Les auteurs ne tombent pas dans l'idéalisation, mais indiquent plutôt de quelle manière il vaut la peine de s'engager. Toutefois, de nombreux dangers guettent les valeurs substantielles et essentielles de la Suisse. L'un des plus graves est l'indifférence de maintes personnes envers cette ou « leur » Suisse. Je serais heureux que le présent ouvrage incite nombre de citoyens à s'engager de nouveau en faveur d'une Suisse ouverte au dialogue et où il fait bon vivre.

Je remercie les auteurs de leur contribution et les éditions de l'Aire de la réalisation de cet ouvrage. Mes remerciements vont aussi à Christophe Büchi, directeur de la publication et co-auteur, dont l'engagement personnel a contribué de manière décisive à la parution de ce beau livre.

Niklaus Lundsgaard-Hansen  
Président des « Rencontres suisses –  
Treffpunkt Schweiz »

Pascal Décaillet

## Eteignons les radiateurs

Le bonheur est dans le pré, écrivait Paul Fort, et les pays de prairie seraient des terres de gens heureux. Ainsi, la Suisse, petit pays d'Europe, notre pays. Quel pays ?

Terre de cocagne ou grande illusion, bonheur de paître, rêves d'herbages, nostalgie des altitudes ? Ou plutôt guerres confessionnelles, mémoire pâteuse, cauchemars enfouis, boîte noire perdue, dans le fond moiré d'un lac de montagne ? Pays de songes ou de mensonges ? Et ce rapport à l'étranger, si rêche, si difficile, et cet anglais que nous commençons à parler entre nous, par progressif abandon d'un lien trop longtemps mythifié, et ce blocage européen, cette sourde impasse, ces espérances sous l'étouffoir. Il est sans doute plus facile à un rongeur de se sortir d'un labyrinthe qu'à un Suisse de saisir les ressorts profonds de son propre pays. Serions-nous, en ce théâtre qu'on dit mondialisé, des citoyens de laboratoire ?

Pays de rêves ? Non : pays de trêves, tout au plus. Nous n'aurions signé, entre nous, depuis le début, que de lâches cessez-le-feu. Entre catholiques et protestants au XVI<sup>e</sup> siècle, entre radicaux et conservateurs à la fin du XIX<sup>e</sup>, par peur du prolétariat en novembre 1918, entre patrons et syndicats en 1937. Nous n'aurions fait que panser nos plaies, urgence après urgence, colmater les brèches. L'inquiétude serait notre chaude et perfide maîtresse ; la fausse placidité, avec bedaine de notaire, notre couverture sociale. Pour fuir quelle béance ? Feindre d'ignorer quel mal secret ? La Suisse est un mystère. Il fallait, avant toute dissertation sur ce pays, commencer par dire cela.

## Humus et résonance

Autre chose, qui n'est pas moindre : j'aime ce pays. Parce qu'il est le mien. Parce que j'y suis né, j'y ai passé ma vie, toutes raisons largement suffisantes, me semble-t-il, pour fonder un attachement. Un lien du cœur, quelque chose de terrestre, affaire d'humus et de racines, toutes mes origines valaisannes, et de vue, mais mes repères à Genève, pour y avoir grandi, et toute mon identité suisse dans l'élixir rhodanien de cette double appartenance. Ce sont les fleuves et les paysages qui nous façonnent, l'inflexion de quelques voix, proches ou loin-

taines, la trace du sentiment, l'inspiration d'une colline, le souvenir des morts. Les grandes démonstrations, la glace hautaine des enchaînements logiques, tout cela ne vient qu'après. Longtemps après. Aimer un pays me semble bien davantage affaire de résonance que de raisonnement. C'est peut-être pour cela, le goût de la chose dite, à haute voix, de la parole partagée, fût-elle querelleuse, que j'ai choisi, il y a bien longtemps, de faire de la radio. Ce média qui me semble, par essence, inséparable de la citoyenneté. Nous y reviendrons.

Non, l'Histoire suisse, n'en déplaise à Denis de Rougemont, est tout sauf celle d'un peuple heureux. Elle est de rides et de crevasses, de gerces tenaces, d'acidités camouflées, de récits corrigés, qu'on tenterait de lire en transparence, par palimpsestes, en désespérance perdue de la version première. Elle est l'Histoire de nos divisions : la Réforme, les Guerres de Religion, les combats entre républicains et patriciens autour de 1798, le grand chaudron de 1848, suivi du Sonderbund, puis du Kulturkampf, les luttes au corps entre radicaux et conservateurs, la grève générale de 1918, les mensonges autour de la Seconde Guerre mondiale, la honte du « J » sur les passeports, l'infâme statut des saisonniers, la xénophobie des années soixante et septante.

Tout, sauf un scénario d'idylle, et c'est tant mieux ! L'Histoire, toujours et partout, est tragique, celle d'un pays comme celle de nos destins humains. Elle est tissée, comme l'écrit le grand Agrippa d'Aubigné (la lecture des « Tragiques » devrait être obligatoire dans les écoles) de sang et d'ordures, de meurtres, de lâchetés et de silences, de secrets de famille, de complots d'intérêt, de noces chez les petits-bourgeois, de banquets de dupes, et de nomades misères, anonymes, sous les murs de nos villes. Car au-delà du cercle de craie de la Cité, la Polis aristotélicienne, au-delà de nos querelles, qui sont encore bien insonores, il y a toute la métèque errance des exclus : réfugiés, sans papiers, paumés, désespérés. Ceux qui s'absentent de voter, et ceux, bien pire, qui s'absentent d'exister.

(suite en page 19)

## Table des matières

Préface

Ouverture

Préface

Christophe Büchi

600 ans (ou presque) d'idées suisses

Polyphonies

Eric Burnand

De la Suisse dans les idées

Philippe Barraud

Un super-patriotisme

Moreno Bernasconi

Quand on brade les bijoux de famille

Pascal Décaillet

Eteignons les radiateurs !

Patrice Favre

Un croix blanche sur fond rouge

Marc-Henri Jobin

L'idée suisse à l'heure

de l'« économiquement correct »

Joëlle Kuntz

Le retour des patriotes

Hanspeter Lebrument

Pourquoi l'association Schweizer Presse a-t-elle besoin de Presse suisse ?

Luis Lema

Eloignons la Suisse !

Peter Rothenbühler

Un vieux couple qui fait chambre à part

Chantal Tauxe

La meilleure idée suisse : vivre ensemble

Michel Zendali

La nation du souci, souci d'une nation

Contrepoints

Alain Berset

Il est interdit d'avoir raison

Martine Brunschwig-Graf

Les médias au cœur du processus identitaire

Charles Favre

Une diversité exigeante

Conclusion

Notices biographiques



## UNE AIRE HELVÉTIQUE

(Suite de la page 18)

**Le miracle des gares**

Ils étaient là, ces exclus, parmi nous, dans sept gares principales de Suisse romande où nous avons choisi, avec mes collègues Jean de Preux, Pierre Berset et nos correspondants régionaux, en cet automne électoral 2003, de nous extirper de nos studios chauffés, d'aller porter sept heures de débat citoyen au milieu de la vraie vie, glauque et sublime, dérisoire et noble, rampante et humaine, tout simplement. Ils étaient là, comme des ombres, et nos débats politiques, pour la plupart d'entre eux, devaient relever d'un impossible Talmud, astral, indéchiffrable : querelles de nantis, d'initiés, céleste et byzantine préciosité, d'un autre ordre. C'était du moins, *a priori*, ce que je craignais. C'était sans compter... le petit miracle.

Le miracle, c'est que certains de ces invisibles passants, parfois, l'espace d'un débat, ont choisi de rester. S'agglutiner à notre estrade. Et même, sont intervenus au micro, ont interpellé les candidats au Conseil des Etats. Pendant quelques dizaines de minutes, ils avaient repris pied à l'intérieur du cercle. A ce moment-là précis, j'ai, d'une flamme, compris la force du mot « citoyenneté ». J'ai saisi que les débats devaient se faire dehors, dans la vie, la vraie, dans le froid, au milieu des gens, et non dans le confort d'un studio. Oui, c'est dans la grisaille de ces gares que j'ai parachevé ma haine des radiateurs, de la position assise, des chaises, des tables. Car le débat citoyen, dans l'audiovisuel, doit impérativement se faire debout. Et en mouvement. Ca n'est pas une posture dramaturgique. C'est une nécessité vitale.

Les médias, en Suisse, ont-ils pour devoir de cimenter la cohésion nationale ? Ma réponse est claire, c'est non. Les médias ont pour mission d'informer, de creuser, d'enquêter, porter le débat, commenter, mais ils ne sont ni les maçons de nos fissures, ni les pompiers de nos brasiers. Cela posé, la Suisse étant ce qu'elle est, cette petite fleur fragile, ce délicat équilibre de mutualités, il me semble rédactionnellement (et non moralement) du plus haut intérêt de tout faire pour en dévoiler la fine et subtile horlogerie. En souligner, sans mentir, les lignes de fracture. Et surtout, toute guerre déclarée à la langue de bois, en faire débattre la classe politique.

J'ai déjà dit du débat politique qu'il devait se jouer debout, dehors, parmi les gens. J'ajoute qu'il doit être sonore, et non simplement susurré, et que monte le ton, et que rugisse un peu la polémique ! Pourquoi diable nos élus devraient-ils pérorer en ronronnant, comme des matous trop bien nourris, dans l'assise et notariale tranquillité d'un salon bourgeois ? Dans la vie, dans les bistrotts, dans la rue, les gens s'engueulent, et c'est très bien : nous ne sommes ni au Paradis, ni dans un couvent, mais sur la solide et rugueu-

se écorce de notre bonne vieille Terre. La que- relle, le désaccord sont constitutifs de nos vies, de nos Histoires. Ils sont, surtout, depuis la Révolution française, le pivot de la citoyenneté, qui est fruit d'antagonismes, et non de lâches consensus. Que ces désaccords s'entendent, haut et fort, que nos disputes citoyennes soient clairement posées : c'est le moins qu'on puisse attendre d'un débat politique.

**Silhouettes irréelles...**

Il fut un temps, pas si lointain, j'étais enfant, et même ado, où les Suisses ne connaissaient absolument pas le nom de leurs conseillers fédéraux, encore moins celui du président de la Confédération. Ni les conseillers d'Etat de leur canton, ni leurs parlementaires. Les médias ne parlaient que très peu de politique suisse. Nos ministres étaient des créatures lointaines, noir et blanc, haut-de-forme, à la limite de l'irréel : parfois, pour l'inauguration d'un tunnel ou d'un tronçon d'autoroute, on les voyait couper un ruban. C'était déjà énorme, comme présence. Ils avaient daigné descendre de l'Olympe.

Ainsi, Hans Peter Tschudi. Cet immense conseiller fédéral, père de nos assurances sociales, infatigable réformateur de l'AVS, n'était pour moi qu'une silhouette, au demeurant féline, élégante. Un homme courtois, toujours tiré à quatre épingles. J'avais pourtant quinze ans lorsqu'il s'est retiré ; largement à l'âge de raison, je connaissais déjà par cœur la politique française. Tschudi : j'aurais aimé, moi, l'entendre en direct dans les médias, le voir affronter le parlement. J'aurais apprécié qu'on m'explique son combat républicain et redistributeur. Mais la seule image qu'on nous en donnait, à l'époque, c'était l'ennui convenu des officialités.

Il a pourtant écrit l'Histoire de notre pays, il a été le meilleur conseiller fédéral des années soixante. Mais à mes yeux, personne, jamais, ne le mettait politiquement en relief. Nos élites journalistiques, en ce temps-là, n'avaient d'yeux que pour le Vietnam, l'Amérique latine. La Suisse était considérée, au fond, comme hors du champ politique. Il n'y avait pas de politique suisse. Le pouvoir était un champ d'éther, invisible, céleste. C'était pourtant mon pays, mon environnement. C'étaient les rapports de force autour de moi. Et personne n'en parlait. C'est sans doute, consciemment ou non, par réaction à cette ère d'anesthésie, et aussi par souci de continuer le travail des grands éveilleurs de ma conscience politique suisse, Jacques Pilet, Pierre-André Stauffer, Gil Baillod, Denis Barrelet, Claude Torracinta et quelques autres, que je me suis lancé, à corps perdu, dans les débats citoyens. Au milieu des gens. Et sans radiateur.

*De la Suisse dans les idées.* Frs. 27.–

# Une lecture de Ramuz

par Jacques Chessex



**Je ne retouche aucun de ces textes : ils ont été écrits dans le saisissement, et la nécessité de l'émotion. Je lis Ramuz depuis l'enfance, il n'a pas cessé d'être l'exemple d'un très grand style, avec le même effet sur moi que Flaubert, Céline et Joyce.**

**Lire Ramuz, c'est entrer dans une écriture plastique et mystique. C'est ce que j'entends, quand je dis cet auteur élémentaire. Pour le reste, je ne contourné ni n'épuise le sujet, — comme tous les sujets vrais, il résiste.**

J.C.

Jacques Chessex : *Ecrits sur Ramuz*

104 pages – Coll. l'Aire bleue – ISBN : 2-88108-744-2 – Frs. 15.–

## QuestionAire du LittérAire

Etes-vous un Suisse intégré ?

Quelques hommes politiques suisses au degré d'hospitalité zéro manifestent leur bassesse d'une manière insistante. Il est vrai que la bêtise insiste toujours. Cela a inspiré *Le LittérAire* à soumettre ce questionnaire à ses lecteurs.

1. Connaissez-vous le nom du Président de la Confédération ?
2. Connaissez-vous les paroles d'un chant patriotique ?
3. Avez-vous suspendu une photo du Général Guisan sur un mur de votre lieu d'habitation ?
4. Jouez-vous régulièrement au jass ?
5. Avez-vous un couteau suisse en permanence sur vous ?
6. Portez-vous des bretelles les jours de fêtes ?
7. Préférez-vous les roestis à la paella ?
8. Allez-vous jouer au Loto le samedi soir, au moins une fois par mois ?
9. Estimez-vous que l'on devrait limiter la liberté de religion et de culte ?
10. Devrait-on relancer le délit de faciès ?

Si les non sont moins nombreux que les oui, vous êtes un Suisse mal intégré et vous devriez retourner votre passeport au secrétariat de l'Union Démagogique du Centre.

## Impressum

**Editeur responsable :** Association des amis de l'Aire – C.P. – 1807 Blonay  
**Photocomposition :** Alain Girardet, Penthalaz  
**Impression :** Presses Centrales S.A., Lausanne  
**Comité de rédaction :** Madeleine Hirtzel, Cyril Méan, Blanche Page, J.-R. Tschumi

**Pour vos commandes :**

Tous les livres des Editions de l'Aire sont en vente dans les bonnes librairies. Vous pouvez aussi les acquérir auprès de l'éditeur :

C.P. 57, 1800 Vevey  
 Tél. 021 923 68 36 – Fax 021 923 68 23 – Courriel : [editionaire@bluewin.ch](mailto:editionaire@bluewin.ch)

## La Vie à l'envers

de Jean-Marie Adatte

### Bons mots et humour féroce

Le titre du dernier livre de Jean-Marie Adatte, *La Vie à l'envers*, est à prendre à la lettre. Son héroïne, Chelsea Norman, centenaire heureuse de l'an 2024, a été désignée par le sort comme candidate potentielle de la croisière *Explorator II*. On ne l'invite pas à participer à la dernière conquête spatiale (en 2024 le lancement des fusées est devenu tout ce qu'il y a de plus commun), mais à remplir pour une nouvelle centaine d'années, à l'envers cette fois-ci. Oui, à l'envers, à rebrousse-poil, d'amont en aval, de la vieillesse à l'enfance ! Une prise de Combec, la pilule mise au point par les scientifiques du *Ministère de la Sénescence*, et l'organisme inverse son système de croissance, ramenant ainsi l'individu, à un rythme égal mais inversé, au commencement de tout, qui devient ici la fin.

A plus de cent ans, réapprendre à parler, marcher et écrire !

Isaline Maffli

Vous êtes pris de tournis ? Ce n'est que le début. Ajoutez l'obligation, pour les candidats de cette croisière au courant inversé, de renoncer à la mémoire sous peine de finir écartelés entre leur vie antérieure et postérieure, et vous comprendrez que la croisière ne s'amuse plus. C'est ainsi que

Chelsea Norman devra réapprendre à parler, marcher et écrire à plus de cent ans, et qu'elle ne reconnaîtra plus ni sa famille ni son mari, même si ce dernier réapparaîtra sous forme fantomatique.

**Bons mots et humour féroce**

Parsemé de situations rocambolesques, telle la rencontre en « boîte » de l'héroïne avec son arrière-petit-neveu, ou l'anniversaire concomitant des 20 ans d'une mère et de sa fille, le récit s'avale à la manière d'une gourmandise que l'on dévore jusqu'à la dernière miette. Jean-Marie Adatte nous régale de ses bons mots et d'un humour féroce, tout en laissant poindre une critique de toutes les dérives vers lesquelles semble se diriger notre société.

*La Vie à l'envers*, de Jean-Marie Adatte. Editions de l'Aire, Vevey 2005.

160 pages  
 ISBN : 2-88108-753-1  
 Frs. 30.–



## UNE AIRE BLEUE

# Le fond de l'Aire est bleu

## L'Aire bleue – Collection de prestige

1. Alice Rivaz :  
*Comme le sable*, roman  
Préface de Françoise Fornerod  
2-88108-313-7
2. Maurice Chappaz : *Le Garçon qui croyait au paradis*, récits  
Postface de Georges Anex  
2-88108-331-5
3. Jacques Mercanton :  
*Celui qui doit venir*, roman  
Postface de Georges Anex  
2-88108-342-0
4. Maurice Chappaz :  
*La Veillée des Vikings*, récits  
2-88108-363-3
5. Yvette Z'Graggen, *La Punta*  
2-88108-379-X
6. Gaston Cherpillod :  
*Le Gour noir*, roman  
Postface de Jean-Samuel Curtet  
2-88108-383-8
7. Jacques Mercanton :  
*L'Amour dur*, nouvelles  
2-88108-384-6
8. Corinna Bille :  
*Œil-de-mer*, roman  
Postface de  
Christiane P. Mackward  
2-88108-385-4
9. Monique Saint-Héliier :  
*Quick* suivi de *Premiers écrits*  
Postface de Jean-Luc Seylaz  
2-88108-398-6
10. Corinna Bille :  
*Forêts obscures*, roman  
Préface de Maurice Chappaz  
2-88108-405-2
11. Alice Rivaz :  
*Le Creux de la vague*, roman  
Préface d'Erika Scheidegger  
2-88108-414-1
12. Yvette Z'Graggen :  
*Le Filet de l'oiseleur*, roman  
Préface de Jean-Georges Lossier  
2-88108-415-X
13. Michel Goeldlin :  
*Le vent meurt à midi*  
2-88108-461-3
14. Jean-Pierre Schlunegger :  
*Œuvres*  
Préface d'Yves Velan  
2-88108-479-6
15. Thomas Hürlimann :  
*La Tessinoise*, nouvelles  
Traduit de l'allemand par  
Martine Magnaridès  
2-88108-480-X
16. Alice Rivaz :  
*Comptez vos jours*  
2-88108-483-4
17. Yvette Z'Graggen : *Les Collines*  
2-88108-484-2
18. Alice Rivaz : *Jette ton pain*  
2-88108-486-9
19. Jacques Mercanton :  
*Le Rêve arabe*  
2-88108-487-7
20. Fernand Auberjonois :  
*L'Île aux feux*, récit  
Postface de Bertil Galland  
2-88108-488-5
21. Robert Walser :  
*Rêveries et autres petites proses*  
Traduit de l'allemand par Julien  
Hervier  
Préface de Frédéric Brument  
2-88108-491-5
22. Yvette Z'Graggen :  
*Les Années silencieuses*  
2-88108-492-3
23. Alice Rivaz :  
*Ce nom qui n'est pas le mien*  
2-88108-509-1
24. Alain Rochat :  
*Fuir pour être celui qui ne fuit  
pas*  
2-88108-511-3
25. Alice Rivaz :  
*La Paix des ruches*  
2-88108-516-4
26. Yvette Z'Graggen :  
*Matthias Berg*  
2-88108-518-0
27. Corinne Desarzens :  
*Aubeterre I*  
2-88108-522-9
28. Corinne Desarzens :  
*Aubeterre II*  
2-88108-523-7
29. Daniel Maggetti : *Chambre 112*  
Préface d'Olivier Beetschen  
2-88108-534-2
30. Marie-Claire Dewarrat :  
*L'Été sauvage*  
Préface d'Anne Peiry  
2-88108-535-0
31. Marcel Raymond :  
*Le Sel et la cendre*  
2-88108-549-0
32. Adrien Pasquali :  
*Eloge du mi-grant*  
2-88108-563-6
33. Yvette Z'Graggen :  
*Ciel d'Allemagne*  
2-88108-564-4
34. Corinna Bille :  
*Les Invités de Moscou*, roman  
Préface de Bertil Galland  
2-88108-570-9
35. Daniel Maggetti :  
*Lectures conseillées*  
2-88108-575-X
36. Jacques Roman :  
*L'Ouvrage de l'insomnie*  
2-88108-577-6
37. Alice Rivaz, Coffret  
2-88108-584-9
38. Pierre-Alain Tâche :  
*Chroniques de l'éveil*  
Préface de Patrick Amstutz  
2-88108-608-X
39. Alice Rivaz :  
*L'Alphabet du matin*  
Préface de Claire Krähenbühl  
2-88108-613-6
40. Yvette Z'Graggen : *Cornelia*  
2-88108-614-4
41. Monique Laederach :  
*Trop petits pour Dieu*  
2-88108-615-2
42. Jacques Périer :  
*Poussières d'Asie*  
Préface de Mireille Callu  
2-88108-653-5
43. Janine Massard :  
*Ce qui reste de Katharina*  
2-88108-631-4
44. Jacques Roman,  
*Toutes les vertus du désert*  
Préface de Daniel Maggetti  
2-88108-636-5
45. Pierre-Laurent Ellenberger :  
*Le Marcheur illimité*  
2-88108-647-0
46. Gustave Roud :  
*Le Repos du cavalier*  
Préface de Jacques Roman  
2-88108-656-X
47. Ludwig Hohl :  
*Tous les hommes presque tou-  
jours s'imaginent*  
Traduction de l'allemand par W.  
Weideli  
2-88108-019-7
48. Jacques Mercanton :  
*Écrits sur James Joyce*  
2-88108-621-7
49. Claudio Fedrigo :  
*Portraits d'écrivains en toute li-  
berté*  
2-88108-651-9
50. Philippe Dubath :  
*Zidane et moi*  
2-88108-650-0
51. Jacques Chessex :  
*Portrait des Vaudois*  
2-88108-684-5
52. Yvette Z'Graggen :  
*Un temps de colère et d'amour*  
2-88108-691-8
53. Yvette Z'Graggen : *La Lézarde*  
2-88108-692-6
54. Janine Massard : *Comme si je  
n'avais pas traversé l'été*  
2-88108-685-3
55. Cla Biert : *La Mutation*  
Préface de Curdin Arquint  
2-88108-687-X
56. Jacques Mercanton :  
*Le secret de vos cœurs*  
2-88108-696-9
57. Daniel Maggetti :  
*La Mort, les anges, la poussière*  
2-88108-697-7
58. Gilbert Pingeon :  
*Coffret :  
Trilogie des années bleues*  
2-88108-698-5
59. Corinne Desarzens : *Ultima latet*  
2-88108-723-X
60. Corinne Desarzens :  
*Carnet madécasse*  
Préface de Michel Audétat  
2-88108-722-1
61. Eugène : *Mon Nom*  
2-88108-737-X
62. Michel Moret :  
*Le Livre bleu des citations*  
2-88108-728-0
63. Francis Giauque : *Œuvres*  
Préface de Hughes Richard et  
Postface de Jean-Jacques Queloz  
2-88108-736-1
64. Rose-Marie Pagnard :  
*La Leçon de Judith*  
Préface de Sylvie Jeanneret  
2-88108-742-6
65. Monique Saint-Héliier :  
*La Cage aux rêves*  
Préface d'Alexandra Weber  
2-88108-725-6
66. Jacques Chessex :  
*Écrits sur Ramuz*  
2-88108-744-2
67. Plinio Martini : *Poèmes inédits*  
Traduits par Dominique Hauser  
– édition bilingue  
2-88108-727-2
68. Gilbert Pingeon :  
*Les Années bleues*  
Préface de B. Liègme  
2-88108-757-4
69. Gilbert Pingeon : *Leçon d'oubli*  
2-88108-758-2
70. Gilbert Pingeon :  
*Le Saut de l'ange*  
2-88108-759-0
71. Marguerite Burnat-Provins :  
*Le Livre pour toi*  
Préface de C. Dubuis  
2-88108-765-5
72. Raphaël Aubert :  
*La Bataille de San Romano*  
Préface de C. Dubuis  
2-88108-769-8
73. Yvette Z'Graggen :  
*Mémoire d'elles*  
2-88108-724-8
74. Hughes Richard : *Neiges*  
2-88108-783-3
75. Jacques Mercanton : *La Sybille*  
2-88108-784-1
76. Maurice Chappaz : *L'Homme qui  
vivait couché sur un banc*  
2-88108-785-X



## UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

# La Cage aux rêves

 de Monique Saint-Hélier

## Préface

En 1930, Monique Saint-Hélier, à Paris depuis quatre ans, commence *La Cage aux rêves*, son premier roman. Elle a déjà signé deux petites plaquettes, *A Rilke pour Noël* et *Les Rois mages*, aux Editions du Chandelier à Berne en 1927, amorce timide du métier d'écrivain en hommage à l'œuvre de son ami poète. Comme le dit Blaise Briod, son mari, « Monique n'avait jamais songé à faire carrière dans les lettres : rien ne l'attirait plus fortement (dans l'ordre de la création) que la peinture et elle a toujours prétendu qu'elle s'était mise à écrire d'abord pour payer les dettes invraisemblables qu'une bonne avait faites sur notre dos et dont, en sa qualité de maîtresse de maison, elle se sentait responsable ! C'est bien, en effet, l'origine matérielle, sinon la cause de *La Cage aux rêves*. Les dettes se sont payées autrement, mais l'écrivain était né ». La motivation profonde qui sous-tend le choix décisif de l'écriture face à la peinture dépasse cependant l'anecdote : à partir de 1927, la santé de Monique Saint-Hélier, âgée alors de trente-deux ans, se détériore rapidement ; elle se trouve aux prises avec des maux divers, difficiles à cerner – il s'agit certainement d'une maladie dégénérative –, qui la condamnent peu à peu à vivre alitée. Dépendante des autres, l'espace clos d'une chambre pour seul horizon, elle trouve dans l'écriture une échappatoire à son quotidien. C'est désormais à travers la création romanesque et la remémoration qu'elle peut avoir accès au monde sensible, à cette vie chaude et active dont elle sera privée jusqu'à sa mort.

Dans ce premier roman, la fiction se mêle aux souvenirs d'enfance de l'auteur, dévoilant à travers l'existence de l'héroïne, Béate, un pan de sa propre histoire. Le romancier français Jean Cassou, ami de Monique Saint-Hélier et de Blaise Briod à Paris, est profondément touché à la lecture du manuscrit : « Il n'y a pas une phrase là-dedans qui ne soit chargée, à en succomber, d'une extraordinaire tendresse. Et c'est à se demander vraiment comment son auteur peut porter, tout seul, ainsi, tant de souvenirs déchirants, d'élans, et toutes ces petites amitiés pour tant de choses que personne ne voit, ni n'aime, ni ne peut voir et aimer. J'ai déjà dit à Blaise Briod que j'étais l'ami de ce livre, et je me suis juré de le faire paraître<sup>2</sup>. » En 1932, grâce à ses démarches assidues et au soutien d'Edmond Jaloux qui en signe la préface, *La Cage aux rêves* paraît chez Corrêa et crée la surprise dans le monde littéraire de l'époque : livre à part « qui mène une vie sourde et continue à l'écart pour ainsi dire de la littérature » pour Edmond Jaloux, livre « rugueux et par essence même déconcertant » pour Gabriel Marcel (*L'Europe nouvelle*, 16 septembre 1932). En la comparant à Katherine Mansfield et à Rilke, les critiques soulignent d'emblée la modernité du style de Monique Saint-Hélier.

Qu'en est-il aujourd'hui ? *La Cage aux rêves* reste un texte surprenant qui, par sa nature même et son approche du sujet, déconcerte le lecteur. C'est un récit hybride, sorte de journal ouvert où la confession se mêle au roman et se transforme même, dans la dernière partie, en une lettre à un personnage fictif. Par ailleurs, les souvenirs d'enfance, réels ou romancés, côtoient une réflexion d'une amère maturité sur la mort et la maladie. Il est ainsi inutile de

chercher une unité temporelle ou narrative ; l'ordre discontinu de la mémoire agence le récit, assumé tantôt par l'enfant, tantôt par l'adulte qui se souvient. Une sensation d'étrangeté et de distance naît ainsi à la lecture, comme si cette histoire n'avait pas été écrite pour être lue, comme si l'on avait directement accès, et sans explication aucune, à l'inconscient du personnage où se bousculent sensations et souvenirs. Gabriel Marcel, dans son compte rendu, laisse entendre qu'il a éprouvé ce même sentiment : « c'est [...] quelque chose

des êtres qui n'ont pas eu le temps de vivre, qui trouvaient le cœur de Béate une cage étroite. Elle a ouvert la cage. Le livre n'a pas d'autre sens. Voilà.

Le récit se découpe en dix chapitres dont chacun, comme les perles d'un collier, forme une entité en soi, dévoilant à travers sensations, pensées et rêveries, la vision du monde de Béate, à différents moments de sa vie. Les chapitres sont regroupés en trois parties, chacune intitulée du nom d'un personnage

Le salut viendra aussi de l'imaginaire : l'héroïne se plonge dans de longues rêveries qui se déploient surtout dans une nature accueillante, comme le jardin rempli de tulipes ou l'arbre protecteur, « le vieux Turenne ». Le monde merveilleux, restitué dans toute sa richesse, aide Béate à mieux supporter la réalité. De même, la présence de Dieu et des histoires de l'Ancien Testament racontées par Madre habitent l'héroïne et peuplent son monde intérieur.

Mais c'est finalement la voie du souvenir qui permettra à Béate, devenue adulte, d'échapper à la mort. Dans les très belles pages finales où elle évoque les « hauts moments » de sa jeune mort, le souvenir de ses robes préférées vient soudain interrompre le récit de l'agonie : « La dernière robe : jaune celle-là, un crocus de satin, mais il manquait le printemps. Cette robe-là, c'est la robe de Rilke. On danse. Le jazz pousse la nuit tout au fond du jardin. On ignore pourquoi les arbres font ce silence de tragédie. Il ne se passe rien. Rilke parle de son enfance. Les étoiles giclent. Tendre ma robe, lui en rapporter une toute chaude, avec du ciel au bord. »

Ici, la réalité rejoint la fiction, car c'est bien Monique Saint-Hélier qui a rencontré Rilke lors d'une soirée d'été de 1923. Ainsi, les deux derniers chapitres, centrés sur la mort et la maladie, diffèrent du reste du livre : la fiction s'estompe et le récit s'émaille d'allusions à la vie de l'auteur. Par exemple, Béate, malade, se trouve à Paris (boulevard Raspail), suit un traitement à la morphine et se fait soigner par « l'Ange », surnom que l'auteur donne à son médecin et ami, le D<sup>r</sup> Pichet ; apparaissent aussi l'écrivain Jacques Maritain ou les Micheli, amis proches de Monique Saint-Hélier en 1930. Cette dernière partie s'apparente étrangement à certaines parties du *Journal* qu'elle commencera onze ans plus tard, au début de la guerre<sup>4</sup> : comme si la maladie et le sentiment d'une mort proche exigeaient une écriture du réel, loin de la fiction et du rêve.

*La Cage aux rêves* réunit ainsi de manière étonnante les deux pans de l'œuvre future de Monique Saint-Hélier. Elle annonce d'une part l'univers romanesque du « cycle des Alérac », basé sur le souvenir et la remémoration ; mais elle laisse aussi s'épanouir l'écriture diaristique, face cachée de l'œuvre de fiction, qui retrace la lutte quotidienne de l'écrivain contre la maladie et la mort.

Alexandra Weber Berney



Monique Saint-Hélier, rue des Fossés-St-Jacques entre 1927-1931.

comme une vie qui se rêverait elle-même rétrospectivement. » (*L'Europe nouvelle*, 16 septembre 1932.)

Monique Saint-Hélier a laissé dans ses manuscrits une note où elle essaie elle-même de définir ce premier roman :

Béate occupe les dix chapitres du livre. C'est un roman, si l'on veut bien ne pas donner à ce mot une définition stricte et étroite. Ce sont les moments les plus hauts d'une vie de petite fille d'abord, de jeune fille, de jeune femme, et même les moments les plus hauts d'une mort.

« Elle avait cru qu'il en serait tout autrement », qu'elle n'aurait qu'à rester simple, tranquille, et que les grands événements de la vie : bachot, mariage et mort, la prendraient à l'heure convenue sans bousculade et sans agitation.

Elle avait cru que pour aimer, il fallait au moins avoir dix-huit ans, et bien, là aussi, elle s'était trompée. La première fois qu'elle aima, elle avait huit ans, et puis treize, et puis toutes les années jusqu'à sa jeune mort. L'amour la cernait comme l'eau une petite île, il y avait toujours des flots, toujours des vagues, et l'on finissait toujours par naufrager. Un jour, il y eut un port, ce fut merveilleux, mais au moment où l'on rejoignait le plus haut bonheur, il fallut apprendre la mort. C'est un dur et lent travail. « Oh ! Gill, j'aurais voulu rester » – C'est tout.

Cette histoire n'aurait en soi aucune valeur, mais il y a autour de Béate des compagnons de route, des visages, des souvenirs,

(Madre, la belle-mère, Béate, l'héroïne et Gill, le mari de Béate), qui évoquent l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte de Béate. Cette structure posée, l'auteur s'évertue à la brouiller et à la dépasser, tissant un récit éclaté, où les voix de la narratrice et de l'enfant, les souvenirs et le temps présent se mêlent pour mieux montrer que rien dans la vie n'apparaît « à l'heure convenue sans bousculade et sans agitation ». Loin de suivre le fil continu d'une vie, *La Cage aux rêves* est construit en étoile, avec en son centre les thèmes essentiels de l'amour et de la solitude. Car la vie de Béate est d'emblée bouleversée par la mort en couches de sa mère : « Au livre de la Vie, Dieu écrit : « 2 septembre : cœur blessé pour toujours. » » Cette blessure originelle place Béate à l'écart, séparée à tout jamais de ceux qui, dans sa famille et dans la société, ont reçu leur part vitale d'amour maternel<sup>3</sup>. Là est le premier sens de la « cage » du titre : ce drame initial enferme le cœur de Béate dans une prison psychologique, d'où elle tentera de s'échapper pour vivre.

La première issue est de chercher à partager sa souffrance avec les êtres blessés par la vie, comme l'homme qui rêve de soie jaune et d'Orient : « Sur les mers lointaines, mon cœur dansait comme une coquille de noix, le sien faisait eau de toute part. Nous étions deux bateaux perdus, sans mât, sans voiles, sans appel – perdus en mer, corps et bien. » Le livre tisse ainsi un réseau souterrain de vies malheureuses (Frend, Gaubert, Pierrine, Emma Kammer, jusqu'à cette femme qui se pend dans le grenier), sorte de communion des cœurs blessés, qui permet à Béate d'exister.

# Ukraine mère secrète

 de Catherine Azad

A peine arrivée chez Josiane à Bordeaux, tout a très vite dérapé. Pourtant, c'est elle qui a insisté pour me rencontrer. J'ignorais alors que son histoire personnelle m'entraînerait en Ukraine, entre cris et déchirements, résurgence de la Deuxième Guerre Mondiale et drames familiaux, retrouvailles et convalescence des âmes...

L'Ukraine est une terre qui pleure ses millions de morts gaspillés tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, même la Suisse y a laissé une empreinte. Or, c'est aussi une terre qui rit, qui se moque, qui chante, qui se saoule, qui se chamaille, qui désespère, mais surtout qui se relève après les coups. Elle vient d'en donner une nouvelle preuve... orange. J'aime

cet embrasement. Mes attaches, là-bas, m'aident quelque peu à dénouer l'écheveau entre l'Est et l'Ouest, un pont difficile à concilier pour Josiane. Car il y a du monde autour d'elle, aussi bien en France qu'en Ukraine. Des personnages dépassés par les événements, mais qui sont bel et bien de chair et d'émotions.

Fille d'immigrés de l'Est et portant – tout comme Josiane – ce lourd héritage politico-culturel, je l'ai talonnée dans la quête de son identité. Le cinéaste Frédéric Gonseth, a filmé toute l'aventure. Le documentaire enjambe parfois les limites de la sphère privée, en mettant à nu des zones d'ombres impossibles à assumer publiquement. C'est pour-

quoi les cassettes vidéo resteront définitivement dans leur carton. Qu'importe, le récit s'est tout de même imposé sur papier. Miroir aux reflets troublants !

Catherine Azad est née à Lausanne en 1951. Sa famille quitte la Russie et arrive en Suisse par la « petite porte » au début des années trente. Mariée au cinéaste Frédéric Gonseth, ils co-réalisent des documentaires depuis de nombreuses années, notamment sur les pays de l'Est. La première fois, c'était en Ukraine, discrètement à pied, avec leur fille, un âne et une petite caméra Hi8, au moment de la chute du Mur de Berlin.

190 pages – ISBN : 2-88108-750-7 – Frs. 29.–



## UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

# Les Forges du paradis

## Histoire d'une vie : Marguerite Burnat-Provins

de Catherine Dubuis

Les enjeux de la biographie

Dans l'avant-propos de la riche biographie qu'elle consacre à Marguerite Burnat-Provins, Catherine Dubuis relève les enjeux de son projet. Comment concilier ce que dit l'œuvre et ce qu'a été la vie de l'artiste, du moins dans sa première moitié ? Comment utiliser la proximité qui existe entre la femme peintre Marguerite Burnat-Provins et la femme écrivain Catherine Dubuis pour développer une empathie qui favorisera l'interprétation sensible des faits et gestes du sujet, sachant par ailleurs que tant de choses les séparent.

L'auteure nous fait part des réflexions qu'elle a conduites avant d'entreprendre l'élaboration de cette biographie.

« Précisément, comment écrire une vie de Marguerite Burnat-Provins ? Car faire le récit d'une vie, on le sait, c'est aussi inventer. C'est donc faire œuvre créatrice d'une certaine manière. Il s'agira pour moi de tenir en bride ma tendance à verser dans un romanesque de mauvais aloi, en m'appuyant sur les faits et les documents à ma disposition, mais en leur insufflant de la vie, en y faisant circuler du sang chaud, en les dotant des cris et des chuchotements que toute existence recèle. Là où les lecteurs attentifs s'inquiéteront de ne pas trouver le document précis à l'appui de tel dire, de telle analyse, là se déploiera l'espace propre de ma création.

» Et justement, les documents que je possède sont d'une telle hétérogénéité (textes autobiographiques, lettres, recueils de poèmes, tableaux et dessins, témoignages de tiers, articles et études, etc.) que j'en ai été embarrassée longtemps, avant de prendre conscience que tel est le destin de tout biographe. J'ai par ailleurs trouvé une nouvelle sérénité dans l'affirmation de Sartre (*L'Idiot de la famille*) qui dit à peu près ceci : l'hétérogénéité des sources ne fait que renvoyer à l'homogénéité de la personne. Il suffit (il suffit ?) de situer avec précision le contexte du document et le réseau d'interactions dans lequel il se trouve pris, pour en faire le meilleur usage possible. Dans le cas qui m'occupe, il faudra me garder d'utiliser telle lettre ou tel texte autobiographique sans me demander à qui et pourquoi ils ont été écrits ; une photographie, sans en examiner les circonstances et l'enjeu, etc. Tout cela peut sembler évident à quiconque s'est jamais mêlé d'écrire une biographie. Dans mon cas, il fallait que je mette ces éléments en place avant de commencer.

» Il va sans dire qu'aucune biographie n'est jamais définitive. Genre ouvert par essence, le récit d'une vie regorge de lacunes à combler, d'orientations à modifier, d'enjeux à redéfinir. Il appelle à de nouvelles découvertes, à de nouvelles lectures.

» Et maintenant, par où commencer ? Mauvaise question, dit Sartre à nouveau, car « on entre dans un mort comme dans un moulin ». Entrons alors dans cette vie par la mort du père. »

260 pages – ISBN : 2-88108-544-X – Frs. 36.–

## In memoriam Antoine Dousse

Dans la nuit du 7 janvier 2006, Antoine Dousse s'est paisiblement endormi. Agé de 81 ans, il avait pu passer dans sa famille les Fêtes de fin d'année, entouré de l'affection de ses enfants et de ses petits-enfants.

Né à Fribourg le 16 juin 1924, Antoine Dousse passe son enfance à la campagne, à Praroman et au Mouret, où ses parents possèdent une grande propriété ; pendant longtemps la famille y reviendra passer l'été. Après un baccalauréat latin-grec au Collège Saint-Michel, il fait ses études de lettres à Fribourg et à Paris. De 1949 à 1952, il est assistant de René Bady, puis de Pierre-Henri Simon à la Chaire de Littérature française de l'Université de Fribourg. En 1953, il reprend la Librairie de l'Université de Fribourg (L.U.F.) qu'il exploite jusqu'en 1970. Désormais jusqu'à la retraite, il enseigne les lettres anciennes et la littérature française à Lausanne et à Genève. Marié et père de trois fils, il habite Romont depuis 1969. Il publie en 1984 un ouvrage sur *Le Musée suisse du Vitrail*, en 1985 des extraits de son journal : *La Nuit la Source, carnet et feuillets sans date : 1940-1950*, en 1994 (avec d'autres) publié à l'Aire qui recevra le Prix Alexis-Peiry. Et *Témoin de l'homme : Hommage à Pierre-Henri Simon*, en 2001 *L'Or et le sable*, pages d'un journal : 1939-1974.

Fribourg, samedi 24 mars 1951

« On écrit contre la mort, qui est le scandale de la conscience, on écrit pour ne pas disparaître tout entier, pour rester présent encore en ce monde, attesté à chaque génération par de nouveaux lecteurs, après que le corps se sera dissous dans la terre. On écrit pour demeurer vivant dans la conscience et le cœur d'amis inconnus qui nous attendent dans les siècles à venir. Stendhal déclare quelque part qu'il écrit pour les lecteurs de 1936. Moi, je voudrais qu'en 2051, en 2251, des jeunes gens et des jeunes filles me lisent avec la même amitié que je voue à Virgile, à Keats, à Höderlin, à Maurice de Guérin ou à Toulet ».

Antoine Dousse : *L'Or et le sable*. Pages d'un journal : 1939-1974, éditions Faim de Siècle, 2001.

## Association des Amis de l'Aire

Le journal que vous avez entre les mains, *Le Littéraire*, vous a plu ? Des articles vous ont intéressé(e), énérvé(e), passionné(e), mécontenté(e), enrichi(e), bref, ont provoqué en vous une émotion ?

Vous aimeriez influencer sur la parution du *Littéraire* ?

Vous aimeriez même contribuer à sa richesse ?

Au minimum, vous souhaiteriez qu'il continue de paraître ?

Pour un seul oui à ces questions, vous pouvez adhérer à l'Association des Amis de l'Aire.

Consciente du rôle important que jouent les Editions de l'Aire dans la vie culturelle de notre pays, l'Association des Amis de l'Aire désire soutenir et promouvoir cet effort. Un des buts de notre association est de permettre la parution régulière du *Littéraire*, journal qui non seulement constitue un outil de promotion, un lien entre les écrivains, les lecteurs et les Editions, mais qui représente aussi un espace ouvert à la réflexion sur la production littéraire en général. *Le Littéraire* est diffusé gratuitement par le réseau des librairies suisses et étrangères où il connaît d'ailleurs un joli succès et peut être consulté sur le site des Editions : [editionaire.ch](http://editionaire.ch)

De plus, l'Association des Amis de l'Aire, qui se réunit annuellement pour son assemblée générale, permet à ses membres de rencontrer des écrivains, de participer d'une façon personnelle à la vie des Editions lors de manifestations telles que le Salon du Livre de Genève, en mai, ou la conférence de presse des Editions de l'Aire à Vevey, à fin août.

Vous pouvez demander votre adhésion (cotisation annuelle Fr. 40.–) par écrit ou par e-mail.

Association des Amis de l'Aire, Les Bains de l'Alliaz, CH 1807 Blonay,

[hjrm@bluewin.ch](mailto:hjrm@bluewin.ch) ou [cmean@psukhe.ch](mailto:cmean@psukhe.ch)

Pour l'Association des Amis de l'Aire : Madeleine Hirtzel

## Rédition d'un livre mythique

# Le Livre pour toi

de Marguerite Burnat-Provins

### Préface

A la fin de l'an de grâce 1906, à Vevey, paraît chez Süberlin & Pfeiffer, honorables éditeurs de la place, un livre qui, à peine sorti des presses, va créer un scandale sans précédent, non seulement sur les bords du Léman, mais aussi en Valais, et qui, de ce fait, connaîtra un prompt étouffement. Ce livre, c'est celui que l'on a dans les mains aujourd'hui, qui fit la renommée de son auteure et la consternation de ses proches. Car *Le Livre pour toi* n'est rien moins que la haute confiance ardente d'une femme amoureuse, ayant fait fi du qu'en dira-t-on et de son honneur de bourgeoise, pour crier publiquement sa passion. Cette femme, Marguerite Burnat-Provins, une Française d'Arras, a épousé en 1896 un fils de notable veveysan, Adolphe Burnat ; elle est venue s'établir dans la petite ville des bords du lac Léman, avec la ferme intention de poursuivre ses activités artistiques : elle est peintre et dessinatrice, conférencière et enseignante à ses heures. Le climat humide de Vevey et l'œil inquisiteur de ses belles-sœurs la poussent à fuir vers le Valais, où l'attire bientôt son ami Ernest Biéler, genevois d'origine, mais valaisan par passion. Aussitôt accueillie au sein du groupe des peintres de Savièse, elle préfère aux lointains bleutés du lac les étés secs et brûlants du Valais et l'atmosphère vivifiante de ses camarades artistes. Cela au détriment d'une réputation dont par ailleurs elle se soucie comme d'une guigne.

Cependant, quand elle tombe éperdument amoureuse d'un jeune ingénieur appelé Paul de Kalbermatten et qu'elle affiche sa liaison au vu et au su de tous, à Sion, où réside la famille de Paul, le scandale est tel qu'elle doit bientôt renoncer à cette thébaïde que représente la maison de son ami Biéler, mise généreusement à sa disposition et où elle reçoit son amant. Elle rompt avec son mari et quitte la Suisse en compagnie de Paul, qu'elle épouse en 1910. C'est ainsi que *Le Livre pour toi*, témoin d'une passion et source de scandale en Helvétie, sera édité à Paris en 1907, où il contribuera à faire largement connaître son auteur et sera son livre le plus souvent réédité au cours des années.

*Le Livre pour toi* est un recueil de cent chants, cent poèmes en prose qui célèbrent le bonheur de la passion et la beauté de l'amant, dans un lieu enchanté où règne un éternel été. Ivresse de la parole amoureuse (« la parole sacrée »), contemplation du corps de l'amant, exaltée par la richesse et la profusion de la nature alentour, fleurs et fruits en abondance dans ce nouvel Eden ; mais aussi angoisse intolérable de l'absence, et tentation de la mort pour enrayer la fuite du temps et le tiédisme fatal de l'ardeur amoureuse (« Mais je n'attendrai pas que nos baisers se fanent / j'appellerai la mort assise sur la ruine, / je lui dirai : prends-nous tous deux en même temps, / je rirai de la mort entre ses bras fervents. ») ; ou encore intuition désolée que le temps suspendu de la passion n'est pas viable, que son air est irrespirable (« O Sylvius, j'ai peur, quelque chose s'en va [...] O Sylvius, j'ai peur, quelque chose finit. / Est-ce en toi, est-ce en moi ? Je ne sais plus. »).

Cependant, le présent immédiat de la passion (« Je t'aime », cri qui ouvre le premier poème) ne s'étend que sur les deux tiers du livre. En effet, le chant LXVIII marque une double rupture importante dans l'économie du recueil, à la fois au niveau de l'espace et à celui du temps : « J'ai quitté ma maison douce », irruption du passé narratif dans le présent de l'aveu amoureux. A partir de ce moment, tout se passe comme si le temps reprenait son cours, tandis que l'amante entame une pérégrination le long du Rhône, vers le sud. Son itinéraire peut être reconstitué assez précisément : Orange (« la muraille énorme et mystérieuse que dix-huit siècles ont respectée »), Avignon (« la ville aux toits plats, aux murailles dorées comme un gâteau de miel frit »), Arles (« Les arènes sont vides et blanches au soleil et leurs arcs béants me regardent, sous le lin bleu du ciel »), Nîmes (« devant le temple d'Auguste et de Livie »), Aigues-Mortes (« En longeant le faite des murailles épaisses qui entourent la ville »), le Gave de Pau (« le gave courroucé que les rochers divisent »), Lourdes enfin (« la basilique dont les sept coupes, érigées dans le ciel, sont droites

comme des cires vierges prêtes à s'allumer »). Le livre d'amour devient journal de bord, hanté cependant par la figure de l'amant absent. Le voyage entrepris est aussi une thérapie de l'oubli ou du deuil, face à un amour impossible. Mais la tentative de l'ouverture n'aboutit en fin de compte qu'à la consécration du mythe de l'éternel retour : « Il est proche le jour où ton front s'inclinera vers le mien, où tu me diras de la voix tendre et basse et enivrée qui fait trembler mon âme : Tu es là. »

Cela implique que *Le Livre pour toi* est bien un livre, et non un recueil de poèmes ; c'est bien un livre, dans la mesure où il nous raconte une « histoire », la tentative avortée de passer du monde « instantané » de la passion à celui d'une relation inscrite dans la durée. Mais l'échec de cette tentative satisfait en nous le refus de voir évoluer la passion, nourrit le rêve d'éternité d'amour que nous partageons avec l'auteure. La voix qui profère la première parole du premier poème, et celle que nous entendons à la dernière ligne du texte, sont une seule et même voix.

\*

*Le Livre pour toi* est l'élément le plus abouti d'un ensemble de trois textes, qui, à des degrés divers, disent le même éblouissement et le même drame. *Cantique d'été* (1910) répète, en près de cent chants, la célébration de l'amour et des rites des amants. Moins homogène que son prédécesseur, il recèle encore de belles perles, mais l'aspect « livre » s'est perdu, et nous n'avons plus affaire qu'à un recueil au sens étroit du terme. L'autre texte est plus intéressant, quoique très imparfait sur le plan littéraire (Marguerite Burnat-Provins n'avait rien d'une romancière). Il s'agit de la transcription en prose (en « roman ») de l'aventure avec Paul, intitulé *Le Cœur sauvage* (1909). Les parties les plus réussies sont sans conteste le récit de l'enfance et de l'adolescence de Gretel (nom que se donne l'auteure) ainsi que la relation du voyage vers le sud pour tenter d'échapper à l'obsession amoureuse. Ce texte est épuisé dans sa réédition moderne, et peu d'exemplaires de l'édition originale ont survécu à la rage destructrice de l'artiste, qui jugeait très lucidement l'échec de sa tentative romanesque.

Comme on le voit, le choc du coup de foudre de 1906 a engendré trois œuvres en l'espace de quatre ans, sans compter certains des livres ultérieurs (*La Fenêtre ouverte sur la vallée*, 1912, *La Servante*, 1914) où cependant se décèlent les marques d'un désenchantement inéluctable, car nul ne peut maintenir un sentiment à ce degré d'incandescence. Le couple néanmoins restera uni jusqu'à la mort de Marguerite, survenue en 1952 à Grasse. Paul lui surviva douze années.

\*

*Le Livre pour toi* illustre le lien énigmatique unissant passion et écriture, l'impulsion irrésistible qui pousse l'être en train de vivre l'une des expériences les plus intenses que peut offrir l'existence humaine, la passion amoureuse, à écrire le trouble, le bonheur et l'aliénation qui se sont emparés de lui. C'est une manière pour lui de comprendre l'événement, de le fixer sur la page, d'en freiner l'inéluctable et progressive disparition : « Exegi monumentum... » dit l'exergue du livre, « J'ai élevé ce monument... ». Loin de toute ambition littéraire, c'est la tentative, toujours bouleversante, de vaincre la mort.

Qu'une fois donc encore elle résonne, l'éternelle parole d'amour :

« A mon seuil obscurci ton ombre se dresse, ton haleine glisse dans mes cheveux, ta bouche cherche ma bouche.

Alors nous oublions les étoiles et le chant du grillon qu'entend le solitaire ; la nuit flambe, et c'est le soleil rallumé qui pénètre avec toi dans ma maison. »

Catherine Dubuis

Catherine Dubuis est l'auteure d'une biographie de Marguerite Burnat-Provins, parue aux Editions de l'Aire en 1999, sous le titre *Les Forges du paradis. Histoire d'une vie, Marguerite Burnat-Provins*

160 pages  
ISBN : 2-88108-765-5  
Frs. 15.–



UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

# L'HOMME À LA CROIX

## Une anticroisade d'André Rochat

Nous avons un « Lawrence d'Arabie » vaudois et nous ne le savions pas. A ceci prêt que si les motivations du héros britannique sont belliqueuses, celles d'André Rochat, tout au contraire, sont on ne peut plus pacifiques. Et là s'arrête la ressemblance. Ce livre témoignage restitue avec force la vie d'un délégué de la Croix-rouge hors normes. On l'a surnommé l'homme à la croix. N'y voyez aucune coloration chrétienne. A force d'honneur et de conviction, de la scrupuleuse observation de la neutralité, André Rochat nous conte son parcours exemplaire dans une partie du monde que bien peu d'occidentaux avaient foulée avant lui. Débarquant dans un désert mythique et romanesque, notre homme, monté sur un chameau, armé des seules Conventions de Genève, se porte au secours des prisonniers d'une guerre oubliée. Au prix d'improbables aventures dans un monde d'un autre âge, confronté à d'inextricables conflits tribaux, André Rochat avec un courage peu commun passera d'un chef de guerre à l'autre portant inlassablement son message de paix et de respect. Autant dire qu'il devait leur apparaître comme un martien.

De fait, ce récit très détaillé, est avant tout le témoignage d'un homme de terrain qui s'inquiète du sort de la Croix-rouge. Un testament en somme. Et de rappeler, selon lui les principes immuables qui doivent pérenniser l'action de l'Institution fondée par Henry



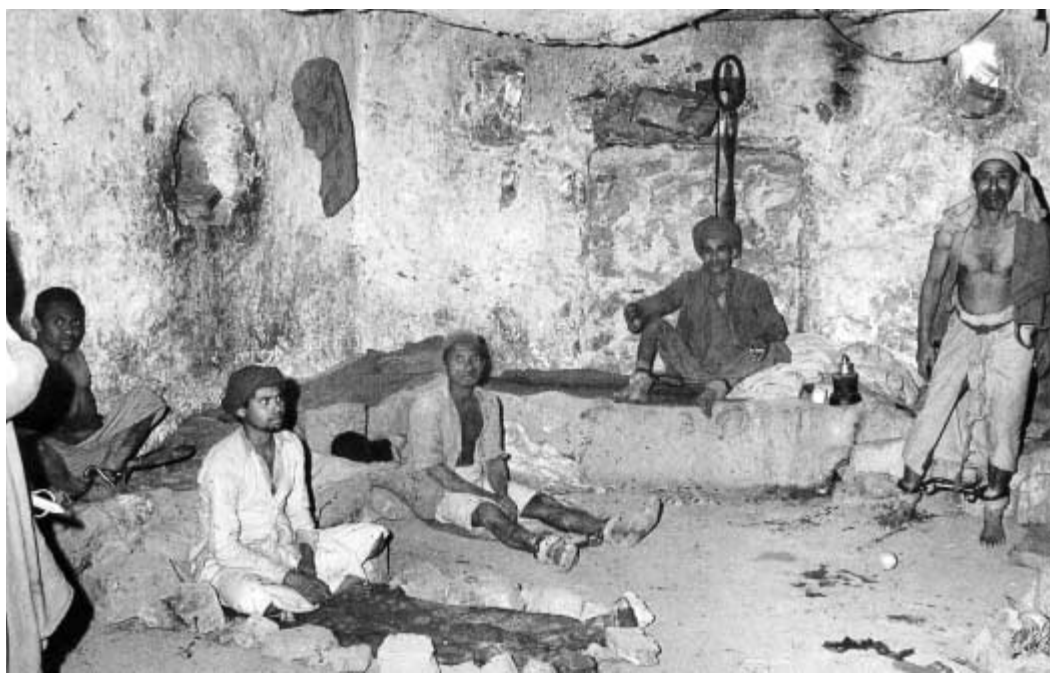
*Les fers trop lourds entament la peau des chevilles*

*L'Homme à la croix, une anticroisade menée à la seule force du courage. Une leçon d'homme responsable...*

Marc Gabriel Jéhouda

Avec un cahier de photographies de 16 pages hors texte.

510 ages – ISBN : 2-88108-749-3 – Frs 48.–



*Chaque prisonnier s'est approprié une place, la sienne, celle d'un homme couché qu'il a entouré de pierres ... ce sont des places de cimetières occupées à l'avance.*

Dunant. Rochat règle quelques comptes avec les gardiens du temple, comme il dit. Mais en homme d'honneur qu'il est, Rochat propose des solutions pour que plus jamais sa chère Croix-Rouge ne se détourne de sa mission primordiale qui est de porter secours aux hommes pris dans les tourments de la guerre, pour que plus jamais la Croix-Rouge ne soit ballottée comme elle le fut dans les dramatiques journées de Zarka en 1970. Homme de vérité, Rochat a écrit pendant près de vingt ans cette véritable histoire de la Croix-Rouge, vécue de l'intérieur. En rassemblant des montagnes de notes, André Rochat, électron libre, a tenu parole. Les amateurs d'histoire contemporaine y trouveront les clefs de l'affrontement Orient Occident qui menace plus que jamais la paix du monde. Il avertit et donne quelques clefs pour comprendre le Proche-Orient. Vous croiserez des personnages que tout oppose, du Roi Faysal à Golda Meïr, du général Dayan aux colonels grecs. André Rochat les a tous rencontrés.



*Qaräh - Ma visite au poste médical en voie de réalisation, situé à 20 min. de marche du quartier général des tribus, éloignement conforme à celui que j'avais exigé. Dans l'embrasement de la porte, le Dr William Bartlett.*

## Les Quatre enfances d'Emmanuel

de Michel Buenzod

Vingt-cinq récits, alertes et enjoués, d'une vie parisienne vécue de quatre à quinze ans.

D'abord, l'enfant s'interroge sur la cruelle indifférence de Dieu. Ensuite, il est interloqué par une femme-pieuvre d'une baraque foraine. Il se souvient aussi de sa grande perplexité lorsqu'il apprend la naissance d'une petite sœur.

Enfin, il évoque son désespoir d'amour.

Des nouvelles qui font revivre les étonnements et les premiers émois d'un gamin de Paris.

Quelques cartes postales de l'entre-deux guerres constituent la toile de fond de ce livre d'un autre temps dans lequel l'auteur retourne aux sources.

*Ecrivain suisse né à Paris en 1919, Michel Buenzod a publié plusieurs romans aux Editions de l'Aire, dont Le Temps des camarades qui nous parle de son passé politique et La Fabrique du corps, un roman à succès qui obtint le Prix de la Bibliothèque pour tous et le Prix des auditeurs de la Radio Suisse romande.*

140 pages – ISBN : 2-88108-787-6 – Frs. 30.–

## Avis de recherche

La personne qui a déposé un sac en plastique sans mentionner son nom devant la porte du bureau de l'Aire contenant une nouvelle traduction des quatre principaux évangiles est priée de se faire connaître. Merci.

Tél. 021 923 68 36

## Libres propos de Blanche Page

Pourquoi la ville de Lausanne n'honore-t-elle pas mieux ses célébrités ?

La ville de Lausanne bénéficie d'une aura spéciale dans le monde grâce à Pierre de Coubertin qui a établi le siège du C.I.O sur les bords du Léman. D'autres personnages mondialement connus ont redoré le blason de la ville, nous pensons à Georges Simenon. Pourquoi n'aurait-on pas débaptisé l'Avenue de Cour pour en faire un boulevard Simenon ou plus modestement appelé la rue où travaille la P.J. : rue Maigret. Un autre personnage d'une envergure exceptionnelle est né à Lausanne le 25 novembre 1784, c'est Jacques-Louis Burckhardt qui a découvert les sites de Petra et d'Abou Simbel. L'encyclopédie Britannica lui accorde une place exceptionnelle. Danièle Masse vient de rassembler divers textes de notre grand aventurier plus connu dans le monde anglo-saxon que dans le monde francophone, en un livre remarquablement documenté sous le titre : *Burckhardt au cœur de l'Égypte*. On y apprend qu'il fut le premier européen à se rendre à La Mecque. A 23 ans, il arrive à Alep et change d'identité et devient Ibrahim ibn Abdallah. Toutes ses découvertes étaient transmises à l'African Association à Londres qui l'avait mandaté comme prospecteur et cartographe. En le lisant, on ressent les premières lézardes de l'empire ottoman et on mesure la rivalité des colons français et anglais qui rêvent de contrôler le Moyen-Orient. On connaît la suite mais au départ il y a eu ce Jacques-Louis Burckhardt qui fut l'un des rares voyageurs à poser un regard objectif sur le monde arabo-musulman. Il mourut à l'âge de 31 ans d'une dysenterie et fut enterré à quelques pas des Pyramides selon le rituel musulman.

Attention, il ne faut pas le confondre avec Jacob Burckhardt, le professeur de Nietzsche, l'auteur de *L'Histoire de la civilisation grecque* et de *La peinture de la Renaissance*, bien qu'il ait les mêmes origines bâloises.

Cela dit, ce natif de Lausanne mériterait une reconnaissance et une mise en valeur de son nom de la part de la Municipalité lausannoise. Dans le passé, Lausanne a eu des syndicats très lettrés : Peitrequin, Chevallaz, Jaggi qui n'ont pas craint de rendre à César ce qui est à César. En effet, Benjamin Constant et C.F. Ramuz n'ont pas été ignorés par nos édiles. Alors, continuons la tradition. (Collection Magellan/Belin).

<sup>1</sup> Connu également sous le nom de Johann-Ludwig



## UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

## Un inédit de Corinne Desarzens

## Aux musiciennes de Kazan S

*Chère valérie - oublions tout et partons  
à vologda, à vologda - l'hiver russe  
et mon amour enfermé pour vous  
dans une des chambres de chez diakonov.*  
(Denis Ossokine)

Bourgogne ? Ou plutôt le Midi ? Oublie tout, ma chérie, allons à Die. Dans la Drôme, là où on ne s'arrête jamais, parce qu'il fait nuit, parce qu'on est pressé et que c'est à l'écart de l'autoroute. Nous sommes arrivés à Die par hasard, par le col de Rousset, où le Vercors austère bascule dans la vallée encore bruisante de grillons, où le pelage des moutons sent l'amande tiédie. Même de loin, même sans avoir pressé son nez contre leur pelage. Nous sommes arrivés sur la place par hasard et nous avons levé les yeux très haut, sur la banderole fixée au clocher de la cathédrale qui épelaît VOLGA de deux façons.

L'hôtel est rosé et noir, le réceptionniste charmant et insolent. WC et douche, ou alors bain et douche, nous pouvons vous foutre la TV. Retirez, voulez-vous monsieur, foutre. L'hôtel réunit deux maisons bâties sur une ancienne voie romaine. De l'étage du haut, la vue se pose sur une montagne mauve et le passage en fer, sur les toits, qui permet à un homme à la silhouette d'adolescent de regagner sa porte d'entrée. Dans le couloir, à chaque étage, des puzzles remplacent les tableaux. Des Ravensburger de cinq mille et même de sept mille pièces : une mappemonde, une fresque sur les métiers anciens. La patronne n'a pas encore trouvé le temps de s'attaquer aux *Noces de Canaa*.

Nous sommes sur la place. Il fait doux. C'est bien. Non, personne ne sait à quelle heure commence le concert. Deux claires de Die nous font rater Chostakovitch. Le temple est tapi au pied de la cathédrale. Une importante communauté protestante, par ici, avant et après un revirement d'or et les sombres portraits de saints, à la Contre-Réforme. Un homme écoute avec plus que de l'attention, la tête enfouie dans les avant-bras croisés sur le dossier du banc, devant lui, il ne veut rien que la musique, il la veut comme un bain, l'isoler en éliminant le reste. Elles sont quatre, cinq avec la pianiste. Deux violons, un violoncelle, un alto. L'une a des épaules de cire, des épaules phosphorescentes qui bougent sans que tremble aucun centimètre de chair. Des yeux très noirs, des cheveux courts qui rendent plus vulnérables, plus crémeuses ses épaules. Elles viennent de Kazan, sur la Volga. C'est loin, Kazan. A l'est de Moscou, aussi loin à l'est que Minsk se trouve à l'ouest. Du classique contemporain. Les épaules se soulèvent. L'archet fabrique une musique aussi étrange que celle de *La Leçon de piano*, le film de Jane Campion. Puis la mélodie liquide des touches t'atteint. L'oreille de l'homme toujours concentré, si bien extrait du monde, n'en perd pas une goutte. Verse l'Orient, passent les visages fiers, trébuche l'ivrogne, grosse mouche zonzonnante agacée du bout de l'archet, s'accélère la danse. Tu penses aux milliers d'heures passées à affiner ces sons, pour que cette musique devienne passeport, qu'une poignée apparaisse sur la porte, et le ciel, derrière. Graves petites filles. Toutes les photos de leur enfance te glissent entre les doigts. La pianiste lance une corde aussitôt interceptée, les yeux se baissent sur les notes qui se précipitent sur cette nouvelle passerelle. De l'énergie. De l'élégance. Non, l'émotion n'est pas le contraire de la précision. Non, ce n'est pas seulement la discipline qui gomme le vin, la rage, la frontière. Cela ne ressemble à rien de connu. A la tendresse de l'eau, au fouet, aux matins coupants et aux soirs répandus. C'est un chameau en smoking. Un fruit sauvage servi sur de la dentelle. Une phrase découpée en syllabes, étranges et parfaitement compréhensibles à la fois. Plus tard tu diras, maintenant, tout le temps, on nous montre ce qu'on doit aimer. Ce qu'on doit écouter. A la radio, un type fait vibrer sa voix, exprès, il sera là avec sa fiancée dans un endroit incontournable et son CD dans les bacs, pas avant dix jours, pour aiguïser l'impatience. Les musiciennes de Kazan n'ont pas besoin de fiancés. Elles forent les membranes. Te vrillent d'estoc et de taille, goulues, farouches, elles, toi.

La pianiste s'appelle Zemfira, l'alto Elena, la violoncelliste Julia, les violonistes Anna et Goulnara. Pouvez-vous nommer cinq villes sur la Volga ? Les musiciennes de Kazan jouent une *Chaconne* de Sofia Goubaidulina. Rare, une femme compositeur qui passe du conservatoire de Kazan à celui de Moscou où elle obtient son diplôme à trente-deux ans, en 1963. Le jury le lui tend et lui fait remarquer qu'elle s'engage dans un chemin d'erreur. Car Goubaidulina aime le jazz et les percussions aussi fort que le classique. *Une longue nuit de silence*, dit le programme du concert, jusqu'à la tardive reconnaissance internationale, aux abords de la soixantaine. Le compositeur du Trio, Arnold Brening, a treize ans quand on fusille son père, en 1937. Les *Chants bulgares* sont de Chamil Charifoullin, qui tire son soleil et son énergie d'une enfance au Turkménistan, en Asie centrale. Mozart chevauche sur une selle tatare. Une pastèque se précipite contre les doubles volets d'un salon. Tourne une taille mince. Tourne encore. En guise de feuillages, les larmes, ou simplement ce que provoque la vitesse quand vous traversez la plaine sur ce cheval tatar, protègent du soleil trop brûlant. Les gestes rapides conjurent la neige. L'élan. L'élégance. Dans ton corps, les molécules se reconstruisent autrement.

Cela nous change du misérabilisme servi par les photos de presse, les carcasses rouillées mijotant dans les deltas toxiques et les familles effondrées. Me revient, contre mon gré, l'image ré-

cente d'un petit bras clair, trop clair, maigre, inclinant la bouteille en pet vers son gosier, les cheveux roux, très roux du garçon rescapé de l'école, devant ses trois aînés, les traits crispés, les six bras noués. Cela nous change des femmes en noir, ni grands-mères ni mères, du faciès de vampire pâle du président, des passe-montagnes et des gamines trop belles moissonnées par les passeurs et recrachées sur les berges de la Seine. Cela nous change du maire qui refuse un séjour d'une semaine à la visiteuse de l'Est, de peur qu'elle s'incruste, de peur de la provocation de l'abondance, qu'elle y prenne goût, de peur que ce potentiel étranger fleurisse trop bien, explose et remue sa bonne conscience à lui.

Alors, cinq villes ? Saratov, Togliatti, Kazan, Ijevsk, Samara, Nijni-Novgorod. Togliatti, c'est drôle : du nom d'un sympathisant communiste italien, Palmiro Togliatti, Togliatti ex-Stavropol-sur-Volga aux usines automobiles construites avec l'aide des Italiens. La Volga était aussi, jadis, une grosse limousine noire. Un tiers de la population russe vit sur les rives de la Volga. Son bassin couvre un tiers de la partie européenne de la Russie. C'est le plus long fleuve d'Europe. Trois mille huit cents kilomètres. Entre 1935 et 1983, neuf barrages géants ont englouti des centaines de villes et de villages, déplaçant des centaines de milliers de personnes vers des lieux de fonctionnaires et de gendarmes rêvés par l'Empire. Beaucoup d'écrivains tatars vivent à Moscou. *En province, les gens dépensent tant de forces pour survivre qu'ils n'ont plus le courage de penser à leur âme*, dit Alexei Slapovski, né à Saratov en 1957. D'autres disent que le pays est plein de bon bois bien sec et que la Russie se relève. *Elle a pour nous une sorte de tendresse du soir / Qui couvre ses enfants méchants d'un châle chaud*, écrit Viatcheslav Doumenkov. *Il y a un temps pour faire des vœux / Et il y a un temps pour avoir peur qu'ils se réalisent*. L'un, Sergueï Leibgrad, va jusqu'à remercier le *soviétisme asexué* : *Etre à Samara, c'était être nulle part. Ou partout. Ou dans les banlieues de Moscou ou de Pétersbourg. A notre guise. C'est pourquoi il n'y a pas d'école à Samara. Seulement des élans individuels, bien réels*.

Du bon bois bien sec. Des élans individuels. Cela nous change des nouvelles qui ne sont des nouvelles que si elles sont mauvaises, comptabilisant les otages et les morts.

Le lendemain, nous nous sommes demandés ce que les musiciennes avaient mangé. Les banderoles VOLGA proposaient un jeu de pistes à travers la petite ville. Des bibliothécaires venues de toute la Drôme assiégeaient la mairie. Des mains attrapaient des Pléiades et des Poches, des 10/18 et de beaux Phébus. Des mains attrapaient une histoire de femme sans histoire qui suit un beau jour un ami de la famille, un prince. Des histoires d'alcool qui arrache, passé 80 degrés, de dollars et de roubles. Les enquêtes du boyard Artem, veuf, sexy et haut responsable de la sécurité dans la Russie du XI<sup>e</sup> siècle. Au hasard d'une ruelle, nous avons appris que les musiciennes étaient parties de Kazan en avion à destination de Varsovie, puis s'étaient envolées de Varsovie à Lyon. Elles ne resteraient pas, malheureusement, elles visitent aujourd'hui, juste envie de voir encore un morceau de la Drôme. *Elles rayonnent tellement*, disent deux dames aux cheveux de fer qui les hébergent, *nous on n'est rien*. Les dames ont des visages de cigales et des petites lumières dans les yeux. *Pas comme les Albanais, l'autre année, qui restaient prostrés dans l'herbe*. Ce festival est-ouest est le seizième du nom. Entre la Pologne et la Slovénie. *Nous avons un faible pour les quatuors à cordes*, dit une organisatrice. D'où vient l'idée, la première fois ? D'un Hollandais qui, pendant une course à pied de haute montagne, s'est dit pourquoi pas la culture en plus de la sueur ? Pas rien que des mollets. De la musique. Des histoires. Pour comprendre.

Die a 4500 habitants. Kazan, fondée par un des khans de la Horde d'or, annexée par Ivan le Terrible et pillée par Pougatchev, a 900 000 habitants. Tolstoï et Lénine sont allés à l'université de Kazan. Des douves suivent le tracé des remparts de Die. Kazan est la capitale de la république du Tatarstan. Die est la sous-préfecture de la Drôme. Son nom vient de *Dea Vocantiorum*, la déesse des Vocances, lorsque ses habitants requèrent une colonie romaine sous Auguste. Recouvertes par une claire-voie de métal, les douves traversent une maison ouverte au public. Un tas de luzerne sèche sous les voûtes. Une silhouette grandeur nature flotte dans l'eau : une installation d'Angela Arsinkeï, née à Ijevsk dans la république d'Oudmourie en 1974. Pas de prétendant pour la fille à marier d'un Oudmourit, jusqu'à l'arrivée d'une riche calèche et d'un visiteur inespéré qui emmène la fille. Mais la calèche tombe dans une rivière et la fille réalise qu'on l'a mariée à un génie des eaux. *Depuis*, explique Angela, *les femmes ont peur d'épouser un homme riche parce qu'elles pensent que c'est un génie des eaux. Les motifs brodés les protègent*.

Pas mal de Danois regardent les Lapons d'un sale œil. Comme les Italiens, les Siciliens et les Sardes. Chaque pays a ses bouseux et ses fronts bas. Les Russes regardent de haut les Oudmourtes. Après les récoltes, les Oudmourtes se déguisent, les hommes en femmes et les femmes actionnant, par une ficelle tirée derrière leur dos, une carotte accrochée à leur bas-ventre qui se relève d'un coup sec.

Die a 4500 habitants et dix jours, la dernière semaine de septembre, de manifestations multirécidivistes qui ont réclamé *deux voyages musclés le long du fleuve, en train de nuit surtout, en bus, en taxi, sur la glace et la neige à petits pas prudents*. Adoucir les angles, ont voulu les organisateurs, sans trahir la dureté de la réalité, se frotter aux paradoxes et prendre le risque de l'étrange.



Sous une bâche s'étend un grand tapis fait de poussière d'écorce qui ressemble à du café et de sable blanc qui a l'air de farine. Des étoiles à six branches et des arabesques. Le jeune homme blond aperçu dans la ruelle a écrit une histoire en treize lignes, tout en lettres minuscules, sur l'ingénieur Slavianov, chef des usines nationales de canons de Perm, qui traverse l'Atlantique en 1893 – *l'océan était calme et les monstres marins se balançaient paresseusement à la surface sans penser à avaler l'ingénieur russe* – pour recevoir une médaille à Chicago. Sa femme avait insisté pour qu'il lui rapporte un perroquet blanc qu'elle appellerait Anton. Cette demande insistante empêche l'ingénieur de dormir, et plus encore la question torturante de savoir pourquoi sa femme tient tant à ce prénom. Dina Gatina dessine, plusieurs fois, la silhouette, vue de l'arrière, d'un gros fauteuil d'où dépassent la nuque d'un homme et la queue d'un chat.

Ainsi, les gros fauteuils et les chats existent aussi au pays de la Volga.

Ainsi, une petite ville peut faire exploser les énergies dormantes et donner une idée de ce qui se passe dans les têtes, ailleurs. Ainsi, les angles s'arrondissent, même ici. Sur l'intervention du secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, l'ambassade de France en Ukraine a enfin levé son refus catégorique de laisser sortir un stomatologiste de Kiev, un célibataire de vingt-quatre ans, qui pourrait, lui aussi, oui, comment dire, s'incruster.

Cela nous change.

A la hauteur de Montélimar Nord, les camions se dépassent entre eux. Ils vont plus vite et il y en a davantage. Des espagnols, des basques, mais aussi des finlandais, qui doivent traverser toute l'Allemagne et les trois pays baltes. Nous déchiffrons les noms sur leurs flancs. Trondheim. Bidasoa. Alicante. Almeria. Le pire, Almeria. Les marchands d'esclaves-cueilleurs qui dorment sous des feuilles de plastique. A notre tour de dépasser d'inquiétants chargements non identifiés. *Alaine*, c'est quoi cette marque ?

Les ouvriers de la Volga composent des haïkus. Plus d'abîmes entre la poésie savante et les mots populaires. Des haïkus de métallos pour décrire en trois lignes l'ambiance d'un atelier, la danse d'un copeau qui peu à peu pâlit quand il sort, frisé, de sous le fer de la machine. En France, François Bon parle de Daewoo. A Togliatti, sur la Volga, *Le chat à l'usine de réparation autos* du métal ATP-4 Rinat Konéev passe pour un vrai chef-d'œuvre.

Nous nous demandons où sont les musiciennes de Kazan. Les camions foncent toujours vers le Nord. Aujourd'hui, une voix à la radio dit que Chostakovitch est l'héritier de Beethoven, que le gouvernement stalinien a mis un couvercle sur sa vocation, pour dire peu, qu'il composait des symphonies avec de grands cris, des sifflements de balles sur la cible d'une nuque et des berceuses pour endormir mille ans. Hyères. San Remo. *Le pire, c'est le directeur artistique des Albanais, qui voulait tout de suite filer s'éclater sur la côte*, se rappellent les dames aux cheveux de fer et aux visages de cigales. Le pire, tu dis, ce sont les frigorifiques qui se dépêchent de livrer les fruits de mer aux restaurants et que picoreront, distraits, quelques banquiers privés.

Nous buvions des claires de Die quand les musiciennes de Kazan ont joué Chostakovitch.

A L'Isle-d'Abeau, côte à côte et en chevrons, dorment les camions. Trois Polonais, appuyés debout à une table ronde, déplient leurs jambes. Un portable, tient l'un des trois. Une idée. Et Lisa de Lyon, tu crois que, mais alors une demi-heure pas plus. *Le numéro de ton camion c'est quoi déjà ? Bon, Quel service tu veux ?*

Que pensent les trois Polonais de l'Europe ?

Comment faire de la place à quelque chose de totalement autre et qui vous obsède ?

Kazan, a dit l'une des deux violonistes aux épaules de cire, *fêtera son millième anniversaire l'année prochaine*.

Il faudra y aller.

23 septembre 2004

A paraître le 27 août 2006 dans un recueil de fragments baroques et poétiques intitulé : *Lune verte*